TEMPS SOCIETE

sous la direction
de Gilles Pronovost et de Daniel Mercure

questions de culture

TEMPS et SOCIETE

Comité de direction

Fernand Dumont, directeur
Léo Jacques
Yves Martin, rédacteur

Comité de rédaction

Madeleine Gauthier
Lise Gauvin
Véronique Morin
Jean-Pierre Proulx
Gladys L. Symons

TEMPS et SOCIETE

sous la direction
de Gilles Pronovost et de Daniel Mercure

1989

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

90-01965/

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Temps et société

(Questions et culture; 15).

ISBN 2-89224-123-5

1. Temps — Aspect social. 2. Budgets temps — Aspect social. I. Pronovost, Gilles. II. Mercure, Daniel, 1954- . III. Institut québécois de recherche sur la culture. IV. Titre. V. Collection.

BD638.T45 1989 306 C89-096174-3

Conception graphique de la couverture: Norman Dupuis

ISSN 0229-6829
ISBN 2-89224-123-5
Dépôt légal: 2e trimestre 1989 — Bibliothèque nationale du Québec
© Tous droits réservés

Distribution:
Diffusion Prologue Inc.
2975, rue Sartelon, Ville Saint-Laurent
Québec, H4R 1E6 — (514) 332-5860

Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4 — (418) 643-4695

Table des matières

PRÉSENTATION

Daniel Mercure et Gilles Pronovost 9

PREMIÈRE PARTIE: **LA TRANSFORMATION DES RAPPORTS ENTRE LES TEMPS** 19

1. Les temporalités vécues dans les sociétés indutrielles
   Daniel Mercure 21

2. Les transformations des rapports entre le temps de travail et le temps libre
   Gilles Pronovost 37

DEUXIÈME PARTIE: **LES INSTITUTIONS ET LE TEMPS** 63

3. L'institution religieuse du temps
   Louis Rousseau 65

4. Temps, travail et innovation sociale
   Normand Roy 93

5. Les mass médias, instruments de gestion du temps
   Gaëtan Tremblay 117

TROISIÈME PARTIE: **LES CYCLES DE VIE** 145

6. Temps et cycles de vie
Danielle Riverin-Simard 147

7. Les temps multiples des jeunes
Jacques Lazure 169

8. Au jour le jour: le temps et la personne âgée
Judith Stryckman 191

QUATRIÈME PARTIE: **INDIVIDUS, GROUPES ET CLASSES SOCIALES** 203

9. Du temps destin au temps géré: une conquête ou un piège pour les femmes?
Denise Lemieux 205

10. Temps et classes sociales
Christian Lalive d'Épinay 223

Présentation

Daniel Mercure
Gilles Pronovost

On se représente souvent le temps comme un phénomène abstrait, fugace, difficile d'analyse, voire insaisissable. Bien qu'il soit au centre de nos expériences quotidiennes, on en retient surtout ses dimensions physiques, linéaires, quantifiables. Pourtant, il existe en sciences humaines une longue tradition de recherche qui trouve ses origines au sein de la pensée philosophique. Celle-ci a été incontestablement, depuis les premières réflexions des Grecs sur les rythmes cycliques de la nature et la finitude du temps jusqu'aux travaux plus récents visant à tracer les lignes directrices d'une phénoménologie du temps, la première source d'une critique en profondeur des approches limitatives ayant pour but de réduire l'étude du temps aux seules analyses de ses formes de mesure extérieures à l'expérience humaine. En effet, les philosophes ont été les premiers à mettre en relief le fait que le temps constitue l'une des dimensions essentielles de notre rapport au monde.

Cependant, si la philosophie et la littérature ont bien illustré nos diverses formes de rapport au temps, c'est d'abord au sein de la tradition psychologique, puis socio-anthropologique, que se sont manifestées les premières études empiriques tendant à mettre en relief nos différentes manières de concevoir et de se représenter le temps. Bien que fort riche, la tradition psychologique n'avait pas pour ambition de cerner le caractère social de nos temporalités vécues. Il revint ainsi à l'anthropologie et à la sociologie de mettre progressivement en relief les diverses dimensions sociales à la source de notre rapport au temps.

C'est cette dernière perspective que nous allons privilégier dans le présent ouvrage, constitué d'articles dont l'objectif est de cerner certains aspects de nos temporalités sociales. Un tel choix se justifie à la lumière du peu d'importance qui a été accordé jusqu'à aujourd'hui à cette tradition de recherche. En outre, un tel choix apparaît d'autant plus pertinent qu'on assiste depuis une dizaine d'années à un regain d'intérêt pour la sociologie du temps, ce dont témoignent les nombreux textes rassemblés ici. Non seulement les travaux dans ce domaine se sont-ils multipliés, mais leurs champs d'investigation se sont aussi grandement élargis, si bien que de nombreux chercheurs reconnaissent aujourd'hui la pertinence de telles études pour la compréhension de certains aspects de notre culture.

LA NOTION DE TEMPS SOCIAL

Par «temps social», nous désignons généralement la nature et les rapports entre les divers modes d'activités dans le temps considérés selon leurs durées et leurs rythmes propres, de même que les différentes manières de concevoir et de se représenter le temps au sein de nos univers sociaux. Une telle notion met également en relief les différents procédés de structuration de ces composantes selon les sociétés.

La notion de temps social trouve ses origines au sein d'une longue tradition de recherche en anthropologie et en sociologie qui remonte, pour l'essentiel, aux premiers travaux de l'école durkheimienne[1]*. Une première série d'observations au sein de ces disciplines a consisté à mettre en relief le caractère proprement social du temps. Par exemple, Durkheim insiste longuement sur le fait que le temps est une donnée collective. En effet, dans la mesure où tous les individus composant une société partagent un entendement commun du temps, celui-ci, nous dit Durkheim, ne peut être que le produit de la conscience collective. Au même titre que la religion, le temps et l'espace ont donc une origine sociale: «C'est le rythme de la vie sociale qui est à la base de la catégorie*

de temps; c'est l'espace occupé par la société qui a fourni la matière de la catégorie d'espace[2]». Et Durkheim d'ajouter: «Le rythme de la vie collective domine et embrasse les rythmes variés de toutes les vies élémentaires dont il résulte; par suite, le temps qui l'exprime domine et embrasse toutes les durées particulières. C'est le temps total[3].» Hubert, puis Mauss et Beuchat, ont bien illustré ce phénomène dans des études devenues classiques sur «Les représentations du temps dans la religion et la magie» et sur «Les variations saisonnières des sociétés eskimos[4]». Pour sa part, Halbwachs a mis en relief la diversité des temps sociaux selon les groupes en montrant qu'il existe autant de mémoires collectives — et donc de temps collectifs — qu'il y a de groupes séparés[5].

De nombreux autres travaux viendront enrichir cette tradition. À titre d'exemple, soulignons la contribution de Sorokin qui tentera de cerner, dans la ligne directrice de la tradition américaine de l'époque, les principales fonctions du temps social. Pour ce dernier, le temps social répond à un besoin de synchronisation et de coordination des phénomènes sociaux; de même, il constitue un système de référence pour la représentation de la durée et la continuité des événements, tout en exprimant le rythme de l'ensemble du système social[6]. D'autres études insisteront davantage sur des aspects complémentaires, telles les régularités temporelles qui marquent nos vies quotidiennes, ou encore sur des dimensions peu explorées, par exemple les problèmes de conflit entre des temps sociaux divergents[7]. En fait, la tradition américaine, fort riche dans le domaine, a surtout été à la source d'études visant à cerner le rôle des institutions régulatrices du temps. À titre d'exemple, soulignons l'importance des travaux de Moore qui ont mis en relief la nature des «modèles temporels» propres aux organisations, aux associations et à certaines institutions, telles que la famille et le travail[8]. De telles études ont montré avec acuité les nombreux problèmes d'harmonisation et de coordination de temps sociaux divergents au sein de nos sociétés modernes.

Sans pour autant négliger l'importance de ces contributions, on peut soutenir que c'est surtout l'école durkheimienne qui a

largement pavé la voie à la sociologie du temps, voire qui en a fait émerger la notion. Ce n'est que beaucoup plus tard que G. Gurvitch, tirant les conséquences de ces travaux, proposera de remplacer la notion de temps social par celle, plus explicite, de multiplicité des temps sociaux [9].

LA MULTIPLICITÉ DES TEMPS SOCIAUX: LES AXES DE RECHERCHE

Les études sur les temporalités sociales reposent sur la reconnaissance de la multiplicité des temps sociaux. Elles se déploient selon trois axes que nous examinerons brièvement.

Un premier axe, fort important, vise à mettre en relief les différences profondes dans les conceptions du temps selon les types de sociétés. Par exemple, les études classiques de Evans-Pritchard, ou encore de Leenhardt, de Fortes ou plus récemment de Hall ont bien montré que malgré la diversité de leurs situations, les sociétés dites traditionnelles partagent des conceptions du temps qui leur sont propres. De telles conceptions sont généralement marquées par une forte référence aux mythes et une vision cyclique du déroulement des événements [10]. *Elles s'opposent à celles qu'il nous est donné d'observer au sein de nos sociétés contemporaines pour lesquelles le temps revêt plutôt une dimension historique et cumulative. Le temps de nos sociétés est largement linéaire et associé à l'idée de progrès. Il a aussi une grande valeur: il est un bien et un bien rare; il est mesuré avec précision et sert de mesure à toutes nos activités. Enfin, il est objet de calculs et de manipulations diverses: on tente d'en tirer parti par la planification et la prévision. De telles études comparatives illustrent bien le principe de la multiplicité des temps sociaux et nous conduisent à mieux comprendre la nature particulière de notre culture.*

Un second axe de recherche vise davantage à cerner les temporalités propres aux divers groupes sociaux. Ceux-ci se caractérisent, entre autres, par des modes de représentation de l'avenir et du passé qui leur sont particuliers, de même que par des rythmes

de vie fort variés. Par exemple, les études déjà réalisées dans le domaine indiquent qu'il existe, au sein d'une même société, ou encore d'une société à une autre, différentes catégories de temps sociaux propres aux divers types de groupes, de classes sociales et de classes d'âge et de sexe. Ainsi, les conceptions du temps des jeunes ne sont pas similaires à celles des personnes âgées; de même, on note des différences marquantes dans les manières de planifier l'avenir selon le statut socio-économique [11].

Enfin, on peut souligner un troisième axe de recherche qui, pour être plus récent, n'en est pas moins essentiel à la compréhension de nos temporalités sociales: l'étude du rôle des institutions qui contribuent largement à structurer nos temps personnels. En effet, aussi bien les organisations formelles que les industries culturelles contribuent à façonner la nature particulière de nos temporalités. Par exemple, on ne saurait trop insister sur le rôle de l'école quant à la socialisation aux valeurs du temps et à l'apprentissage à la structuration de nos temps quotidiens. Par ailleurs, les institutions se caractérisent aussi par une multiplicité de temps sociaux, si bien qu'il se crée parfois des difficultés de rencontre entre nos temps «personnels» et ces différents temps sociaux. C'est donc sous ce troisième axe que sont étudiés les problèmes de conflits et d'harmonisation entre temporalités divergentes.

En somme, ces nombreuses études sur les temporalités sociales reposent sur la reconnaissance du principe de la multiplicité des temps sociaux. De telles études conduisent à mieux comprendre la nature et la signification des rapports complexes entre les temps biographiques, la vie quotidienne et les différents temps propres aux groupes et aux institutions. En dernière analyse, elles contribuent à cerner d'un peu plus près ce qui caractérise notre culture.

LE PLAN DE L'OUVRAGE

Sans prétendre faire le tour de toutes les dimensions pertinentes rattachées à l'étude des temps sociaux, Questions de culture

offre néanmoins un éventail de contributions abordant quelques-unes des facettes significatives des temporalités modernes. Les textes ont été regroupés en quatre sections selon les thèmes principaux qu'ils abordent: la transformation, au sein de nos sociétés modernes, des rapports entre les temps sociaux; l'analyse de quelques institutions sociales régulatrices du temps; l'étude des cycles de vie et enfin l'examen des rapports entre les temporalités individuelles et les temps propres aux groupes sociaux.

La première partie de cet ouvrage analyse la transformation des rapports entre les temps sociaux au sein de nos sociétés modernes. Comme le souligne Daniel Mercure, l'industrialisation a produit une transformation décisive des temporalités sociales, notamment au chapitre des nouvelles formes de structuration des activités et des rythmes de vie. Un tel processus a également été accompagné d'une modification en profondeur des conceptions dominantes du temps, des temporalités vécues et des représentations de l'avenir. Poursuivant dans la même veine, Gilles Pronovost décrit les principales phases historiques que l'on peut repérer au Québec quant à cette structuration des rapports entre les temps sociaux, en prenant comme exemple les transformations des rapports entre le temps de travail et le temps hors travail. L'auteur montre également que le processus de structuration des temps sociaux ne s'est pas arrêté avec l'industrialisation du Québec: depuis les premières formes de régulation politique du temps de travail et du temps libre jusqu'aux mouvements actuels pour les horaires libres et le «temps choisi», le thème du temps apparaît toujours comme un enjeu majeur au sein de nos sociétés.

La deuxième partie aborde quelques institutions sociales régulatrices du temps. Ainsi, Louis Rousseau présente de multiples exemples de «mise en forme religieuse du temps commun» dans les sociétés traditionnelles pour conclure qu'un phénomène analogue est à l'œuvre dans les mouvements religieux actuels, malgré le caractère éphémère, voire factice, de leurs représentations des cycles du temps. Le temps de travail constitue également l'un des temps pivots des sociétés industrielles. Normand Roy soulève les

questions relatives à l'évolution de structures économiques et de l'emploi afin de tenter de dégager certaines tendances dans l'évolution du temps de travail, notamment au chapitre de la modification des rapports entre le travail rémunéré et non rémunéré et des frontières, de moins en moins nettes, entre la vie active, la formation et l'emploi. Les mass médias constituent une autre institution dont on oublie trop souvent qu'elle a notamment pour effet de structurer fortement les temps quotidiens. C'est ce que montre Gaëtan Tremblay en prenant comme exemple le traitement par les médias de l'information et des activités de divertissement. Selon l'auteur, les mass médias seraient devenus, dans le champ de la consommation, «le principal instrument de gestion du rapport au temps».

Les deux dernières parties abordent la question du temps du point de vue des individus, des groupes, des classes sociales et des classes d'âge. Celles-ci mettent en relief le fait que les perspectives temporelles, les conceptions de l'instant ou de la durée, de même que les activités les plus significatives, varient de manière importante selon les cycles de vie ou les groupes d'appartenance ou de référence.

La troisième partie portant sur les cycles de vie s'ouvre sur un texte de Danielle Riverin-Simard qui tente d'expliciter «la fonction du temps dans le déroulement des cycles de vie». Elle montre comment les étapes ou cycles de vie sont marqués par une redéfinition périodique du sens de la vie, de l'identité personnelle et des valeurs: le temps apparaît alors comme une donnée fondamentale de la définition de soi. Suivent deux textes particulièrement significatifs quant à la diversité des conceptions du temps selon les groupes d'âge et les univers culturels. Jacques Lazure dégage six modes de vie différents chez les jeunes, chacun caractérisé par une forme de temps qui lui est particulière. Au même titre que les travailleurs, les personnes âgées ou tout autre groupe social, il n'y a pas une mais bien plusieurs représentations du temps chez les jeunes. De plus, leur temporalité est aussi traversée par la diversité des temps sociaux qui caractérisent nos sociétés modernes. Pour

sa part, Judith Stryckman analyse le temps vécu chez les personnes âgées. Elle montre que ces dernières ont une temporalité qui leur est propre et qui est plus qu'un ensemble de souvenirs à raconter. Le «bien vieillir» est étroitement lié aux expériences antérieures; de même, leurs diverses modalités d'appropriation du temps peuvent souvent leur permettre de maintenir leur intégrité personnelle et de renforcer leur identité.

La quatrième et dernière partie prolonge en quelque sorte les analyses antérieures. Le texte de Denise Lemieux propose une réflexion sur les transformations du temps, du point de vue de la mémoire des femmes, de manière à dégager les changements majeurs de leur horizon temporel: diversification des cadres sociaux de la mémoire à mesure que s'accroît la participation des femmes au marché du travail; «entrée définitive dans le temps géré»; conquête tardive du temps personnel. Pour sa part, Christian Lalive d'Épinay tente de montrer, dans le texte général qui clôt cet ouvrage, que l'ensemble des croyances, des valeurs et des normes de l'homme contemporain sont structurées par des modes particuliers de représentation et d'appropriation du temps. L'auteur illustre ses propos par une étude des représentations de l'historicité chez les classes populaires et les classes dominantes.

NOTES

1. Voir, entre autres, H. Hubert, «Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie» (1905), dans H. Hubert et M. Mauss, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, 1929, p. 191-219; M. Mauss et H. Beuchat, «Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Étude de morphologie», *Année sociologique*, 1904-1905, tome IX, p. 127 et suiv.; Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan, 1922; M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925.
2. É. Durkheim, *ibid.*, p. 628.
3. É. Durkheim, *ibid.*, p. 631.
4. H. Hubert, *op. cit.*, et M. Mauss et H. Beuchat, *op. cit.*
5. M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, P.U.F., 1950.
6. Pitirim A. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time: A Study of Referential Principles of Sociology and Social Science*, New York, Russell and Russell, 1964, 246 p.
7. Voir, par exemple, l'étude classique de P. Sorokin et R.K. Merton, «Social Time. A Methodological and Functional Analysis», *American Journal of Sociology*, mars 1937, vol. 42, n° 5, p. 615-629; aussi, l'essai de G. Gurvitch, «La multiplicité des temps sociaux», dans *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, P.U.F., 1963, tome II, p. 325-430; parmi les travaux plus récents, William Grossin, *Les temps de la vie quotidienne*, Paris — La Haye, Mouton, 1974, 416 p., Rudolf Rezsohazy, *Temps social et développement. Le rôle des facteurs socio-culturels dans la croissance*, Bruxelles, la Renaissance du livre, 1970.
8. W. Moore, *Man, Time and Society*, New York — London, John Wiley and Sons Inc., 1963, 163 p.
9. G. Gurvitch, *op. cit.*
10. Parmi les travaux les plus significatifs, notons: E.E. Evans-Pritchard, *Les Nuers*, Paris, Gallimard, (trad. de l'anglais par L. Evrard), chap. III: «Le temps et l'espace», 1968 (1937), p. 117-164; M. Leenhardt, *Do Kamo*, Paris, Gallimard, 1947; M. Fortes, *Time and Social Structure and Other Essays*, New York, Athlone Press, chap. 1: «Time and Social Structure», 1970 (1949), p. 1-33. Plus récemment, l'étude de Pierre Bourdieu sur les travailleurs algériens: *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Éditions de Minuit, 1977. Aussi, ceux de Edward T. Hall, notamment *La danse de la vie: temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil, 1984, 282 p.
11. M. Jahoda, P. Lazarsfeld et H. Zeisel, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1981, 144 p. R. Rezsohazy, *Le processus de marginalisation. L'univers culturel des marginaux*, Bruxelles, Services du Premier ministre, 1978, chap. 3, p. 91-154.

PREMIÈRE PARTIE

La transformation des rapports entre les temps

1

Les temporalités vécues dans les sociétés industrielles

Daniel Mercure

Lieu de manifestation privilégié de certains aspects de la culture, les temporalités sociales désignent les temps vécus et construits par les groupes. Peu nombreuses, les études dans ce domaine ont surtout mis en lumière la multiplicité des modes d'organisation et de représentation du temps. Depuis peu, elles visent davantage à faire ressortir les traits dominants qui caractérisent les temporalités vécues au sein de nos sociétés industrielles avancées.

Dans le cadre de cet essai, je tenterai de souligner quelques-uns de ces traits en limitant mes observations à trois thèmes: la conception dominante du temps au sein de nos sociétés, les diverses formes de discontinuités dans nos temporalités vécues et, enfin, la nature particulière de nos représentations de l'avenir. Mais pour bien comprendre les lieux d'ancrage de chacun de ces thèmes, il convient de les situer dans un contexte plus large. En conséquence, je n'aborderai leur examen qu'après un bref survol historique des principales étapes du développement du temps industriel.

Largement tributaires de matériaux scientifiques embryonnaires, nos observations seront inévitablement fragmentaires. Elles ne nous permettront donc pas de reconnaître dans tous ses détails le terrain de nos trois thèmes; tout au plus, nous permettront-elles de dégager quelques points de repère.

L'ÉMERGENCE DU TEMPS INDUSTRIEL

Deux transformations majeures ont, entre autres, grandement contribué, au cours des siècles derniers, à façonner nos temporalités modernes: la première, c'est l'émergence, à l'aube de la révolution industrielle, de nouvelles formes de mesure du temps; la seconde, la mise en place, lors du processus d'industrialisation, de nouveaux modes de structuration des activités. Un bref rappel de la nature de chacun de ces changements nous permettra de mieux cerner quelques-uns des principaux traits distinctifs des temporalités vécues en milieu moderne.

L'invention puis la large diffusion en milieu urbain d'un temps mécanique — le temps de l'horloge — n'eurent rien de fortuit. Les hommes de science, les navigateurs et les marchands du Moyen Âge oeuvraient dans des champs d'activité qui exigeaient, pour reprendre l'expression de A. Koyré [1], «le passage du temps de l'à-peu-près au temps de la précision». Les opérations commerciales, la fluctuation des prix, les lettres de change, le crédit de même que l'orientation en mer et la recherche des lois de l'astronomie nécessitaient le calcul du temps et sa mesure précise. Il devenait donc impérieux de s'affranchir de la connaissance empirique et approximative du temps établie à partir de points de repère naturels. Symbole de la précision, le temps mécanique apparut rapidement comme l'étalon de mesure tout désigné pour ces activités nouvelles. Dissocié des rythmes naturels, le temps de l'horloge est en effet un temps précis, abstrait et vide de contenu. Il est indépendant de l'événement, d'où son caractère universel. Susceptible d'être fractionné en durées égales — et donc facilement mesurable —, le temps mécanique peut ainsi être vu comme l'un des symboles les plus marquants de cette nouvelle distance qui s'établit, sous l'impulsion des innovations techniques, entre l'homme et la nature.

Avec l'expansion des activités commerciales, l'horlogerie fit des progrès rapides: elle imposa son temps mécanique aux divers secteurs de la vie quotidienne. À la division romaine du jour

succéda progressivement une mesure plus rigoureuse du temps scandée par le rythme des activités marchandes et de la vie de travail. Dès lors, la mesure du temps se dissociait des temps vécus. Ceux-ci pouvaient être envisagés comme des durées neutres et devenaient susceptibles d'être soumis au temps de l'horloge: ils pouvaient donc être uniformisés, mesurés et encadrés dans des périodes fixes.

Analysé par E.P. Thompson, le passage du travail «orienté par la tâche» au travail «mesuré par le temps» constitua, à l'aube du capitalisme, la seconde transformation fondamentale à avoir des conséquences sur l'ensemble des temporalités sociales [2].

Les progrès de l'échange, l'accroissement de la division des tâches et l'utilisation d'une main-d'œuvre salariée dans un lieu précis de production conduisaient peu à peu à une uniformisation de la mesure de la valeur du travail. Ainsi, la valeur d'un bien était associée à la quantité de travail nécessaire à sa production, cependant que la durée du travail devenait la mesure par excellence de la quantité de travail. Ce ne fut plus alors la tâche, mais bien la valeur du temps de travail qui devint la mesure de toute chose. Un tel étalon de mesure était d'autant plus utile et universel qu'il se prêtait aisément à une conversion en argent. Le temps, devenu unité de mesure par excellence du travail, revêtit alors, au même titre que son équivalent en argent, un caractère de rareté: il put être dépensé, gaspillé ou rentabilisé. Il devint objet de calcul.

Avec l'essor des manufactures, une nouvelle discipline du temps se répandit au-delà des monastères. La durée du travail fut réglementée de façon précise. Elle suivit le rythme des cloches de l'usine. La présence d'horaires stricts, une plus grande régularité dans la durée du travail et l'exigence de la ponctualité conduisirent à une uniformisation progressive des temps individuels de travail et donnèrent naissance à de nouveaux rythmes de vie. Cloisonné dans un espace précis et dans une durée déterminée, le travail introduisit une rupture radicale entre le temps de travail approprié par d'autres et le temps hors travail. Enfin, l'utilisation des lampes

à huile et l'extension du travail de nuit entraînèrent une rupture définitive entre le temps artificiel de l'usine et le temps naturel.

Ce passage d'un temps de travail intimement lié aux rythmes naturels à un temps industriel plus artificiel et soumis à la contrainte des horaires ne se fit pas sans heurt. De nombreux travaux — ceux par exemple de E.P. Thompson sur la naissance du capitalisme en Angleterre ou encore ceux de C. Ware ou de M. Debouzy à propos des grandes manufactures de la Nouvelle-Angleterre au début du XIX[e] siècle [3] — ont bien mis en évidence la difficile adaptation de la main-d'œuvre à cette nouvelle discipline du temps. Ils ont également souligné la forte résistance des ouvriers à cette transformation du temps de travail et les nombreuses stratégies auxquelles les entreprises durent recourir pour imposer aux travailleurs ce nouveau temps industriel. En fait, le temps apparut, dès le début de la révolution industrielle, comme l'un des principaux enjeux des luttes ouvrières.

L'essor de l'industrie, le développement d'une pensée analytique appliquée à l'univers de la production et la division de plus en plus poussée des tâches conduisirent à une dépersonnalisation accrue des temps individuels de travail. L'étude minutieuse des temps et des mouvements, puis la normalisation de chacune des tâches, rendaient possible l'imposition de procédures et de rythmes de travail précis, interdisant toute forme d'autonomie dans l'aménagement du temps de travail. Le temps passé au travail fut alors ordonné selon des séquences successives, programmé de l'extérieur et soumis à un ensemble de contrôles sophistiqués. Une telle transformation conduisit ainsi à une nouvelle forme de rupture entre le temps de travail et les temps de la vie quotidienne qui était moins de l'ordre de la durée que de celui du contenu du temps, des rythmes de travail et de l'autonomie dans l'aménagement des plages d'activité. Pour le travailleur, ce n'était pas seulement la tâche et la durée du travail qui lui étaient imposées, mais le rythme et les procédures mêmes du travail. Méthodiquement planifié, son temps de travail devenait largement empreint de tâches répétitives.

En s'affranchissant du temps naturel, le secteur de la production créait ainsi des modalités de structuration du temps et une temporalité relativement spécifique. Le temps industriel introduisait également une coupure radicale dans les rythmes de vie, notamment entre le temps du travail et les temps de la vie hors travail. L'expansion des activités industrielles et l'envahissement de nos univers quotidiens par la technique ont par la suite largement concouru à étendre à toute la société un temps mécanique qui sert désormais de norme abstraite à l'agencement et à la coordination des divers temps propres à chacun des secteurs d'activité.

L'industrialisation a aussi transformé nos conceptions du temps, nos temporalités vécues et la nature particulière de nos représentations de l'avenir. Dans les pages subséquentes, nous nous limiterons à examiner certaines caractéristiques contemporaines propres à chacun de ces thèmes.

DYNAMIQUE DU CHANGEMENT ET SENS DU PROGRÈS

Ces nouvelles formes de structuration des activités, de mesure et de discipline du temps ne sauraient suffire à elles seules à caractériser nos actuelles temporalités sociales. Celles-ci se définissent aussi par la présence d'une forte dynamique du changement étroitement associée à une conception du temps de type linéaire et cumulatif, fortement orienté vers le futur à construire et régi par l'idéologie du progrès. L'analyse de certains aspects du discours présenté par les instances officielles de nos sociétés, de même que des dynamiques du changement et de l'innovation dans les entreprises modernes, nous permettra d'illustrer une telle observation.

Théâtre d'un nombre croissant d'innovations techniques et de transformations économiques, nos sociétés font de ce qu'elles appellent «l'accélération du changement» et des décalages et distorsions qu'un tel processus engendre dans le tissu social, leur point de mire. Elles découvrent les incertitudes d'un présent soumis à une intense dynamique du changement.

Par la force des choses, une telle situation incite nos sociétés à penser en des termes nouveaux un avenir qui leur apparaît de plus en plus insaisissable. Il s'ensuit une modification profonde dans les façons de l'anticiper qui se manifeste par un intérêt accru pour le développement de nouvelles méthodes. À l'aide de différentes techniques, tels les scénarios d'avenir, les prévisions probabilistes et diverses méthodes de projection et de simulation, les instances économiques et politiques de nos sociétés tentent non seulement de prédire l'«à venir», mais aussi d'imaginer, de prévoir et de planifier le futur. Par exemple, il n'y a plus guère de gouvernements ou d'entreprises d'une certaine importance qui ne se soient dotés d'un «Service de prévision et de planification» ou même, pour les plus importants d'entre eux, d'un «Centre de recherche sur l'avenir[4]». Les universités sont mises à contribution: gouvernements et entreprises subventionnent un nombre de plus en plus élevé de recherches prévisionnelles dans des domaines aussi divers que l'économie et la technologie, l'écologie et la santé, l'éducation et la démographie, les relations extérieures, la culture, etc. De plus, nombre d'universités ont mis sur pied leur propre programme d'étude sur l'avenir. Pour les États-Unis seulement, la *World Future Society* a déjà recensé près de trois cents cours sur le sujet[5]. Des manuels de base — les «*Student Handbook for the Study of the Future*» —, adaptés aux différents niveaux d'apprentissage, sont maintenant offerts aux étudiants. Certaines universités décernent même des diplômes d'étude sur l'avenir.

Suivant le langage à la mode des planificateurs et autres gestionnaires de l'incertitude, le «management du changement» et surtout la «gestion du futur» sont devenus des ingrédients indispensables à la réussite de toute entreprise. Dans bien des cas, on impute au manque de prévision et de planification des gouvernements et des entreprises les ratés politiques et économiques. Imaginer, prévoir et planifier l'avenir sont ainsi présentés comme de véritables nécessités.

Que l'efficacité de telles pratiques soit largement discutable n'enlève rien à leur caractère inéluctable. En fait, elles correspon-

dent à un ensemble d'exigences auxquelles doivent se soumettre la plupart des grandes entreprises contemporaines. C'est que, dans la perspective de la croissance économique — qui est toujours la perspective dominante de nos sociétés —, les entreprises modernes n'ont d'autre choix, pour survivre, que de répondre aux innovations des concurrents en innovant elles-mêmes. Par la force des choses, elles doivent anticiper les changements et planifier l'innovation afin de prendre de vitesse leurs concurrents. Pour l'entreprise, il s'ensuit une course aux futurs possibles qui ne fait pas que révéler ses incertitudes présentes et, de là, les incertitudes des sociétés dans lesquelles elle constitue le premier pôle de croissance, mais qui les crée en même temps qu'elle tente d'y répondre. En effet, une telle course à l'innovation accélère le processus de changement et accroît d'autant le climat d'incertitude au sein de l'entreprise. Cette logique implacable fait que l'entreprise devient ainsi victime du processus par lequel elle tente d'assurer sa survie: elle se trouve enfermée dans sa propre dynamique du changement.

La réponse proposée par les instances officielles de nos sociétés aux incertitudes présentes est bien connue: appel à l'innovation technique et scientifique; appel à la croissance économique et à une meilleure productivité; insistance sur les nécessités d'affronter l'avenir et de relever les défis de l'an 2000, etc. Le temps de ces instances officielles demeure ainsi un temps linéaire et cumulatif, orienté vers le futur à construire et régi par l'idéologie du progrès, les ratés de croissance contribuant même à régénérer les fondements d'une telle conception du temps.

Le besoin ressenti par nos sociétés d'interroger sous le mode de la rationalité un avenir qu'elles jugent de plus en plus soumis aux aléas du changement n'exprime donc pas seulement un souci de l'avenir. Un tel mode d'interrogation révèle aussi une intention profonde: celle de maîtriser l'avenir et le changement. Penser l'avenir et planifier les changements futurs sont ainsi présentés comme des réponses aux incertitudes présentes et à ce que nos instances officielles appellent le phénomène de l'accélération des changements. De telles pratiques permettent également — rappe-

lons-le après bien d'autres — d'apaiser les inquiétudes présentes et, dans une certaine mesure, de faire accepter la quotidienneté. Enfin, l'importance accordée par nos sociétés à ces nouvelles techniques de prévision révèle la présence, à l'intérieur de celles-ci, d'un mode particulier d'anticipation visant non pas seulement à prédire l'avenir, mais à l'orienter dans un sens désiré. Selon une telle perspective, l'avenir apparaît moins comme ce qui vient à nous, c'est-à-dire un «à venir», que comme ce vers quoi on va, c'est-à-dire un «futur» à prospecter et à édifier.

DISCONTINUITÉ DES TEMPS SOCIAUX ET ÉCLATEMENT DES TEMPORALITÉS VÉCUES

La discontinuité des temps sociaux constitue également l'une des principales caractéristiques des temporalités vécues au sein des sociétés industrielles.

Aux anciennes formes de fluidité et de continuité entre les divers temps sociaux a succédé, en milieu moderne, une forte compartimentation spatiale et temporelle entre les différentes sphères d'activités. Ces diverses sphères d'activités — celles liées, par exemple, au travail et aux loisirs, au transport et à la vie familiale, à l'éducation et aux temps libres — s'enracinent aujourd'hui dans des espaces multiples et présentent des modalités particulières de fonctionnement qui leur assurent une certaine spécificité temporelle tant dans la géométrie de leurs horaires que dans leurs rythmes et leurs durées. Dans un tel contexte, de nombreuses ruptures temporelles surgissent qui opposent non pas seulement le temps du travail au temps hors travail, mais surtout un ensemble de rythmes exogènes diversifiés aux rythmes de plus en plus fractionnés des temps vécus par les individus et les groupes. Il s'ensuit une multitude de coupures dans les rythmes de vie qui contribue à fragmenter davantage nos existences et faire naître une conscience du cloisonnement des activités au sein de la vie quotidienne. Une telle discontinuité entre les temps sociaux engendre aussi des décalages et des distorsions entre des temps dissem-

blables, posant le problème de leur synchronisation et de leur harmonisation à l'intérieur du tissu social; elle conduit également à un plus grand éclatement de nos temporalités, soulevant la délicate question de l'intégration de ces temps sociaux divergents à l'ensemble des temps vécus. Un regard un tant soit peu attentif à la rencontre de ces divers temps sociaux au sein de la famille, de même qu'aux nouvelles formes de discontinuités dans les itinéraires personnels, illustre bien un tel phénomène.

Modelée par les horaires du travail, de l'école, des transports et des services commerciaux, la famille est devenue aujourd'hui le principal lieu où s'expriment les multiples discontinuités de rythmes dans la vie quotidienne. Elle doit en effet s'adapter aux divers rythmes personnels de ses membres et aménager ses propres activités en tenant compte d'une multitude de contraintes temporelles sur lesquelles elle a peu d'emprise. L'harmonisation entre des temps sociaux divergents devient ainsi son défi quotidien. Mais sous de telles pressions, la temporalité familiale se fragmente elle aussi. Territoire privilégié de la vie privée et milieu par excellence de la socialisation au temps, la famille contemporaine est aussi le lieu où s'exprime avec le plus d'acuité cet éclatement des temporalités vécues qui caractérise nos sociétés.

Les lignes de vie sont elles aussi marquées par cette transformation de nos temporalités sociales. Les anciens modèles proposés par la société — tels ceux de la carrière et du cycle familial traditionnel — tendent à disparaître, les itinéraires personnels se définissant de moins en moins par une série d'étapes de vie successives plus ou moins immuables et largement prévisibles et de plus en plus par la diversité et la discontinuité. Les carrières sont entrecoupées par des périodes de retour aux études ou encore de retour momentané dans l'espace domestique et ces retraits temporaires de la vie au travail sont de plus en plus répandus et institutionnalisés. On assiste ainsi à une sorte de réversibilité dans les diverses phases de l'existence, lesquelles ne se présentent plus selon un modèle continu et uniforme.

L'uniformisation des temps individuels de travail, issue des premières phases d'industrialisation, cède ainsi lentement la place à une plus grande diversification des temps de travail et à de nouvelles formes de discontinuités dans les cycles de vie. L'importance grandissante des nouveaux statuts de travail témoigne de cette évolution. Ainsi, comme le montre le tableau 1, 49,3 % de la population active occupée au Québec en 1980 travaillait selon des horaires hebdomadaires ou annuels atypiques, les travailleurs réguliers à plein temps, aussi bien au Québec que dans l'ensemble du Canada, ne représentant plus que la moitié de la population active occupée. Un tel phénomène, s'il met surtout en lumière l'émergence de nouvelles formes de précarisation de l'emploi, semble aussi répondre aux aspirations de certaines catégories de travailleurs. V. Acoca a par exemple observé, dans le cadre d'une enquête sur le temps de travail réalisée en 1983 auprès d'un échantillon représentatif de l'ensemble des employés de la fonction publique du Québec, que «44,6 % des répondants étaient disposés à réduire prochainement ou éventuellement la durée de leur semaine de travail moyennant une réduction proportionnelle de leur salaire[6]». Des enquêtes similaires, réalisées sur une plus vaste échelle, confirment la présence d'une telle tendance chez certains sous-groupes d'employés au sein d'autres pays industrialisés, notamment la France[7]. De telles études n'illustrent pas seulement le phénomène de diversification des temps vécus que nous avons déjà évoqué; elles révèlent aussi, à une plus faible échelle, la volonté nouvelle au sein de certaines catégories de travailleurs de restructurer en partie les divers temps vécus selon des rythmes plus personnalisés et plus souples. De telles aspirations pourraient bien être à la source de changements futurs susceptibles de conduire à une plus grande flexibilité dans l'aménagement de nos divers modes d'activités dans le temps.

TABLEAU 1

Importance absolue et relative des travailleurs réguliers à plein temps et des travailleurs à temps partiel et occasionnels dans la population active occupée, au Québec, en Ontario et au Canada, en 1980

		Population active occupée		
		Travailleurs réguliers à plein temps (49-52 semaines) [1]	Travailleurs à temps partiel et occasionnels [1]	Total
Québec	N	1 590 590	1 544 480	3 135 070
	%	50,7 %	49,3 %	100 %
Ontario	N	2 472 470	2 204 165	4 676 635
	%	52,8 %	47,2 %	100 %
Canada	N	6 320 340	6 288 850	12 609 190
	%	50,1 %	49,9 %	100 %

1. Les travailleurs réguliers à plein temps sont ceux qui ont déclaré avoir travaillé à plein temps pendant une période de 49 à 52 semaines au cours de l'année 1980. La seconde catégorie regroupe toute autre forme de travail effectuée à temps partiel ou pendant une période équivalente ou inférieure à 48 semaines.

Source: Statistique Canada, cat. 93-965, vol. 2, tableau 6 et cat. 93-966, vol. 2, tableau 6. Tiré de: Commission consultative sur le travail, document de recherche sous la direction de M. Brassard et M. Simard, *Les statuts de travail: une analyse socio-institutionnelle de la population active québécoise*, Québec, Direction générale des publications gouvernementales, 1986, p. 20.

L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DES REPRÉSENTATIONS DE L'AVENIR

La forte hétérogénéité des représentations de l'avenir constitue un autre trait dominant des temporalités vécues au sein des sociétés modernes.

Les multiples discontinuités qui façonnent nos existences n'ont pas seulement contribué à développer une forte conscience du changement: elles ont aussi fait du futur le centre de nos préoccupations quotidiennes. Ce souci contemporain à l'égard de l'avenir a cependant pris des formes nouvelles. Au centre de nos réflexions ne se trouvent plus aujourd'hui des événements facilement identifiables et dont il est possible, sur la base des expériences passées, d'imaginer les conséquences. Déjà, au milieu des années cinquante, le phénoménologue et prospectiviste Gaston Berger[8] soulignait que l'inquiétude du sujet contemporain s'appuie sur la certitude du changement, sans pour autant qu'il puisse en cerner la nature et en prévoir le déroulement. Les transformations tout aussi nombreuses qu'inattendues qui jalonnent aujourd'hui nos existences confèrent à de telles observations une incontestable actualité. Il faut toutefois ajouter que l'absence, au sein de nos sociétés modernes, d'un modèle d'avenir peu questionné et largement partagé par tous contribue aussi à alimenter ce sentiment d'inquiétude. En effet, si l'éclatement des anciens modèles a permis d'envisager le futur comme un champ ouvert à un grand nombre de possibilités, une telle modification a aussi créé une situation de vide: dans leurs fondements mêmes, nos propres finalités sociales n'apparaissent plus assurées et demandent à être justifiées. Elles sont désormais au centre de nos remises en question. Plus que toutes les autres sociétés, celles de la modernité ont ainsi fait de leur avenir le terrain privilégié de leurs multiples questionnements. D'une certaine manière, c'est peut-être la permanence de cette interrogation qui définit le mieux le rapport qu'entretiennent nos sociétés modernes avec leur avenir.

Au sein de nos sociétés, ces questionnements quant à l'avenir ne sont pas pour autant uniformes. Ils ne sauraient être assimilés, tant dans leur forme que dans leur contenu, au seul discours présenté par les instances officielles. À l'interrogation rationnelle pratiquée par de telles instances se superposent, dans d'autres espaces sociaux, des formes différentes et concurrentes de discours sur l'avenir, tels ceux qui revêtent la forme de prophéties ou de millénarismes, d'utopies nouvelles ou de pratiques de divination.

Dans la vie quotidienne, la consommation croissante d'astrologie révèle aussi l'existence d'un mode d'anticipation qui ne saurait être caractérisé par la prévision rationnelle [9]. La conception linéaire et cumulative du temps elle-même ne semble pas partagée par l'ensemble de la société. U. Windisch a montré, dans une étude récente portant sur le discours politique de divers groupes d'informateurs en Suisse, qu'il est fréquent d'observer en milieu moderne certaines formes d'idéalisation du passé associées à une croyance en son possible retour. Comme le souligne l'auteur, «la représentation mythique cyclique du temps peut prendre des proportions insoupçonnées au sein de nos sociétés [10]». La présence de tels discours révèle ainsi la coexistence, au sein de nos sociétés, de différents modes d'anticipation de l'avenir.

En fait, l'analyse des représentations que se font les individus de leur avenir ne contribue pas seulement à mettre en relief l'hétérogénéité des formes de discours. Elle conduit également à remettre en question l'affirmation selon laquelle la prévision, le calcul rationnel et les perspectives à long terme seraient les traits distinctifs des représentations du futur chez les individus et les groupes au sein de nos sociétés modernes. Ainsi, dans une étude portant sur «les temps de la vie quotidienne», W. Grossin a bien montré, au sein de certains secteurs de la société française, la présence de variations importantes dans les attitudes à l'égard du temps et dans les représentations selon les différentes catégories socioprofessionnelles: les représentations du professeur de lycée ne sont pas celles de l'ouvrier, ni les représentations du vigneron, celles de l'employé. L'auteur constate, d'un groupe à l'autre, des différences marquantes dans les manières d'organiser le temps et de planifier l'avenir, dans les attentes et les projets, voire dans les perspectives temporelles. En plus de souligner l'hétérogénéité des représentations, l'auteur montre l'écart profond qui existe entre le discours présenté par la société et celui présenté par les individus. À la planification à long terme des instances officielles de nos sociétés s'opposent les intentions individuelles ou familiales qui, dans la plupart des cas observés, s'étendent sur une courte durée [11]. Un certain nombre de travaux classiques portant sur les classes

populaires et la culture du pauvre (R. Hoggart; O. Lewis), l'univers culturel des sous-prolétaires (P. Vercauteren) ou celui des marginaux (R. Rezsohazy) abondent dans le même sens et mettent en relief les traits caractéristiques des représentations de l'avenir dans les milieux socio-économiques les plus démunis [12]. Tous ces auteurs notent la difficulté pour ces différents groupes de prévoir l'avenir et d'élaborer des stratégies. Les horizons temporels apparaissent peu tendus et une sorte de temporalité de l'immédiat s'associe souvent à une vision fataliste de l'avenir. Ainsi, la prévision à moyen et à long terme apparaît plus comme le fait de certains groupes privilégiés par leur position sociale que comme un trait caractéristique des représentations de l'avenir en milieu moderne.

Une étude récente réalisée au Québec nous a permis d'illustrer ce phénomène. Nous avons en effet comparé les représentations que des informateurs de différents milieux socio-économiques, depuis l'ouvrier non qualifié jusqu'au patron de l'industrie et du commerce, se font de l'avenir [13]. Cette recherche met en relief des différences marquantes entre ces informateurs selon qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre des diverses classes sociales. Certes, les facteurs liés au sexe, à l'âge et à la nature des obligations familiales jouent un rôle fort important dans la détermination des types de représentations de l'avenir, notamment quant à la présence ou à l'absence d'un plan de vie. Toutefois, la répartition des informateurs et l'analyse qualitative indiquent que le niveau d'emprise sur l'avenir correspond plus directement à la hiérarchie des positions sociales, dont le niveau socioprofessionnel des personnes actives, défini à partir du rôle dans les organisations de travail, de l'origine et du montant des revenus et de la qualification professionnelle sanctionnée par un diplôme, constitue un bon indicateur. Les positions que les informateurs détiennent dans la société déterminent ainsi non seulement la possibilité de s'assurer d'une certaine sécurité d'existence et de s'approprier des biens rares, mais aussi, dans une large mesure, la possibilité de s'approprier l'avenir et de déterminer ses propres finalités dans la vie.

L'hétérogénéité des discours semble donc caractériser les représentations de l'avenir dans nos sociétés modernes. Comme nous l'avons déjà noté, un écart profond existe entre le mode d'anticipation des instances officielles de nos sociétés et celui des acteurs sociaux. Cet écart existe aussi entre les représentations des divers groupes d'informateurs, notamment selon les classes sociales considérées.

Un trait commun relie cependant les discours des instances officielles et ceux des divers groupes d'informateurs: c'est, comme l'ont noté plusieurs observateurs, un souci de l'avenir et plus particulièrement un sentiment d'inquiétude qui s'appuie sur la certitude du changement sans pour autant qu'il soit possible d'en cerner la nature et d'en prévoir le déroulement. Au sein de nos sociétés modernes, c'est donc d'abord et avant tout sous le mode de l'interrogation et du doute que se présentent les diverses représentations de l'avenir.

L'absence d'un modèle d'avenir largement partagé par tous, la superposition de différents modes d'anticipation, la conviction que l'avenir sera meublé d'événements inattendus et surtout la permanence d'un questionnement sur les orientations futures sont peut-être, en définitive, les traits les plus marquants des représentations de l'avenir dans nos sociétés modernes.

NOTES

1. A. Koyré, «Du monde de l'à-peu-près à l'univers de la précision», *Critique*, vol. IV, septembre 1948, p. 806-823.
2. E.P. Thompson, «Temps, travail et capitalisme industriel», *Libre*, vol. 5, 1979, p. 3-63.
3. E.P. Thompson, *loc. cit.*; C. Ware, *The Early New England Cotton Manufacture*, Boston, Houghton Miffin, 1931, 240 p.; M. Debouzy, «Temps et société. Aspects du temps industriel aux États-Unis au début du XIX[e] siècle», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVII, 1979, p. 197-220.
4. On trouvera une liste imposante d'entreprises privées et de services gouvernementaux qui se sont dotés d'un «Centre de recherche sur l'avenir» dans John et Madga McHale, *The Futures Directory. An International Listing and Description of Organizations and Individuals Active in Future Studies and Long-Range Planning*, Boulder, Westview-Press, 1977, 396 p.
5. World Future Society, *The Future: a Guide to Information Sources. A Directory of Organizations, Individuals, Books, Educational Programs, Films and Other Resources*, Washington D.C., World Future Society, 1979, 720 p.
6. Viviane B.-Acoca, *Le partage volontaire du travail dans la fonction publique: résultats d'un sondage*, Québec, ministère de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu, Service des études prévisionnelles en main-d'œuvre, 1984, p. 10.
7. On trouvera une excellente recension de ces enquêtes dans N. Samuel et coll., *Le temps libre: un temps social*, Paris, Méridiens, 1984, chap. 11, p. 165-181.
8. G. Berger, *Phénoménologie du temps et prospective*, Paris, P.U.F., 1964, chap. III et IV, p. 113-275.
9. Voir, entre autres, E. Morin (dir.), *La croyance astrologique moderne: diagnostic sociologique*, Lausanne, Éd. l'Âge d'Homme, 1981.
10. U. Windisch, «Le temps: représentations, archétypes et efficacité du discours politique», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXV, 1983, p. 164-282.
11. W. Grossin, *Les temps de la vie quotidienne*, Paris, Mouton, 1974, 416 p.
12. R. Hoggart, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éd. de Minuit, 1970, p. 183-190; O. Lewis, *Les enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1963, p. 484 et suiv.; P. Vercauteren, *Les sous-prolétaires*, Bruxelles, Éd. Vie ouvrière, 1970, p. 89-103; R. Rezsohazy, *Le processus de marginalisation. L'univers culturel des marginaux*, Bruxelles, Services du Premier ministre, 1978, p. 91-154.
13. On trouvera un résumé de cette étude dans D. Mercure, «Position sociale et représentations de l'avenir», *Recherches sociologiques*, vol. XVIII, n° 3, 1987, p. 255-282. Voir également D. Mercure, «Typologie des représentations de l'avenir», *Loisir et société/Society and Leisure*, vol. 6, n° 2, 1983, p. 375-402.

2

Les transformations des rapports entre le temps de travail et le temps libre

Gilles Pronovost

L'objet de cet article est de présenter une typologie des principales phases que l'on peut dégager, dans l'état actuel des connaissances, quant à l'articulation entre les principaux temps sociaux au Québec depuis l'industrialisation jusqu'à nos jours. Pour illustrer notre propos, nous nous attarderons principalement à la transformation des rapports entre le temps de travail et le «temps libre», en prenant comme angle privilégié d'observation l'évolution des loisirs ouvriers en entreprise, car il s'agit d'une source fort révélatrice de la situation d'ensemble que nous voulons décrire. La périodisation que nous proposons se veut très générale et indicative du mouvement probable que nous avons cru pouvoir dégager, sur la base de notre propre réflexion et de nos travaux. Il va de soi que les phases que nous avons retenues se veulent indicatives, et qu'elles n'excluent nullement des décalages réels et des chevauchements.

LA FORMATION DU TEMPS INDUSTRIEL ET DU TEMPS LIBRE AU QUÉBEC

Dans un article antérieur [1], nous avons tenté de montrer, par une étude de cas, que le Québec avait connu au moment de son industrialisation, à partir du siècle dernier, un processus de

formation du temps de travail analogue à ce qui a été observé en Angleterre, en France et aux États-Unis.

Ainsi, on a assisté à un mouvement progressif, mais lent et irrégulier, de synchronisation du travail en usine. Il ne faut pas croire cependant que le mouvement s'est effectué spontanément, sans heurts et sans difficultés. À la lumière des données que nous avons recueillies et en y ajoutant des informations complémentaires (tirées notamment de la Commission d'enquête de 1888 sur les rapports entre le capital et le travail), nous avons pu établir que le processus de structuration du travail industriel impliquait l'introduction de trois aspects majeurs: la régularisation du travail, la division du travail et la discipline du temps de travail.

Pour ce qui est de la régularisation du travail, elle implique que l'entreprise puisse parvenir à synchroniser l'approvisionnement, les sources d'énergie nécessaires, le rythme de la production, l'appel à différentes catégories de main-d'œuvre (femmes, enfants, ouvriers, à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine), ce qui ne semble pas avoir été aisé; on constate de nombreux cas de retards de production causés, par exemple, par les aléas techniques, il y a souvent alternance de chômage et de production compte tenu du peu de planification face à la demande. En réalité, ce n'est que progressivement que le travail a été organisé dans les formes qu'il prendra au XX^{e} siècle: il aura fallu sans doute plus d'un demi-siècle pour y parvenir!

La division du travail est relativement bien documentée. Elle prend la forme d'une différenciation de plus en plus marquée des différentes étapes de production, de manipulations nombreuses et d'une organisation de l'entreprise en sous-espaces de travail correspondant aux différentes opérations; elle accompagne la disparition progressive des artisans et l'engagement de travailleurs non spécialisés: à Trois-Rivières, par exemple, les ouvriers sans qualification forment près de 40 % de la main-d'œuvre dès 1880. L'embauche de femmes et d'enfants, l'appel à la sous-traitance à l'extérieur de l'usine (notamment le travail à domicile et le *sweating-system*) marquent également un tel processus.

Quant à la discipline du temps de travail, elle a été introduite par les procédés usuels des brimades, amendes, cachot et règlements d'usine. On verrouillait même l'usine pour empêcher les ouvriers de quitter avant l'heure, ou encore on retardait la remise de la paye à la dernière heure de travail le samedi!

> Même que j'ai eu connaissance qu'un soir on nous avait avertis de travailler jusqu'à 10 heures et il faisait une chaleur telle qu'on ne pouvait pas résister. À 6 heures, une partie des hommes ne voulait pas travailler. À la porte, nous décidâmes tous d'un commun accord de ne plus travailler. À la porte nous trouvâmes le contremaître qui dit: «Vous ne pouvez sortir; le patron est sorti et a emporté la clef [2].»

On pourrait penser que l'histoire de la formation du temps de travail au Québec s'arrête là, qu'elle n'est à tout prendre qu'un cas parmi d'autres du processus de formation du temps industriel à la fin du siècle dernier en Occident. Or, l'introduction du temps industriel signifie que des conceptions marchandes du temps ont mené à restructurer, autour du temps pivot du travail, *l'ensemble* du rythme de la vie en société, à tel point que la vie religieuse et familiale, le sommeil même, en seront profondément affectés; pour ce qui est du sommeil, l'exemple le plus typique est certainement l'introduction du travail de nuit et pour le temps religieux, l'introduction du travail du dimanche.

La mesure du temps de travail a eu comme contrepartie de révéler en quelque sorte, de départager de plus en plus formellement le temps pour l'employeur et le temps personnel. Comme l'écrit Thompson, l'industrialisation «peut être envisagée comme une différenciation technologique violente entre le travail et la vie [3]», nous dirions: entre le temps de travail et les autres sphères de vie.

Pour ce qui est du «temps libre» cette fois, il s'est agi d'un temps à la marge du temps hors travail, indistinctement associé, aux débuts de l'industrialisation, au repos, à la récupération physique, au divertissement et même à l'éducation. Il est remarquable de constater que celui-ci n'ayant pratiquement pas de statut, ne

faisant l'objet que de peu de formalisation, on a octroyé au temps libre résiduel des contenus et des significations très variés, d'autant plus que la valorisation du travail condamnait presque automatiquement à des représentations en termes d'oisiveté cette mince frange de temps personnel, affranchie des contraintes du travail, de la famille et de la religion. Les témoignages de Jules Helbronner, rappelés par Jean De Bonneville, laissent entrevoir que dès la fin du siècle dernier une «demande» de temps libéré du travail était explicite:

> Plus encore que la montagne, la ville a le devoir de faciliter l'accès de l'île [Sainte-Hélène], le parc des petites gens, des travailleurs, et de faire les frais nécessaires pour leur permettre de s'y rendre, sans bourse délier, en vertu du principe qu'elle a suivi en construisant les routes et les ponts qui permettent aux heureux de la terre d'arriver jusqu'à la montagne et d'atteindre, dans leurs voitures, l'air qu'on respire à son sommet et sous ses allées nombreuses [4].

Or, en plus des premières formes commerciales ou publiques d'organisation du loisir (le parc Sohmer, le parc du Mont-Royal, par exemple, à Montréal), nous avons pu documenter le rôle qu'ont joué les nouvelles industries naissantes dans l'organisation des loisirs ouvriers, dans un mouvement analogue d'ailleurs à ce qui a été observé en Angleterre notamment [5].

Dès son implantation, la «manufacture» donne lieu à des activités de temps libre, elle devient un point de départ d'activités hors travail. En d'autres termes, la manufacture de la période de l'industrialisation est le lieu de structuration non seulement du temps de travail, mais aussi d'une frange significative du temps libre.

À cet égard, nous avons pu observer deux phases majeures dans l'impact de l'organisation du travail dans le champ du temps hors travail: une phase sinon d'intense activité, du moins de formes de sociabilité, souvent peu organisées, se déplaçant à travers divers lieux publics, et servant de prétexte à des démonstrations publiques d'habiletés individuelles ou d'équipes. On a l'impression que les nouveaux lieux de travail suscitent diverses activités hors travail,

plus ou moins organisées, fragiles, ponctuelles, éphémères: elles prennent la forme de tournois, de réunions irrégulières dans des clubs, hôtels ou salles spécialisées, de défilés, d'excursions; ce sont surtout les ouvriers les plus spécialisés qui se manifestent. Dans une seconde phase, cependant, les traits marquants sont la structuration des groupes et des activités, la formation de clubs ouvriers, et finalement l'avènement d'un «public»; cette fois, on est en présence de clubs «athlétiques», de matchs sportifs réguliers, organisés, à la grandeur du Québec urbain d'alors, de carnavals et de bals, de spectacles musicaux, etc.; les principaux acteurs en sont, faut-il le rappeler, la nouvelle élite économique et industrielle associée à la bourgeoisie locale et aux ouvriers qualifiés[6]. Le processus ne s'est cependant pas arrêté là, comme si, une fois l'industrialisation amorcée définitivement, les structures du temps n'avaient pas changé. La structuration des temps sociaux s'est poursuivie tout au long du présent siècle selon un rythme et des modalités qu'il reste à préciser. Le regain des études sur le temps dans les deux dernières décennies a permis de décrire par exemple les phénomènes de déplacements entre le temps de travail, le temps familial et le temps libre; les études actuelles sur le temps de travail font assez nettement entrevoir que les modalités d'organisation du temps de travail, sa durée, les aspirations à l'égard de l'assouplissement des horaires font partie intégrante des transformations en cours dans les rapports entre le travail, la famille et le loisir. La période la moins connue à cet égard est peut-être celle qui va de la crise économique à l'après-guerre.

LA STRUCTURATION DES RAPPORTS TRAVAIL-LOISIR DANS LA PÉRIODE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Selon notre hypothèse, une première phase de structuration des temps sociaux au Québec peut être dégagée au moment de l'industrialisation engagée vers le milieu du siècle dernier. Même si cela reste à mieux étayer, nous pensons que cette phase s'apparente étroitement à ce qui a été observé en Europe et aux États-Unis lors des mouvements historiques analogues, mais à des périodes différentes.

Le Québec a connu une phase ultérieure dite de grande industrialisation, au tournant de ce siècle, et qui a culminé dans la décennie de 1920, pour se ralentir tragiquement lors de la crise économique de 1929 et reprendre avec vigueur au moment de la Deuxième Guerre mondiale. De par les changements économiques considérables qu'elle a provoqués, cette période a été marquée à son tour par une nouvelle structuration des temps sociaux. Il faudrait naturellement nuancer les propos, distinguer les périodes et les sous-périodes, faire état des décalages et des ruptures, élargir le débat aux transformations dans la famille, l'éducation et la culture. Mais, pour illustrer notre propos, nous nous restreindrons encore une fois à la structuration des rapports travail-loisir, car nous pensons qu'il s'agit d'une situation fort révélatrice du processus auquel nous nous attardons.

Un modèle britannique du travail et un modèle américain du loisir?

À cet égard, il faut distinguer la nature de l'entreprise ainsi que l'origine des capitaux. Ainsi, particulièrement au tournant du siècle, quand les grandes entreprises sont encore d'origine britannique ou européenne, l'organisation du travail est fortement influencée par un modèle que nous qualifierions de «britannique». Comme on le sait, les investissements se font surtout dans des secteurs «traditionnels» tels les chemins de fer, ou dans les ressources naturelles; ils sont essentiellement indirects et «contribuent en grande partie à financer les grandes dépenses d'infrastructure [7]».

En gros, ce modèle est très hiérarchique, très peu populiste, segmente fortement les niveaux de responsabilités, se soucie peu d'une sorte de «sentiment d'appartenance» à l'entreprise. Nous avons pu observer par exemple que certaines industries de pâtes et papiers de la région de Trois-Rivières implantées au tournant du siècle se sont ingéniées à tenter d'organiser pour leurs employés des activités aussi populaires à l'époque que... le football européen et le tir; les rapports patrons-ouvriers sont très segmentés et se résument souvent à la création de clubs de compagnies élitistes

et anglophones; à l'instar de ce que nous avions observé dans la période d'industrialisation de la ville, les dirigeants économiques sont regroupés, actifs autant sur le plan industriel que politique, culturel et sportif

Sans que nous soyons en mesure de l'illuster amplement, nous pensons que dans les cas où de grandes entreprises d'origine européenne se sont implantées au Québec au tournant de ce siècle, les rapports travail-loisir sont demeurés assez «traditionnels»; ils étaient inspirés de la tradition britannique d'éthique du travail, impliquaient une grande visibilité des dirigeants, tendaient à développer des formes de loisir et de culture inspirées d'une vision explicitement élitiste et hiérarchisée des structures sociales; les activités sportives étaient essentiellement d'origine britannique et sous-tendaient sans doute une idéologie dite de la *Muscular Christianity* et des *rational recreations* [8]. Par ailleurs, on sait que le début du siècle marque l'expansion du mouvement ouvrier, surtout jusqu'à la Première Guerre (Linteau, Durocher et Robert parlent de «concurrence et essoufflement» par la suite jusqu'à la crise). De plus, cette période voit s'instaurer quelques grandes lois relatives aux heures de travail, à la reconnaissance syndicale, aux accidents du travail, au travail des femmes et des enfants. On peut ainsi observer que, durant les décennies de 1910 et 1920, le temps de travail est structuré par le biais de politiques à cet effet, signe à la fois de modalités différentes de «mise en place» du temps de travail et de l'entrée d'un nouvel acteur. Se dessinent progressivement de nouvelles orientations pour cet État encore timide et inspiré du libéralisme économique. On n'a pas assez fait remarquer que la plupart des législations s'inspirent de législations européennes antérieures, particulièrement britanniques.

C'est pourquoi nous faisons l'hypothèse que la fin du siècle dernier, mais surtout les deux premières décennies de ce siècle, sont marquées par une nouvelle phase de structuration du temps de travail; il ne s'agit plus d'introduire la discipline du temps de travail, non plus que de régulariser le cycle de la production: cela est sans doute déjà acquis chez les ouvriers, l'organisation indus-

trielle du travail n'est plus en cause. Ce que l'on observe plutôt, ce sont les premiers mécanismes de régulation politique du temps de travail et des rapports ouvriers.

Cependant, dans la mesure où les nouvelles entreprises de grande taille sont elles-mêmes en mutation — taylorisme, progression des capitaux d'origine américaine, tout particulièrement —, on observe parallèlement que les rapports patrons-ouvriers sont en transformation. Selon le type d'entreprise, il y a de grandes variations, et nous sommes porté à penser qu'il faudra quelques décennies avant que le modèle que nous avons qualifié de britannique s'estompe définitivement.

Sur le plan du loisir organisé, toutefois, la situation est différente. «La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec» dont parle Elzéar Lavoie [9] est corollaire de la constitution d'un mode de vie «urbain» et fait surtout référence à la popularité du cinéma en grande partie d'origine américaine ainsi que de la presse populaire à grand tirage. Déjà, les médias contribuent à démarquer un horizon culturel essentiellement nord-américain. C'est encore la période de l'arrivée de l'automobile, de la naissance du tourisme, de la création des parcs urbains; la radio se profile à l'horizon de la décennie de 1920, le théâtre et la chanson populaires également.

De sorte que si le temps de travail entre dans une première phase de régulation, des formes proprement nouvelles d'organisation du temps de loisir sont en place et ont déjà contribué au basculement du Québec dans l'ère du loisir moderne.

Nous voudrions également faire remarquer que, dans ce processus, la famille a en quelque sorte joué un rôle stratégique: elle a servi de médiateur entre l'organisation du travail et la demande de travail, et de foyer d'intégration au monde industriel moderne. Comme l'écrit Tamara Hareven en parlant des immigrants canadiens-français:

> Chez les immigrants canadiens-français, en particulier, les parents jouèrent un rôle crucial dans le recrutement de la main-d'œuvre,

> l'organisation des mouvements migratoires vers le milieu industriel, l'appui aux nouveaux arrivants et l'affectation des travailleurs à l'intérieur de l'usine. Les parents constituaient le principal intermédiaire entre les travailleurs et leur employeur. Les réseaux de parenté facilitaient également les déplacements des travailleurs d'une ville industrielle à une autre. Dans les usines de textiles, les parents servaient à protéger les emplois, à initier les jeunes et les nouveaux venus aux méthodes de travail, et à trafiquer les machines ou les règlements pour ralentir le rythme de travail lorsque l'employeur forçait la cadence [10].

Il faudrait ajouter que si un tel phénomène s'observe à propos du travail, rien n'interdit de penser que la famille a également joué un rôle important dans l'intégration aux nouveaux modèles de loisir. Le processus de structuration du temps de travail et du temps de loisir a sans doute été fortement médiatisé par le milieu familial au moment de l'industrialisation du Québec. En effet, si la famille a facilité l'adaptation et l'intégration au monde industriel moderne, elle a aussi servi de relais aux nouveaux médias, à la diffusion des nouvelles pratiques urbaines, à la circulation des informations sur les nouveaux loisirs; ce versant du rôle intégrateur de la famille est cependant beaucoup moins bien connu.

Modèle de relations du travail et société de consommation

En même temps que s'estompait progressivement le modèle de relations du travail que nous avons qualifié de britannique, se développait un modèle typiquement «américain», concomitant à l'arrivée des grandes usines modernes alimentées par des capitaux américains. Rappelons encore une fois que la situation a été différente dans le cas des petites entreprises locales. Pour reprendre un exemple que nous connaissons mieux, celui des compagnies de pâtes et papiers de Trois-Rivières, l'implantation de la compagnie *International Paper* (CIP) en 1920 signifie en réalité l'arrivée du grand capitalisme américain dans une ville de petite taille, utilisant des technologies de pointe pour l'époque, à forte concentration de main-d'œuvre (au-delà de 1 000 employés). Or, en

observant les modalités concrètes d'intervention de cette compagnie dans le champ des activités hors travail, on y décèle certaines caractéristiques nouvelles:

1. la mise en place d'activités de secours, de supports charitables pour les employés, selon des relents des fonctions «morales» et «éducatives» données aux nouvelles industries suivant le modèle britannique, et ce, dans la tradition des premières villes industrielles américaines; cette fonction était déjà assumée dans le cas des grandes industries implantées antérieurement;

2. l'introduction de clubs sportifs pratiquant des activités déjà intégrées à la culture américaine, tel le baseball; l'identification à l'entreprise était à ce point forte que l'usine CIP n'était qu'en construction quand des clubs du genre exerçaient déjà leurs activités; les grandes entreprises de la région engageaient même des employés réputés bons joueurs non pas uniquement pour travailler, mais surtout pour constituer une équipe servant son image; une telle situation est également notée par Hughes [11]; à titre d'illustration, on peut citer la lettre du surintendant général de la *Saint-Maurice Paper Company*, adressée en 1923 au conseil municipal du Cap-de-la-Madeleine:

   Messieurs: Pendant les derniers trois ou quatre ans, la *Saint-Maurice Paper Company Limited* a donné son appui à une équipe de baseball pour les raisons suivantes:

   1. Pour fournir de l'amusement aux employés de la Compagnie et aux résidents du Cap.
   2. Pour annoncer la ville du Cap-de-la-Madeleine.
   3. Pour annoncer la *Saint-Maurice Paper Co.* [12];

3. l'établissement d'activités populaires à l'intention des employés et des membres de leurs familles: dépouillement de l'arbre de Noël, fêtes de la Saint-Jean, pique-nique estival annuel, soirées de danses et mascarades, etc.; sur la base de nos dépouillements, il appert que les industries à domi-

nante américaine ont été les réelles initiatrices d'un tel type d'intervention, au point d'ailleurs que les industries plus anciennes et déjà en place n'ont eu d'autre choix que de progressivement adopter la même attitude;

4. l'établissement de quelques activités sportives à dominante francophone, selon un double modèle:

   a) une nette prédominance francophone et populiste, sous l'égide des syndicats catholiques naissants ou de la municipalité; il s'agit de sport «de participation» plutôt que de spectacle (les cas typiques sont ceux du jeu de quilles et de la «balle molle»); en ce cas, les organisations catholiques ont joué un rôle que l'on pourrait qualifier de parallèle par rapport aux grandes entreprises, les unes et les autres mettant en place des activités non concurrentes, et acceptant tacitement les différences d'activités, de publics et d'orientations;

   b) dans le cas de sports plus valorisés socialement, les dirigeants et gérants d'industries, ainsi qu'une partie des contremaîtres sont anglophones et occupent les postes de commande, auxquels s'associent des membres de l'élite francophone locale, essentiellement des commerçants et des professionnels; les joueurs sont francophones, auquel cas il s'agit d'«un sport de spectacle» apparenté aux clubs sportifs professionnels (les exemples typiques cette fois sont le hockey et le baseball, souvent organisés dans des ligues dites «industrielles»);

5. «... un support financier camouflé» ou direct, de la part des entreprises, en faveur de clubs élitistes et fermés (golf, tennis, clubs sociaux), auxquels participent «tous les Anglais de l'industrie au-dessus du rang de contremaître et un certain nombre d'employés de bureau subalternes» ainsi que «des Canadiens français en vue [13]».

Dans l'ensemble, ce modèle d'intervention implique des rapports hiérarchiques très prononcés entre les dirigeants américains (pratiquement absents — contrairement aux dirigeants d'origine britannique — les contremaîtres anglophones formant l'essentiel du contingent des clubs sportifs, se retrouvant constamment à la direction des équipes et se déployant dans la ville par le

truchement des clubs sociaux et des œuvres charitables) et les employés réguliers formant surtout la masse des «spectateurs» des matchs sportifs, ainsi que les acteurs des activités populaires. De plus, tel que souligné, il s'appuie sur un sentiment d'appartenance et d'identification à l'entreprise de la part des employés, alimenté par l'intervention de l'entreprise et contribuant ainsi à son tour au développement du sentiment d'appartenance; ainsi, dans les premières années de la CIP, par exemple, les rapports patrons-employés seront harmonieux: absence de syndicat, absence de grèves, notamment. Il y a en ce cas forte intégration des loisirs ouvriers par rapport au travail.

La crise économique a provoqué des bouleversements importants dans les relations du travail; un peu comme dans le cas du «Cantonville» de Hughes, les grandes entreprises ont progressivement abandonné leur soutien direct aux activités hors travail de leurs employés; la crise du travail et du chômage a été aussi une crise des loisirs ouvriers. Seuls subsistent les clubs élitistes et certains sports professionnels, ainsi que certaines activités organisées par de petites entreprises locales.

> À un moment donné, l'usine s'empara de l'équipe de la ville et se mit à faire le bon prince pour les sports. Mais ça coûte trop cher et l'usine est en train de l'abandonner. Vous voyez, il faut payer les joueurs et les recettes d'assistance sont insuffisantes. Nous donnions des emplois aux individus afin de leur permettre de jouer dans l'équipe de hockey et de balle-au-camp de la ville. Nous donnions $100 dollars par mois, seulement pour les garder là, à jouer à la balle [14].

Dans les usines qui nous occupent, l'après-crise marque la montée du militantisme syndical, non sans difficultés, l'avènement de conflits ouvriers importants dans plusieurs secteurs de production, la signature de conventions collectives. On sait que 1934 est l'année de la loi provinciale permettant l'extension juridique des conventions dans certains secteurs. Bref, autant pour des raisons économiques liées à la crise qu'historiques liées au mouvement ouvrier, le modèle que nous avons qualifié d'américain ne durera

qu'un temps. Déjà, avec la Deuxième Guerre, la nature des rapports patrons-employés que traduisait l'implication des grandes entreprises dans les loisirs ouvriers était en train de changer assez radicalement pour s'estomper peu à peu. La dimension «populiste et familiale» toutefois se maintenait dans ses formes traditionnelles (dépouillement de l'arbre de Noël et pique-niques essentiellement) jusqu'à ce qu'elle soit prise en charge par des comités ouvriers autonomes.

Par ailleurs, sur le plan du temps libre, l'entre-deux-guerres est la période de l'avènement des premiers congés payés, du demi-congé du samedi, ainsi que de l'introduction, dans les conventions collectives, des premières vacances payées; une ordonnance de 1946 étend d'ailleurs ce dernier droit à l'ensemble des salariés; la semaine de travail passe progressivement de 55 à 48 heures mais aura tendance à augmenter pendant la Deuxième Guerre.

En d'autres termes, pendant la période de l'entre-deux-guerres on assiste à un double mouvement dans les rapports travail-loisir: dans le premier temps, surtout avant la crise, c'est l'âge d'or de l'intégration des loisirs ouvriers à l'organisation du travail, situation sans doute largement répandue au Québec parmi les grandes compagnies d'origine américaine; ce qui suppose un net sentiment d'appartenance à l'entreprise. Dans un deuxième temps, les conditions économiques, la montée du syndicalisme, entre autres, ont contribué à modifier profondément le paysage, parallèlement à des gains significatifs en termes de réduction du temps de travail et d'accroissement du temps libre [15]; dans cette situation, on peut dire que l'amélioration même modeste des conditions de travail, l'accroissement du temps libre hors travail ont paradoxalement eu pour corollaire une autonomisation croissante des ouvriers par rapport au sentiment d'appartenance à l'entreprise, parallèlement à un désengagement des entreprises elles-mêmes du champ des loisirs ouvriers; ce mouvement s'accompagne, comme nous le soulignerons plus loin, de l'emprise croissante des loisirs de masse. (Nous soulignerons également qu'il en

est résulté une prise en charge des loisirs ouvriers par des organisations ouvrières autonomes, et souvent même indépendantes des syndicats).

Éthique du travail et culture de masse

Ce double mouvement dans la transformation des rapports travail-loisir peut aussi être observé dans les transformations de ce qu'on a appelé l'éthique du travail. En l'absence de données explicites sur ce sujet au Québec, on peut s'inspirer des travaux célèbres des Lynd sur *Middletown* [16].

Dans leur premier *Middletown* paru en 1929, les auteurs consacrent quelques chapitres au travail dont l'un traite du travail «qui a le bras long» et un autre est sous forme d'interrogation: «Pourquoi travailler si fort?»; on y fait mention des longues journées de travail et des répercussions du travail de nuit, ou sur horaires dits rotatifs, sur la vie familiale et communautaire; or, est-il noté, la période de l'avant-crise marque le début de la «décentration» quasi physique par rapport au lieu de travail, c'est-à-dire une distanciation de plus en plus nette, les moyens de transport aidant, entre le lieu de travail et les autres lieux d'activités (vie familiale, loisir et religion); une autre considération soulevée par l'équipe d'anthropologues est ce que l'on appellerait de nos jours la présence d'une signification de plus en plus «instrumentale» du travail, un déclin, écrit-on, de la «satisfaction psychologique» associée au travail:

> Pour comprendre les autres sphères d'activités, il est important de considérer que, contrairement au groupe des hommes d'affaires, une large majorité des travailleurs vit dans un univers à l'intérieur duquel ni le présent, ni le futur n'apparaissent prometteurs en termes d'importance centrale du travail ou de développements significatifs de leur accès à des centres de décision [17].

On travaille ainsi très fort essentiellement pour des raisons de niveau de vie et de pouvoir d'achat:

> Cette domination du dollar semble une tendance apparemment croissante chez les jeunes de la classe ouvrière lesquels troquent un avenir problématique pour du *big money* immédiat, ce dont se plaignent régulièrement les contremaîtres de Middletown. [...] La montée de la publicité à grande échelle, des revues populaires, de la radio et des autres véhicules de diffusion culturelle changent rapidement les habitudes de pensée quant à ce qui est important dans la vie quotidienne, tout en multipliant les occasions de consommation [18].

Une fois passée la dépression, cette tendance est restée la même; revenant sur les lieux de leurs premières observations, en 1935 cette fois, les auteurs écrivent:

> En un mot, ce que veulent les hommes d'affaires de Middletown, c'est qu'on les laisse mener leurs affaires en paix, et ce que veulent les ouvriers, c'est un emploi bien rémunéré permettant de payer le loyer, la voiture et le coût du cinéma [19]!

Il n'est pas assuré que le mouvement a été aussi hâtif au Québec; sur la foi de nos travaux en cours, nous faisons l'hypothèse que, pendant la période de la grande industrialisation, particulièrement avant la crise, l'éthique du travail et le sentiment d'appartenance à l'entreprise ont sans doute été dominants. Les observations des Lynd pourraient ne s'appliquer qu'à partir des décennies de 1930 et 1940, sous réserve bien entendu de travaux plus poussés.

Il ne s'agit toutefois que d'un versant des transformations entre le temps de travail et le temps hors travail. L'entre-deux-guerres est aussi une période très riche sur le plan du développement de la culture de masse et des loisirs organisés. Revenant à *Middletown*, on y traite par exemple des nouveaux médias, particulièrement les journaux populaires et la radio, du cinéma, de l'importance de la voiture, du développement de la vie associative, des premières vacances, des nouveaux sports, de la construction de parcs, stades, piscines, etc. L'ouvrage de Lundberg, Komarovsky et McInerny, paru en 1934, traite spécifiquement de ces nouvelles formes de loisir [20].

Les témoignages dont on dispose au Québec sont plus clairsemés; l'ouvrage de Hughes, même s'il porte sur le début de la décennie de 1940, est très révélateur: le tableau qui s'en dégage est celui d'une culture populaire qui a déjà fortement intégré la «civilisation du loisir», qui dispose de temps pour la radio, aller souvent au cinéma, assister aux spectacles de cirque, à des pique-niques, à des parties de bingo et des concours de beauté!

De sorte que les transformations dans l'éthique du travail ont coïncidé, faut-il le rappeler, avec l'essor de ce que l'on a appelé la culture de masse. Il s'agit des deux pôles d'un même phénomène, des deux versants d'un même mouvement, du caractère indissociable des changements économiques et culturels tout à la fois.

DIVERSIFICATION ET AUTONOMISATION DES TEMPS SOCIAUX

La période de l'entre-deux-guerres, particulièrement la fin de celle-ci, est donc sans doute marquée d'une différenciation de plus en plus nette entre l'organisation et la signification du temps de travail et celles des autres temps sociaux.

Par la suite, on observe dans l'après-guerre, et surtout dans les décennies de 1950 et 1960, des gains majeurs en matière de réduction du temps de travail et d'accroissement des congés: on peut presque parler d'âge d'or dans la réduction du temps de travail. Qu'on en juge: la semaine de travail passe de 45 heures approximativement en 1945 à 40 heures au début de la décennie de 1960 pour la majorité des travailleurs du secteur secondaire; la journée de 8 heures, ayant fait l'objet de grandes grèves dès la fin de la guerre, est acquise pour la majorité des travailleurs dès la fin de la décennie de 1950, tout comme la semaine de 5 jours d'ailleurs; dans la décennie de 1950, les vacances payées sont un phénomène généralisé et, dans la décennie suivante, les 2 ou 3 semaines de vacances ne sont plus des phénomènes isolés (de nos jours, la très large majorité des travailleurs réguliers de tous les

secteurs d'emploi bénéficie de 4 semaines de vacances payées); de plus le nombre de congés payés s'accroît considérablement pour atteindre une moyenne 8-9 à la fin des années 1960, alors qu'il est de 10 à 13 actuellement [21].

Il s'ensuit que la disponibilité du temps hors travail, jumelée à l'élévation du niveau de vie, provoque des transformations majeures dans les modes de vie. Sans refaire l'historique du développement du loisir, on peut tout au moins rappeler ce qu'en disent les historiens: âge d'or du cinéma, avènement de la télévision, presse et roman populaires, croissance majeure du théâtre [22]. On doit ajouter: développement de l'industrie du tourisme et des vacances, création de services publics locaux en matière de loisir et de culture, extension considérable des dépenses personnelles de consommation, croissance de l'industrie des services, etc. L'État québécois commence à se doter d'instruments de définition politique en matière culturelle, diverses institutions publiques et parapubliques voient le jour; les dernières décennies ont connu une phase marquée par la présence croissante de l'État dans la plupart des secteurs du temps hors travail, soit directement, soit indirectement par le truchement d'instances locales, soit encore par l'intermédiaire de réseaux ou d'organismes plus ou moins autonomes [23]; autrement dit: le temps hors travail, particulièrement celui utilisé à des fins de culture et de loisir, devient l'objet d'appropriation, sinon d'intervention politique directe, un nouvel acteur, l'acteur politique entre en scène, comme il l'avait déjà fait pour l'école et le travail [24].

En d'autres mots, en matière de structuration du temps, l'un des phénomènes majeurs de l'après-guerre est celui de l'extension considérable du temps hors travail, dont les contenus d'activités tendent à se diversifier, donnant naissance à un nombre croissant d'organisations, d'industries et de services, étant même pris en charge en partie par l'instance politique et des organismes parapublics.

Une autre illustration du même processus peut être trouvée dans les rapports des loisirs ouvriers à l'entreprise. On observe

pendant la même période de référence, et dès le début de la décennie de 1940:

1. une autonomisation croissante des comités d'entreprise, laquelle prend la forme d'incorporations civiles, d'abord de gestion partagée (avec certains dirigeants de l'entreprise) des budgets, activités et équipements, puis d'une autogestion complète;
2. un désengagement de plus en plus général et explicite des entreprises dans l'organisation de loisirs ouvriers, même si elles continuent de les supporter sous forme de prêts ou de dons, de contrats de gestion de services internes (telle la cantine);
3. un autofinancement presque complet, principalement sous la forme de cotisations volontaires à la source, de tarifs à certaines activités, etc.;
4. la prise en charge directe par les comités d'entreprise des activités traditionnellement organisées par les entreprises elles-mêmes (par exemple, les fêtes d'enfants et les activités estivales);
5. une diversification considérable des activités: natation, pêche et chasse, activités sociales et culturelles;
6. l'implantation d'équipements de taille considérable: centres communautaires, terrains de sports, clubs de chasse et pêche, clubs de vacances familiales.

Tout se passe comme si la demande croissante de loisirs organisés, observable dans le secteur de la consommation, était aussi prise en charge en partie par les comités d'entreprise, parallèlement à un désengagement de plus en plus prononcé des dirigeants économiques. C'est l'âge d'or des comités d'entreprise.

DE NOUVEAUX RAPPORTS ENTRE LES TEMPS

Après la décennie de 1970 spécialement caractérisée par une certaine stabilité dans la durée du temps de travail, la crise économique des années 1980 a contribué à remettre en cause les modes de vie. Du côté syndical notamment, la réduction de la durée du travail ou encore la retraite anticipée ont été perçues comme des moyens de lutter contre le chômage; entre autres,

nous avons eu droit à des programmes, relativement limités cependant, de partage du temps de travail, et l'on sait que la question de la durée du travail a été à l'ordre du jour des congrès syndicaux; des grèves ont même été déclenchées sur ces questions. On ne doit pas sous-estimer d'autres phénomènes reliés à la durée du travail: certaines entreprises ont introduit la semaine dite comprimée; d'autres ont mis depuis longtemps en œuvre les horaires variables; dans la fonction publique, on a implanté des politiques de partage du temps de travail. Il y a la question de la résistance ou non au travail supplémentaire, celle du travail à temps partiel chez les femmes, cette autre de l'économie dite informelle, celle de l'allongement du temps scolaire.

> Cet ensemble de facteurs contribue à remettre en cause les frontières classiques entre travail et hors travail, production et consommation, économie marchande et non marchande. Des interdépendances nouvelles s'instaurent entre les rythmes et les espaces de vie professionnelle, ceux de la vie sociale et de la vie privée [25].

Les auteurs poursuivent en soulignant que cela est particulièrement perceptible dans le domaine du temps, de l'espace et des institutions. Dans le domaine du temps, il est fait référence à «l'aspiration à un desserrement des contraintes temporelles», «l'émergence de nouvelles modalités d'aménagement du temps de travail» et «l'effritement de la structure linéaire des périodes de l'existence autour du travail [26]».

Nous avons pour notre part obtenu les données d'un sondage à l'échelle du Québec en 1984 sur des questions de cet ordre. Nous en avons conclu que si le travail demeure toujours l'objet d'une valorisation, ne serait-ce qu'instrumentale, bien peu de travailleurs toutefois accepteraient de travailler davantage qu'ils ne le font actuellement et l'on semble de moins en moins enclin à accepter que le travail «empiète» en quelque sorte sur les autres temps de la vie. Cela se manifeste notamment par une nette résistance à l'accroissement du temps passé au travail, par une désaffectation progressive des comités d'entreprises, ainsi que par la recherche d'un équilibre entre le temps consacré au travail, à

la famille et au loisir. Nous avons également illustré que la demande de temps familial accru exerce une pression sur le temps consacré au travail, et que la demande de temps libre conduit à la recherche d'une concentration du temps de travail; les données disponibles laissent clairement entendre que le loisir et la famille constituent les raisons explicites majeures soit de la recherche d'un temps de travail réduit, soit de la redistribution d'un temps libre additionnel, voire de la redistribution du temps de travail lui-même (par exemple dans les cas d'introduction de la semaine dite comprimée ou des horaires variables [27]).

Sur la base de quelques enquêtes menées au Canada et en France sur cette question, on peut conclure que la majorité des travailleurs québécois, canadiens et français ne valorisent pas à ce point le temps consacré à leur travail que l'on serait disposé à travailler encore plus longtemps, même dans la perspective d'une rémunération additionnelle qui en résulterait. On peut nettement parler de résistance de la majorité des travailleurs du Québec et du Canada (cette proportion est actuellement de l'ordre des deux tiers des travailleurs) à l'accroissement de leur temps de travail, en dépit du salaire accru qu'il représente, ainsi que d'une ouverture à la réduction du temps consacré au travail pour une proportion variant entre le cinquième et le tiers de la population ouvrière. Les différences de valeur avec les ouvriers français ressortent nettement en ce sens que la valorisation d'une réduction du temps de travail est plus forte chez les travailleurs français. Parmi les travailleurs canadiens, ce sont ceux du Québec et de la Colombie-Britannique qui sont les plus ouverts à la réduction du temps de travail [28].

Sur le plan des conditions pratiques du temps consacré au travail, prédominent des normes sociales implicites et explicites qui font en sorte que, dans les faits, certains horaires provoquent des réprobations ainsi que des stratégies d'évitement; de plus, on note la volonté exprimée de traduire les gains éventuels de temps de non-travail non pas par une dilution de ceux-ci jour après jour, mais par leur concentration en «blocs» de temps libre (week-ends

plus longs, vacances allongées); ainsi, en cas de réduction de la semaine de travail à 35 heures, la majorité des travailleurs québécois souhaitent non pas une diminution de la journée mais bien de la semaine de travail; vient ensuite la préférence pour des vacances annuelles plus longues. De tels résultats confirment la tendance à long terme du mouvement de réduction de la semaine de travail, vers non pas un étalement du temps de travail, mais vers sa concentration, de manière à dégager de plus longues périodes de congé et de temps libre. Les autres enquêtes déjà citées vont dans le même sens.

De plus, l'aspiration à des horaires plus souples est indéniable. Pour certains, il s'agit de mieux synchroniser les obligations familiales et le travail, pour d'autres, ce pouvoir aménager leur temps libre, pour d'autres enfin, de pouvoir pratiquer plus intensément leurs loisirs préférés; par-delà la situation de fait en vertu de laquelle la majorité des travailleurs est astreinte à des horaires fixes, sinon contraignants, on peut observer une indéniable aspiration à l'assouplissement des horaires de travail de la part de la même majorité, donnée qui n'est sans doute pas sans créer une véritable pression sur l'aménagement des horaires de travail dans l'entreprise.

L'horizon temporel de la fin du travail rémunéré — la retraite — fait également l'objet d'attentes et d'aspirations qui conditionnent fortement la durée de la présence sur le marché du travail, au point d'ailleurs que la majorité des travailleurs québécois désirent prendre leur retraite à 55 ans ou avant[29].

C'est pourquoi nous disons que ce qui est en train de changer, ce ne sont pas tant les conceptions et les valeurs du travail comme telles, mais la représentation des *rapports* souhaités entre le temps de travail et les autres temps de la vie.

On peut encore entrevoir que la demande de temps de travail est sans doute de plus en plus différenciée. Il y a une demande bien connue de travail à temps partiel, particulièrement chez les femmes, mais aussi chez une minorité d'hommes; pour

d'autres, c'est moins la réduction de leur temps de travail qui importe, que la liberté des horaires; des franges significatives de salariés aspirent à une forme ou une autre de «congé sabbatique», même sans solde; pour d'autres, c'est le choix du temps de vacances qui importe. Ce que l'on a appelé le «temps choisi» fait l'objet de réelles aspirations; les frontières entre l'éducation, la vie active et le loisir tendent à s'estomper.

> La vie de famille, l'aptitude au loisir, la situation de travail, les articulations temporelles entre vie de travail et vie de non-travail, la durée du travail et celle des trajets constituent des déterminants du seuil que chacun, consciemment ou non, cherche le plus souvent à atteindre afin de parvenir à une répartition équilibrée des divers temps entre lesquels l'existence se partage [30].

Malgré que nous n'ayons pas au Québec de données longitudinales sur les budgets-temps, l'expérience américaine en la matière incite à conclure qu'en l'absence de réduction significative du temps de travail, comme on l'a observé dans la dernière décennie, il y a sans doute eu un mouvement de redistribution des temps sociaux, essentiellement un transfert de temps consacré à des obligations dites familiales (surtout des tâches domestiques) vers le loisir, les mass médias et des activités éducatives ou socioculturelles; ce ne sont ni le travail, ni les activités politiques ou religieuses, par exemple, qui ont bénéficié de gains de temps [31].

L'importance des activités éducatives a été bien établie par les annexes au rapport de la Commission Jean: on y apprend que la majorité des Québécois sont engagés dans des activités éducatives formelles (mais cela comprend la formation donnée en industrie) dont le quart dans des activités de type autodidactique [32]; il faudrait y ajouter la montée des loisirs scientifiques et l'élargissement du public des activités socioculturelles. Autrement dit, les nouveaux rapports entre les temps se manifestent tant par une sorte de recentration du temps de travail par rapport aux autres temps de vie que par l'évolution des pratiques quotidiennes.

CONCLUSION

On pourrait reprendre l'histoire sociale du Québec à partir des grandes phases de structuration du temps. Nous avons voulu illustrer, par quelques données relatives à la transformation des rapports entre le travail et le temps libre, que l'on pouvait dégager au moins quatre grandes phases historiques: celle bien connue de l'industrialisation, pendant laquelle le temps de travail a subi de profondes modifications, provoquant en quelque sorte une restructuration de l'ensemble des temps sociaux; la période de l'entre-deux-guerres — elle-même subdivisée en deux sous-périodes, dont l'une est caractérisée par une forte intégration du travail et des loisirs ouvriers, l'autre par l'accroissement du temps libre hors travail avec en corollaire une autonomisation progressive des ouvriers par rapport au sentiment d'appartenance à l'entreprise, parallèlement à un désengagement des entreprises elles-mêmes du champ des loisirs ouvriers; ce mouvement s'accompagne de l'emprise croissante des loisirs de masse. Après la Deuxième Guerre, on peut dégager une autre phase, pendant laquelle on observe une extension considérable du temps hors travail disponible, et l'extension concomitante de la société dite de consommation. Et, enfin, nous avons fait l'hypothèse que la période actuelle est essentiellement caractérisée par un mouvement de transformation des rapports entre le temps consacré au travail, à la famille et à la culture dans l'ensemble du cycle de vie.

Pour étayer nos propos, nous avons forcément dû procéder à des raccourcis. Mais il faudrait en plus faire référence aux tensions, décalages et ruptures que l'on peut aussi observer, aux différences profondes selon les milieux d'appartenance; l'histoire n'a pas été tout à fait la même pour les ouvriers et les patrons, pour les hommes et pour les femmes, pour les chômeurs et les ouvriers qualifiés, pour les jeunes et pour les personnes âgées, et ce, à chacune des phases que nous avons dégagées.

NOTES

1. Gilles Pronovost et Pierre Girard, «Temps industriel et temps libre à Trois-Rivières», *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol. 41, n° 2, 1987.
2. Commission royale d'enquête sur les rapports entre le capital et le travail, 1888, Réponse d'Octave Vézina, cordonnier-monteur de Québec, aux questions du commissaire Boivin, p. 1264.
3. E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Harmondsworth, Penguin Books (réimp. 1980), p. 487.
4. Jean De Bonneville, *Jean-Baptiste Gagnepetit. Les travailleurs montréalais à la fin du XIX^e siècle*, Montréal, Éd. de l'Aurore, 1975, p. 145.
5. Voir notre article de 1987 et notre ouvrage: *Temps, culture et société*, Presses de l'Université du Québec, 1983.
6. Voir notre article déjà cité.
7. P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise*, Boréal Express, 1979, 387 p.
8. Nous avons présenté les grandes dimensions de ces idéologies au chapitre 1 de notre livre *Temps, culture et société*.
9. Dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, chap. 9.
10. Tamara K. Hareven, «Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis», *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol. 39, n° 2, 1985, p. 192.
11. Everett C. Hugues, *Rencontre de deux mondes*, Boréal Express, 1972, p. 230.
12. *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, le mercredi 5 septembre 1923.
13. Everett C. Hugues, *op. cit.*, p. 231, 233.
14. *Ibid.*, 1972, p. 293.
15. Sur l'évolution historique du temps de travail, on peut se référer à: Travail-Canada, *Conditions de travail dans l'industrie canadienne* et à Marc-André Delisle, *Les temps des Québécois. Recherche portant sur les temps sociaux au Québec*, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, 171 p.
16. Robert S. Lynd et Merrel Helen Lynd, *Middletown. A Study in Modern American Culture*, New York, Harcourt and Brace, paru en 1929, édition de 1956, 550 p.; Robert S. Lynd et Merrel Helen Lynd, *Middletown in Transition*, même éditeur, paru en 1937, édition de 1965, 604 p.
17. Robert S. Lynd et Merrell Helen Lynd, *Middletown*, *op. cit.*, p. 80. Traduction libre.
18. *Ibid.*, p. 81-82.
19. Robert S. Lynd et Merrel Helen Lynd, *Middletown in Transition*, *op. cit.*, p. 449. Traduction libre.
20. George A. Lundberg *et al.*, *Leisure. A Suburban Study*, New York, Columbia University Press, 1934, 396 p.

21. Nous faisons référence à des données très générales; pour le détail des temps de travail, les sources de base sont notamment les catalogues mensuels de Statistique Canada, *La population active*, n° 71-001, et la publication annuelle de Travail-Canada, *Conditions de travail dans l'industrie canadienne*. On pourra consulter également M.-A. Delisle, *op. cit.*

22. C'est notamment ce que soulignent P.-A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert et F. Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Boréal Express, 1986, chap. 28 et 29.

23. Sur cette question, il faut renvoyer aux documents sur la politique culturelle, dont le Livre blanc sur *La politique québécoise du développement culturel*, 1978.

24. Il y aurait toute une histoire à faire des modalités et processus par lesquels l'État moderne est intervenu dans le champ du travail, de la culture et du loisir, dans le contexte de la société nord-américaine de consommation; cela dépasse naturellement le cadre de ce texte.

25. Jocelyne Loos et Guy Roustang, «Le travail a le bras moins long. De la dépendance à l'interdépendance des champs», *Loisir et société*, vol. 9, n° 2, 1986, p. 294.

26. *Ibid.*, p. 292-296.

27. Gilles Pronovost, «La représentation du temps de travail», dans: Daniel Mercure et Anne Wallemack, *Les temps sociaux*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1988.

28. Prem Benimadhu, *Hours of Work: Trends and Attitudes in Canada*, Ottawa, The Conference Board of Canada, Report 18-87, 1987, 28 p.; France, ministère du Plan et de l'Aménagement du territoire, *Le temps choisi. Réduire les inégalités*, préparation du IX[e] Plan 1984-1988, vol. 1, Paris, La Documentation française, 1983, 183 p.

29. Gilles Pronovost, «La représentation du temps de travail», *op. cit.*

30. William Grossin, *Des résignés aux gagnants. 40 cahiers de doléances sur le temps*, Nancy, Publications de l'Université de Nancy, 1981, p. 80.

31. John Robinson, *How Americans Use Time*, New York, Praeger, 1977; pour des données relatives à l'évolution du temps en France, voir: Nicole Samuel, «Évolution de la structure des temps sociaux en France: une transformation des modes de vie», *Loisir et société*, vol. 9, n° 2, 1986, p. 257-278.

32. Commission d'étude sur la formation des adultes, Annexe 2. *Sondage sur les adultes québécois et leurs activités éducatives*, Québec, Éditeur officiel, 1982.

DEUXIÈME PARTIE

Les institutions et le temps

3

L'institution religieuse du temps

Louis Rousseau

On ne s'étonnera pas de voir introduire par l'image du crépuscule les réflexions qui suivent et qui portent sur les rapports entre le temps et la religion. Depuis longtemps, en effet, on a souligné la connivence remarquable entre la fin d'un certain état de la société, le moment où s'achève une certaine régulation efficace des processus collectifs, et celui de l'envol de la pensée analytique. L'intelligence semble alors pouvoir s'éloigner plus facilement des requêtes de l'action et saisir comme de l'extérieur ce qui l'enveloppait afin de démonter les stratégies d'élaboration du réel dans lesquelles elle avait depuis longtemps trouvé abri. Ainsi en est-il des rapports entre la religion et la construction collective de la temporalité. C'est au moment où les traces du travail religieux sur le temps commun semblent en voie de disparaître qu'un nouvel intérêt peut surgir et porter à s'interroger sur ce qui va se perdre. Les lignes qui suivent voudraient, assez modestement, suggérer quelque chose de la portée et de l'utilité de l'exercice à venir.

Dans combien d'années aura-t-on complètement cessé de savoir, en Occident, ce que signifient des expressions comme «le temps de l'Avent», «le temps du Carême», «l'octave de l'Immaculée-Conception», «la vigile de la Saint-Jean-Baptiste», etc.? Déjà, ces termes n'évoquent probablement plus rien de précis pour les moins de trente ans. Pour les plus âgés qui auront connu de l'intérieur

la culture catholique qui était commune à la majorité des Québécois, ces termes se vident peu à peu de leur contenu qui indiquait non seulement une période précise du temps, mais une série de comportements spécifiques: interdiction de se marier, jeûnes et abstinences, repentirs de la conscience, préparations en vue de la fête à venir, redondance festive, etc. Les réformateurs religieux nous diront sans doute à bon droit que la modification de certaines règles anciennes n'a pas fait disparaître le sens des anciennes observances mais les a plutôt renouvelées comme dans le cas du carême dont les privations alimentaires obligatoires ont été converties en appel à la solidarité avec les démunis. Peut-être pourrait-on découvrir en effet une certaine corrélation entre la saison des téléthons et l'ancienne période du carême, mais on conviendra aisément que le rapport avec l'événement pascal a perdu toute consistance explicite. Les responsables pastoraux ont pris un certain nombre de décisions visant à accommoder les fidèles qui révèlent d'ailleurs une perte de conscience des anciennes règles organisant le temps: messes dominicales le samedi, messes de minuit (Noël) à neuf heures, etc.

Les exemples qui précèdent ne sont rapportés que pour évoquer un processus de changement culturel de portée beaucoup plus générale qui seul retiendra notre attention ici: alors que s'effacent un certain nombre d'inscriptions qui donnaient à notre temps occidental sa signification sacrale historique, est-il possible de saisir quelque chose du travail spécifiquement religieux sur le temps afin de mieux comprendre ce qui traverse nos sociétés?

Dans ce qui suit, nous allons privilégier la mise en forme commune du temps, c'est-à-dire l'organisation de la durée produite par le codage symbolique propre aux ensembles sociaux, par opposition au temps subjectif qui ne peut d'ailleurs pas être pensé sans tenir compte de son environnement institutionnel. Nous allons illustrer la construction religieuse du temps commun en renvoyant à des exemples amérindiens comme à des exemples tirés du christianisme moderne et contemporain. Cette comparaison nous aidera à dégager certaines constantes du temps religieux, y compris

celui que recréent les nouveaux mouvements religieux, et à montrer le jeu paradoxal d'une instance qui permet à la fois l'affirmation et la négation la plus radicale du temps.

LA MISE EN PLACE DU TEMPS COMMUN

Si, comme l'affirme Kant dans la *Critique de la raison pure* d'ailleurs, la durée et l'étendue sont les deux catégories qui déterminent toute perception de telle sorte qu'aucun objet ne puisse apparaître sans être situé dans l'espace et le temps, il est également vrai de dire que cet objet apparaît dans un espace et un temps déjà constitués dans le langage d'une culture donnée. Il n'est pas possible de retourner au moment zéro d'une pareille constitution. Nous nous trouvons partout et toujours en face d'une temporalité qui possède certains rythmes de base, appuyés le plus souvent sur l'expérience des alternances cosmiques: jour et nuit, mouvements de certains astres, retour des saisons. Ces rythmes sont l'objet d'un savoir qui se transmet et permet ainsi d'organiser les échanges économiques (les temps de la cueillette et de la chasse, ceux de l'agriculture, ceux de l'échange commercial, ceux de la production industrielle), les contrats sociaux, les régimes politiques et les cycles rituels. La durée humaine renvoie donc toujours à de multiples couches de sens qui constituent, pour un lieu et une époque donnés, l'étoffe réelle de sa temporalité. En apprenant les codes qui servent à mesurer l'avant et l'après des événements, tout membre d'une société apprend du même coup à interpréter le temps dans la syntaxe des sens qui fait l'unité de sa culture.

Comment penser la place du religieux dans la totalité culturelle où s'institue le temps commun? Tant de définitions populaires et savantes du religieux circulent qu'il est probablement nécessaire de préciser, d'entrée de jeu, celle qui orientera notre réflexion et que nous avons élaborée en discutant les contributions des phénoménologues de la religion [1]. La religion est la parole par laquelle l'être humain répond à l'interpellation que lui adresse son expérience de ce qu'il interprète comme les limites irréductibles de sa

vie individuelle et collective (l'Altérité). La parole devient religieuse lorsqu'elle franchit les limites de l'univers familier de la régularité (le Profane) non pour adjoindre l'inattendu, l'insolite et l'inaccoutumé au monde familier (ce que fait la science, par exemple), mais pour interpréter cette Altérité en tant même qu'Altérité en traçant des figures symboliques qui permettent de viser l'espace ouvert par la perception du Tout Autre au moyen d'un appareil complexe de médiations (le Sacré). Une religion est l'articulation structurale d'un certain Profane, d'une certaine figure du Tout Autre et d'un certain Sacré [2]. Cette définition permet d'accueillir toutes les variations historiques de l'identification des limites de la condition humaine qui sert de tremplin à l'émergence spécifique du religieux.

Dans la constitution d'une temporalité commune, il semble que nous puissions assigner à l'instance religieuse [3] deux fonctions générales, une qui a trait à la fondation de l'ordonnancement du temps tel que le partagent entre eux les membres d'une société malgré sa relativité, l'autre qui répond à l'expérience de l'usure de la puissance de tout ce qui existe, à sa dégradation ainsi qu'à sa réfection. Nous reconnaissons là les deux axes nécessaires pour appréhender l'opération religieuse, une logique et une dynamique réunies. En simplifiant un peu les choses, nous pourrions dire que la logique du sens trouve son lieu privilégié d'expression dans le mythe, alors que le travail de la puissance s'effectue principalement dans le rituel festif [4]. Cette distinction suggère d'elle-même de porter l'attention successivement vers la scène du mythe puis vers celle du rituel festif. Nous y découvrirons certaines manifestations typiques de l'organisation religieuse du temps.

LA FONDATION DU TEMPS DANS LE MYTHE

La polysémie qui entoure le terme de mythe nous oblige à clarifier l'usage qu'en fait la religiologie. Le XX[e] siècle aura progressivement revalorisé ce terme orienté, depuis les penseurs grecs, du côté de l'affabulation propre aux esprits grossiers et dont l'intel-

ligence du monde ne pouvait rien tirer. On y a découvert, selon l'expression de Claude Lévi-Strauss [5], une architecture de signes visant à «fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction» et digne de figurer, par son degré de complexité et la qualité des problèmes qu'elle permet de poser, parmi les plus grandes œuvres de l'esprit humain. À quels traits doit-on reconnaître un mythe?

- Tous les mythes sont des ensembles issus de la tradition orale [6] qui se présentent, en surface, comme une séquence d'événements organisés selon la logique de l'avant et de l'après, assignables par conséquent à la forme littéraire du *récit*. Ils s'ouvrent souvent par le fameux *«in illo tempore»*. Tous les mythes sont des récits, mais tous les récits ne sont pas des mythes.

- Les acteurs qui figurent dans ces récits sont des *personnages* marqués d'exceptionnalité [7]. Le temps où ils agissent s'oppose au temps historique comme son origine radicale. Les héros, quelle que soit leur figure, manifestent des traits et aptitudes qui ne sont pas accessibles au potentiel normal des vivants.

- Les *actions fondatrices* qu'enchaîne le récit mythique ont comme effet global de faire apparaître, par transformation, une nouvelle réalité qui, au terme, correspond au monde tel que les auditeurs du mythe le connaissent: origine du cosmos, de l'ordre culturel, de la société, etc.

- Cette fondation, à l'origine du temps, rend visible et présent un *ordre idéal* qui est la vérité dernière et intemporelle de ce monde, source de toute capacité de mener avec succès l'entreprise humaine.

Le simple énoncé de ces points servant au repérage du mythe fait déjà apparaître la place majeure occupée par la temporalité. Il y a d'abord la chaîne littéraire de surface qui organise les séquences du récit selon la logique de l'avant et de l'après. Mais, plus profondément encore, le mythe cherche à résoudre les

énigmes qui affectent la temporalité actuelle de son groupe porteur en instituant des séries d'actions situées à l'origine de ce temps mais dont l'efficacité porte simultanément sur le passé, le présent et le futur.

Voyons à l'aide de quelques exemples comment la performance sacrale du mythe peut fournir à la réflexion d'un groupe portant sur l'ordonnancement du temps une assise fondatrice. Nous ne pourrons qu'indiquer les traces d'un pareil travail sans pouvoir, faute d'espace, déployer son analyse.

Notre premier exemple provient de la cosmologie iroquoïenne que Sagard (1623) a été le premier Européen sinon à entendre du moins à révéler aux curieux dans un court résumé [8]. La version française que nous utilisons [9] fusionne et traduit différentes versions anglaises publiées par Hewitt à partir d'enregistrements effectués à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle chez des groupes traditionnalistes appartenant à la réforme de Beaulac. Le contexte originel du récitatif était celui d'une réunion publique autour d'érudits du groupe. Le récit se déroulait sur plusieurs jours et nuits et on se souciait de sa précision littérale. Le ton vocal employé par le conteur avait la hauteur et le style hiératique caractéristiques de la prédication au sein d'une assemblée. La récitation avait lieu à un moment particulier du cycle des saisons, après la première gelée, lorsque la terre dort, car on est convaincu que ce récit manipule beaucoup de puissance.

Dans la cosmologie iroquoïenne, la création de la topographie, du monde végétal, animal et humain est le fait d'une lutte entre deux jumeaux nés de la fille de la femme-d'en-haut (la Grand-Mère) [10]. Le processus de fabrication s'organise selon un schéma d'opposition situant face à face les actions du premier jumeau, Tharonhiawagon, et celles du second, Tawiskaron. Voici un exemple d'introduction de ces couples opposés et des résultats de leurs actions.

«Un jour, debout devant sa cabane, Tharonhiawagon dit: «Vraiment, c'est le temps pour moi de faire toutes sortes d'êtres-

animaux. Ils devront servir de nourriture aux futurs humains et de source de plaisir comme de maints autres avantages.» Il fabrique alors toutes sortes d'espèces d'oiseaux à commencer par celles dont les couleurs et le chant sont les plus admirables. Tawiskaron entendit la voix des oiseaux et s'en vint en courant voir ce que faisait son frère. [...] Son cœur se remplit d'envie et d'amertume. De retour à sa cabane, il se dit à lui-même: «Ce qu'il peut faire, moi aussi je le peux! Je ferai des plantes et des oiseaux et ils seront plus beaux que les siens.» [...] Il lança du sable vers le ciel. En vérité, à ce geste, la poussière se transforma en différentes sortes de mouches, de moustiques, de puces, d'escarbots, de sauterelles et d'abeilles.» Le second jumeau ne sait donc que produire de l'inutile et du nuisible.

Nous retrouvons la même logique dans les séquences qui montrent la création de la flore, des montagnes et des rivières et surtout celle des produits du jardinage si importants dans cette culture à dominante agricole. Il en va de même pour la création des humains. Le second jumeau ne réussit qu'à produire une grenouille (ou un singe!).

Si l'on cherche à discerner l'opérateur logique qui permet d'articuler ensemble ces actions opposées, on découvre qu'il se situe dans la polarité croissance-décroissance, laquelle est rapportée sur l'opposition chaud-froid qui caractérise les domaines respectifs des deux jumeaux. Comment faire cohabiter le monde de l'admirable, du surabondant et de l'utile avec celui du laid, de la disette et du nuisible? Comment résoudre cette opposition qui traverse toute la vie? En introduisant la solution de l'alternance que suggère l'expérience du cycle des saisons.

> Tharonhiawagon parla ainsi: «Nous ne pouvons régner ensemble sur la terre, car nous sommes tout à fait opposés l'un à l'autre. Il est donc nécessaire de diviser le cercle des lunes. La moitié sera sous mon règne; l'autre sous le tien. Conséquemment, après que les fruits de la terre seront récoltés et ramassés, tu pourras établir ton royaume et réaliser ton œuvre de destruction dans la nature. [...] Enfin tu pourras jeter un linceul de neige et de glace sur la terre. Rien n'échappera à ton dur règne de froid pénétrant.»

> «Vraiment, voilà qui est mon bien, s'écria Tawiskaron. Dès que je me serai emparé de mon royaume, je ne le lâcherai jamais!»
>
> Tharonhiawagon sourit. «Tu ne peux pas le maintenir, mon frère, dit-il, car il disparaîtra et s'évanouira, que cela te plaise ou non. Après que tu auras régné cinq mois, j'enverrai une immense chaleur sur la terre. La neige et la glace fondront graduellement, les jours s'allongeront, les oiseaux et les animaux reviendront et la vie paraîtra de nouveau par toute la terre. Ta puissance sera complètement mise à l'échec jusqu'à l'hiver suivant, quand la grande moisson aura pris fin.» [...]
>
> Et vraiment, voilà comment le problème fut résolu et rien n'a changé depuis [11].

Nous tenons ici une illustration particulièrement intéressante de la manière dont un mythe à la fois utilise l'expérience des rythmes saisonniers partagée dans une vaste aire culturelle pour résoudre une question fondamentale et se trouve en même temps à fournir une assise à un ordonnancement particulier du temps en lui donnant un sens. Pour que la vie soit assurée de triompher sur la mort, pour que l'admirable générosité de la création ne sombre pas dans la destruction, pour tenir ensemble ces deux pôles de l'expérience humaine concrète, il faut l'alternance des saisons qui réunit les contraires tout en permettant de maintenir le mouvement par le retour cyclique.

Le mythe iroquoïen tente de répondre à la question de l'origine du monde d'en-bas, tel qu'il est expérimenté par les auditeurs du récit, mais il choisit pour ce faire des acteurs qui permettent essentiellement de *tenir ensemble* les aspects complémentaires ou opposés de l'existence: les jumeaux, le froid et le chaud, l'alternance des saisons. La pensée scientifique n'y reconnaît aucune de ses exigences d'explication causale. Mais on peut légitimement se demander s'il n'y a pas une place spécifique, dans le discours humain, pour la production de réponses qui permettent de faire tout simplement coïncider les éléments opposés qui définissent une question limite et de faciliter ainsi pour les individus comme pour les groupes l'apprivoisement [12] des frontières de l'Altérité. Ce serait ici la fonction spécifiquement religieuse de ce mythe

qui fonde le temps commun de son groupe porteur tout en utilisant pour ce faire les matériaux de son expérience particulière du temps.

Le deuxième exemple de fondation religieuse du temps commun est beaucoup plus connu du lecteur occidental puisqu'il apparaît au tout début des Écritures sacrées des cultures juives et chrétiennes et fait encore aujourd'hui l'objet d'une récitation rituelle dans nos sociétés [13]. La mise en parallèle avec le récit iroquoïen permettra de faire ressortir des similitudes et des différences significatives.

La «genèse du ciel et de la terre [14]» qui inaugure l'ensemble des récits rassemblés dans le livre dit de *La Genèse*, traite les codes d'ordonnancement du temps commun à son groupe porteur d'une manière encore plus systématique. On reconnaît sans peine dans le cadre de la semaine de sept jours, dont le dernier est consacré au repos divin, la justification théologique du calendrier sacerdotal hebdomadaire que nous retrouvons encore aujourd'hui dans le rythme de notre semaine. Il est difficile d'imaginer une fondation plus radicale d'un certain découpage du temps humain. Il nous est loisible d'observer ici une fabrication venant d'un milieu particulier, celui qui se spécialise dans la mise en ordre du rituel et des règles de conduite dans une société complexe, et qui cherche à fournir une explication de la coutume permettant de scander le temps entre six jours de travail et un jour de repos (sabbat) où le chômage est obligatoire. La semaine devient le cadre choisi par Dieu lui-même pour son œuvre créatrice!

Mais l'expérience du temps fournit à ce récit des opérateurs logiques beaucoup plus fins. Tout s'organise en effet autour de l'opposition entre la lumière et les ténèbres, nommée «jour» et «nuit», avec les plages de transition que sont le soir et le matin. Observons en passant l'importance de l'expérience climatique. Dans le nord-est de l'Amérique, le contraste entre le chaud et le froid suggérait d'utiliser l'opposition des saisons à l'intérieur d'un cycle annuel. Au Moyen-Orient, les contrastes les plus forts suggérés par la nature tiennent dans le cycle court d'une journée.

C'est bien pourquoi la première journée de la création a pour fonction principale de faire apparaître les termes opposés qui donnent au temps son rythme: la séparation de la lumière des ténèbres, du différencié d'avec l'indifférencié. Il serait naïf de supposer que les auteurs du récit ignoraient le rôle du soleil dans l'alternance entre le jour et la nuit. Le fait que les astres n'apparaissent que le quatrième jour révèle plutôt la priorité accordée aux instruments de pensée (jour-nuit) plutôt qu'au tableau réaliste accessible à l'expérience commune.

Ainsi donc vont pouvoir se mettre en place les grandes classes qui regroupent la totalité du réel accessible au groupe par une suite de poussées de différenciation qui vont du matin au soir et qui arrachent le monde à l'indifférenciation marquée par les ténèbres. Le récit arrive au quatrième jour pour y placer le fondement de l'année calendaire: «Dieu dit: «Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit, qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années, et qu'ils servent de luminaires au firmament du ciel pour illuminer la terre.» Et il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour présider au jour, le petit luminaire pour présider à la nuit, et les étoiles.» Les signes qui permettent aux humains de disposer de repères précis dans le temps pour guider leurs travaux et leurs fêtes rituelles viennent de s'inscrire dans l'admirable geste de la création [15]. Le temps commun, avec ses alternances de travail et de loisir, sort alors de l'arbitraire grâce à la parole du mythe.

La mémoire historique du peuple biblique allait relier son mythe cosmologique à d'autres cycles de récits élaborés non plus à propos de la naissance du monde *in illo tempore*, mais à propos de la geste fondatrice de la nation d'Israël [16] puis des grands jalons de son histoire jusqu'à la période romaine. Une théologie du temps s'élabore sur cette trame selon un motif salvifique qu'il est possible de résumer ainsi: comme nos ancêtres ont été sauvés par leur conversion et leur retour à l'observance des Lois de l'Alliance, ainsi en sera-t-il pour nous aujourd'hui. L'expérience de l'échec

historique creuse l'attente d'un salut dans le futur et introduit une certaine linéarité caractéristique du sens du temps dont hériteront les cultures touchées par l'héritage juif.

Lorsque les premières communautés chrétiennes voudront se situer et se différencier au sein de l'espace social juif, elles créeront elles aussi des récits destinés à exprimer une nouvelle interprétation du temps. Avec Jésus, l'histoire du monde a atteint son terme. Un nouvel Éon s'inaugure qui débouchera bientôt, pense-t-on, sur la crise finale, le Jugement du monde suivi de l'instauration de la Jérusalem céleste et de la fin des temps. On connaît le sort fait à cette nouvelle interprétation du temps. L'eschatologie chrétienne s'est transformée dans le temps de l'Église. La vieille espérance s'est également déplacée sur d'autres supports servant à apprivoiser l'horizon de l'Altérité: le Progrès des «Lumières» au XVIII^e^ siècle, celui de la société, de la science et de la technique depuis le XIX^e^ siècle. L'architecture du Grand Récit judéo-chrétien demeure certes un réservoir de signification qui continue à travailler les fondements de la temporalité occidentale et plus largement encore. Mais il ne semble plus régir l'histoire de ces sociétés. Quel mythe y a-t-il à entendre en cette période crépusculaire pour nous permettre de tenir ensemble les contradictions de l'existence contemporaine et de trouver un appui commun sur lequel poser la fragilité de notre sentiment de la durée?

LA RÉGÉNÉRATION DU TEMPS DANS LE RITE FESTIF

Peut-on chercher espoir du côté de la fête rituelle? Les théoriciens de la religion comme ceux de la société manifestent aujourd'hui un nouvel intérêt pour l'étude de la fête et du rituel longtemps affligés des connotations péjoratives associées aux gestes des cultures traditionnelles. Constatant le lent mais irréversible effritement des cycles festifs occidentaux lié, semble-t-il, aux modifications des modes de production et des styles de vie, la pensée critique a été fascinée par l'énigme des structures, des modes de régulation et de contrôle mettant en scène de nouvelles redistribu-

tions du pouvoir, et a quelque peu oublié de réfléchir aux phénomènes des événements récurrents jouant un rôle de seuil [17]. Ce faisant, il est devenu de plus en plus difficile de rendre compte d'une dimension capitale de l'expérience du temps, celle de l'usure et de la déperdition d'énergie de tout ce qui existe et des stratégies requises pour relancer la vie. C'est là le lieu propre du rituel festif.

Le rite se présente généralement, en effet, comme un noyau d'activité qui vient interrompre et briser le déroulement régulier et familier des choses qui caractérise le quotidien profane. Il organise une entrée provisoire dans un monde autre afin d'opérer une transformation qui rechargera d'énergie la potentialité humaine et lui permettra ainsi de réussir un passage dans le temps. Pour schématiser rapidement les principaux types de situations que traite le rite, on peut distinguer celles qui ont trait à l'usure normale du cycle des jours et des saisons dont les découpages varient selon les cultures (rites du cycle quotidien, hebdomadaire, saisonnier et annuel), celles qui apparaissent tout au long de l'évolution personnelle jalonnées par un certain nombre de seuils de transformation qui vont de la naissance à la mort réussie [18] (rites de transition) et enfin celles qui éclatent d'une manière imprévisible et posent un défit ponctuel (rites de crise). Comme les observateurs qui ont relevé et décrit la multitude des rites et en ont fait la théorie se trouvaient presque toujours en face d'un ensemble de gestes et de paroles depuis longtemps codifiés dans leur groupe porteur, on a été tout naturellement porté à souligner une de leurs caractéristiques les plus frappantes. Les gestes d'un rituel semblent se dérouler selon un scénario aux règles rigoureusement prédéterminées et manifester de ce fait un caractère répétitif poussé. De là à les assimiler plus ou moins aux comportements obsessifs décrits par les études portant sur les pathologies mentales, il n'y eut qu'un pas à faire dont l'idéologie du progrès de la raison voit la grossièreté. Mais on perdait, ce faisant, l'essentiel de cette pratique sociale universelle destinée à permettre aux individus comme aux groupes de survivre à l'épreuve du temps qui use tout.

Comme nous l'avons fait pour le mythe, nous voudrions illustrer le travail du rite à l'aide de quelques exemples pris simultanément dans la culture iroquoïenne et dans la culture chrétienne moderne et contemporaine.

LE CYCLE DES AGRICULTEURS-CUEILLEURS IROQUOÏENS

Examinons tout d'abord le cycle annuel des fêtes de la «Grande-Maison» [19] des Seneca de Coldspring pratiquant les rites traditionnels tels qu'adaptés par la réforme de Beaulac (*Handsome Lake*) au début du XIX[e] siècle. Nous y retrouverons un étalonnement du temps ajusté aux modifications des cycles saisonniers qui déterminent la vie de ce groupe essentiellement agricole, mais qui gardent des traces importantes de l'activité de cueillette et de l'activité de chasse [20]. Ce que nous observerons renvoie à une situation d'avant-guerre et il ne faut jamais imaginer que les autochtones échappent à l'évolution générale des conditions de vie en Amérique du Nord et à ses conséquences, entre autres, sur la pratique rituelle.

Il ne saurait évidemment être question de décrire ici le détail des rituels beaucoup trop nombreux et riches de gestes. Nous devrons nous contenter d'évoquer les principaux thèmes présents et qui, précisément, rechargent de sens et d'efficacité le passage du temps. Avant d'entreprendre la tournée du cycle annuel, il est nécessaire de rappeler un principe fondamental de l'organisation des relations dans la Grande-Maison qui préside à l'ordre rituel et permet la circulation des échanges. Il s'agit du regroupement physique des participants en deux ensembles formés par le rassemblement des membres en phratries. Ainsi, par exemple, les membres des clans de la Tortue, de l'Ours, du Loup et du Castor forment le groupe des frères aînés et vont se tenir face au groupe des frères plus jeunes composé des membres des clans de la Bécassine, de l'Aigle, du Héron et de l'Élan. Cette bipartition rituelle que l'on retrouve partout dans l'organisation socio-politique n'existe que pour permettre de symboliser l'alternance des

échanges et le système de réciprocité en lui-même sur lequel repose l'unité de la société. Les phratries cèdent la place aux groupes sexuels dans certaines cérémonies et aujourd'hui lorsque le flou des classes opposées de clan s'est introduit, on continue de diviser l'assemblée rituelle en deux pour que dualité et réciprocité fonctionnent.

Le calendrier rituel Seneca commence par la grande Fête de la Mi-Hiver, dont le début (mobile) est fixé par les gardiens de la foi pour correspondre au cinquième jour de la lune de mi-hiver. Ce moment marquait autrefois le retour de la chasse. Elle dure neuf jours, y inclus le jour préliminaire consacré à la nomination (donation d'identité) des enfants nés depuis la Fête du Maïs Vert. C'est le temps consacré au renouvellement des associations personnelles révélées en rêve et qui tissent le réseau affectif de la solidarité du groupe. On s'assure ainsi publiquement, en les renforçant, que ces alliances résistent à l'abrasion des événements quotidiens. C'est aussi le moment où l'on s'exerce à l'interprétation des rêves personnels auxquels il faut trouver un mode de réalisation afin d'assurer à l'âme sa pleine vigueur. La culture iroquoïenne estime en effet que la santé de chacun dépend de l'identification et de la réalisation des désirs dont la frustration est cause de dépérissement vital, et elle ritualise de diverses manières la solution publique de cette exigence. Lorsque vient la fin de cette fête, les individus rendent grâces pour les bénédictions de l'année antérieure, pour la vie qui continue, pour les amis et leur famille. On y exprime l'espoir de voir se continuer le bien-être. L'intention d'aménager la victoire des liens interpersonnels sur l'éloignement qui se produit dans le temps, comme celle du dynamisme vital sur ce qui empêche sa réalisation et menace la vie, apparaît donc comme un motif central de ce rituel qui inaugure la nouvelle année.

Quelque part vers la fin de mars ou le début d'avril, lorsque commence la montée de l'eau de l'érable, les membres d'une même famille se retrouvent et font, chaque famille séparément, l'Action de Grâces à l'Érable qui s'étend sur deux jours. C'est le

rite de l'éveil de la nature et de la sortie de la longue mort hivernale interprété par le mythe dont nous avons parlé plus haut. Les petits groupes se retrouvent, adressent des actions de grâces célébrant la vie qui monte et échangent entre eux des cadeaux. À la brunante, on chante le chant des Chantres de la mort qui s'adresse aux ancêtres. Le lendemain, on envoie quelqu'un en forêt pour brûler du tabac au pied d'un érable et retourner ensuite les présents échangés dans le rituel.

Lorsque vient le moment de mettre en terre les semences, à la fin de mai ou au début de juin, les gardiens de la foi ramassent les graines dans les maisons pour célébrer le trempage des semences par la cérémonie des «Semailles du Maïs». Au matin choisi, on prononce des bénédictions sur les semences pour assurer leur croissance et rendre en même temps grâce aux Auxiliaires de la vie que sont tous les légumes et plus particulièrement le maïs, les fèves et les courges. On rend grâce au Créateur et à toutes les forces spirituelles et spécialement aux Tonnerres[21] responsables de la pluie, en leur demandant de prendre soin des récoltes à venir. On supplie le Vieux frère le Soleil de ne pas les brûler. Il s'agit donc de faire converger toutes les forces pour que le potentiel des graines puisse se déployer sans réserve et réussir à triompher des obstacles bien connus (sécheresse) qui peuvent entraîner la crise de toute l'économie alimentaire.

Le cinquième jour de la lune des baies a lieu la Fête des Fraises. Les gardiens de la foi convoquent le peuple à l'action de grâces pour les fruits qui poussent sur la terre et l'on demande au Créateur et aux Élus (Tonnerre, Soleil, Lune) d'en permettre la maturation. Le temps de la cueillette est arrivé enfin. Depuis l'automne précédent, la vie de ces agriculteurs-cueilleurs dépendait de l'état des réserves. Maintenant, le renouvellement commence et l'on remercie les Puissances d'avoir permis aux participants de vivre jusqu'à ce jour pour expérimenter cette fête.

Lorsque le maïs est prêt à être mangé (à la fin d'août), commence la grande Fête du Maïs Vert qui fait face symétriquement à celle de la Mi-Hiver et en reprend les cérémonies sacrées.

Les gardiens convoquent le peuple à la Grande-Maison pour la nomination des enfants nés depuis le Nouvel An. On entonne des actions de grâces adressées à toutes les forces spirituelles, tout spécialement pour les légumes et les fruits qui ont mûri durant la saison. Le Créateur et ses Élus sont remerciés du fait que les plantations du printemps ont donné leurs fruits et on invoque son action pour la vie, la santé et la nourriture reçue depuis six lunes. Se tournant vers l'avenir, la prière souhaite que l'hiver ne soit pas trop dur et n'arrive pas avant la fin de la moisson et le départ pour la chasse.

Le cycle du rituel annuel se clôt par la Fête de la Moisson qui a lieu lorsque toutes les récoltes ont été mises dans les greniers de conservation et avant le départ pour la chasse. Il s'agit d'une journée d'actions de grâces au Créateur dont le ton est donné dans cette expression: «Le maïs est heureux parce qu'il est retourné chez lui dans les granges pour l'hiver, parce que nous sommes retournés à la maison en sécurité. Maintenant il peut reposer pour l'hiver.» La période cruciale de la croissance et de la récolte est terminée. L'inquiétude n'a plus sa place. La transition vers le temps hivernal de repos peut s'effectuer en paix grâce à la contribution de toutes les énergies qui sont nécessaires au triomphe de la vie.

Si l'on essaie de dégager quelques traits généraux de notre rapide examen du cycle annuel Seneca, la première remarque qui s'impose porte sur les unités temporelles signifiantes. Le rythme hebdomadaire semble bien ne pas exister à l'intérieur du cycle lunaire qui permet cependant de choisir avec précision certains jours comme festifs. L'opposition la plus marquante dans l'ordonnancement du temps situe une fête, celle de la Mi-Hiver, face aux cinq autres qui s'enchaînent de l'éveil de la vie (Action de grâces à l'Érable) jusqu'à son assoupissement (Fête de la Moisson). Cette bipartition rituelle de l'année correspond exactement au découpage que nous avons déjà observé dans le mythe. Il n'apparaît pas anormal, bien au contraire, que le rituel travaille le temps durant cette partie de l'année surtout où le déploiement de ce que nous appelons les forces de la nature est appelé à se produire. Les rites

signalent des moments de transition significatifs pour la cueillette et l'agriculture et permettent au groupe de s'inscrire dans la montée des forces végétales, y trouvant l'énergie et la confiance [22] nécessaires pour se maintenir dans le temps.

On aura également remarqué que l'activité de chasse qui implique la violence et la mort est évoquée ici uniquement en rapport avec la saison hivernale et semble dépourvue de tout traitement rituel. Cet aspect des choses marque à lui seul la différence spécifique des Iroquoïens par rapport aux peuples chasseurs vivant plus au nord.

Finalement, le cycle rituel prend en charge, surtout au moment de ses deux fêtes principales situées de part et d'autre de l'année (Mi-Hiver et Maïs Vert), l'expérience de l'usure des rapports interpersonnels et de la poussée du désir individuel qui cherche à se satisfaire dans le temps. Il aménage, dans la temporalité de deuxième degré qui est la sienne, une satisfaction à ces deux exigences essentielles de la condition humaine.

Déplaçons-nous maintenant dans une temporalité qui nous est beaucoup plus familière, celle des cultures euro-américaines modernes et contemporaines.

LES CYCLES DU CHRISTIANISME MODERNE

Il ne saurait être question ici de résumer le processus de transformation extrêmement complexe auquel la temporalité occidentale s'est soumise depuis l'apparition des premières communautés chrétiennes et leur progressive distinction des milieux juifs. Partout, les communautés ont dû composer avec des coutumes festives liées à la culture des groupes où se diffusait la foi et il n'était que normal que se produise généralement un travail d'échange entre les pratiques rituelles préexistantes et l'univers symbolique chrétien [23]. Nous ne voudrions que rappeler les structures principales ainsi que certains traits de l'évolution de l'organisation rituelle qui, depuis le XVIII[e] siècle, a conduit à la situation actuelle [24].

L'institution chrétienne du temps opère dans le cadre de l'année, mais le rythme de base est donné par le battement dominical qui organise la semaine de sept jours en opposant le temps profane du travail au temps sacré du loisir consacré à Dieu à l'aide de gestes rituels particuliers. Sous des dehors d'extrême banalité, cette opposition qui porte avec elle une différenciation de valeurs constitue probablement encore aujourd'hui, malgré la minorisation des pratiques religieuses dominicales, l'assise de base donnant sens et orientation à la suite récurrente des jours, comme nous aurons l'occasion de le développer plus loin.

La prédication montréalaise du début du XIX[e] siècle fournissait quatre justifications pour le choix, contrairement au sabbat juif, du premier jour de la semaine par l'Église[25]: on fête ainsi le premier jour du monde (cosmogonie hebdomadaire), on rappelle le jour même de la résurrection (début et fin du temps salvifique chrétien), on fait mémoire du jour où Jésus a donné aux apôtres le pouvoir de remettre les péchés (pouvoir capital pour qui veut échapper à la dégradation inévitable de la conduite dans le temps) et enfin il s'agit de faire mémoire du jour où l'Esprit de Dieu descendit sur l'Église (irruption de la Puissance qui continue à se produire dans le retour de la fête rituelle). Il faut certainement se garder de penser que toute cette épaisseur de significations faisait partie de la culture courante des fidèles. On aimerait savoir, par exemple, si le dimanche était vécu par les fidèles comme le premier ou le dernier jour de la semaine, ce qu'il est manifestement devenu aujourd'hui alors que la perception de la «fin de semaine» s'est imposée. Reste qu'il est intéressant de remarquer combien est importante la marque du découpage temporel indiqué par le mythe chrétien. Chaque dimanche était censé permettre la coïncidence avec les gestes fondateurs du cosmos et du salut chrétien tels qu'accessibles dans la foi et la pratique de l'Église et, par cette coïncidence, recharger les humains de la puissance requise pour subir avec assurance l'épreuve du temps de travail.

Le cycle hebdomadaire se trouvait depuis des siècles intégré à un cycle festif annuel traversé par le rappel actualisateur des

principaux événements du Grand Récit chrétien qui organise ainsi la suite des dimanches en autant de séquences qui ne prennent sens que dans la totalité de l'histoire revécue rituellement [26]. De ce point de vue, on remarquera que ce cycle festif désigné par le terme de «temporal» possède lui-même ses moments forts et ses moments faibles qui divisent pratiquement l'année en deux. La période de l'intensité des rituels qui prennent appui sur le dimanche commence avec les quatre dimanches qui précèdent la fête de Noël et se termine logiquement à la Pentecôte qui survient au printemps sous nos latitudes. Dans l'expérience commune, cette période était probablement perçue comme se terminant un peu plus tôt avec la fête de l'Ascension ou même lors du dimanche de la Quasimodo (suivant celui de Pâques), date clôture de la période au cours de laquelle, depuis le XII[e] siècle, chaque fidèle devait se confesser et communier.

Cette moitié d'année marquée par l'intensité des festivités rituelles est elle-même polarisée par deux fêtes, celle du début de l'histoire de Jésus et celle qui fait revivre les événements qui la terminent. Ces deux fêtes étaient précédées par de longues semaines de préparation (l'Avent et le Carême) qui demeurent aujourd'hui inscrites dans le calendrier, mais dont les interdits alimentaires et comportementaux qui leur donnaient un si fort impact dans l'expérience de chacun ont disparu depuis près de trente ans. Les privations alimentaires, l'interdiction de célébrer les mariages et l'exclusion de toute autre festivité durant ces périodes (sauf le dimanche de la mi-carême) préparaient l'explosion des réjouissances collectives accompagnées de joyeux débordements alimentaires entre Noël et le début du carême, puis à partir du Samedi saint au midi [27].

La culture populaire actuelle semble n'avoir retenu, de ces périodes de préparation, que leur composante d'accumulation progressive des ressources nécessaires à la fête (nourriture, cadeaux, ententes organisationnelles), pour le cycle de Noël tout particulièrement. Dans ce dernier cas, on assiste d'ailleurs à un déplacement significatif du moment et des motifs des réjouissances. On peut

légitimement se demander s'il n'y a pas assimilation massive du temps de travail, qui impose à tous son ordre et sa loi depuis la fin de la saison estivale, à la période antérieure de pénitence, et si la «période des Fêtes» n'est pas en train de devenir une quinzaine précédant Noël au cours de laquelle la régularité oppressive du travail cède la place aux bouleversements anarchiques de toutes les règles beaucoup plus dans les réseaux des entreprises et dans ceux des relations amicales, libres d'ailleurs, que dans l'espace social traditionnel de la famille élargie. Quel que soit le sort à venir des rituels qui entourent le solstice d'hiver dans nos sociétés postindustrielles, nous devons constater que le travail d'institutionnalisation de nouvelles brisures dans le temps rompt de plus en plus ses liens avec l'ancien ordre liturgique, ce qui semble moins sensible dans le cas de la période pascale, nonobstant ce que nous avons déjà dit de l'effacement du carême.

Contrairement au découpage iroquoïen de l'année, nos sociétés chrétiennes et postchrétiennes ont donc valorisé un découpage hebdomadaire du temps et choisi la période froide comme celle qui se prêtait le mieux à la construction rituelle de la durée. Cela ne risque d'ailleurs pas d'être modifié dans un avenir prévisible puisque l'extension graduelle de la période des vacances estivales qui accompagne la diminution du temps de travail acquis par les luttes ouvrières reporte de plus en plus le temps fort de la production en dehors de la saison chaude et que c'est peut-être cette conscription obligatoire des énergies humaines qui risque de peser le plus lourd dans les motifs qui exigent la rupture dynamisante recherchée dans les rituels festifs.

Il faut toutefois rappeler qu'à côté du cycle temporel appuyé sur le dimanche et les deux grands foyers festifs que sont Noël et Pâques, jouait autrefois comme en figure de contrepoint un autre cycle temporel appuyé cette fois sur les fêtes de saints et par conséquent sur le retour annuel d'une même date au calendrier, indépendamment du jour de la semaine. Ce cycle, aujourd'hui pratiquement disparu de la vie, porte le nom de Sanctoral et, durant de nombreux siècles, il eut une très grande importance dans les sociétés occidentales.

En effet, le Sanctoral a longtemps constitué le véritable calendrier servant à mesurer le temps au Québec comme dans les pays de culture catholique. Les temps saisonniers, les périodes agraires, les durées des contrats, les échéances de prêts étaient très souvent datés au moyen des fêtes de saints [28]. Cela suppose un apprentissage par tous appuyé sur le rappel annuel effectif des fêtes les plus importantes et la solennisation d'un certain nombre d'entre elles. Ce calendrier annuel avait différentes échelles spatiales de validité. Il reposait historiquement sur la fête annuelle du saint local dont on retrouve encore la pratique dans les vieux pays de chrétienté. Ces fêtes avaient tout au plus une extension régionale, offrant aux populations voisines la chance de venir fêter, danser, acheter et vendre, supplier le saint ou la sainte d'intervenir en sa faveur... et faire circuler les filles dans un réseau plus large d'échanges matrimoniaux. Mais les plus grands saints, à commencer par la Vierge et certains apôtres, faisaient partie d'un calendrier international de fêtes.

C'est ainsi qu'en Amérique française, où la tradition du saint local ne pouvait s'implanter que sous la forme de la fête du patron désigné pour la paroisse [29], le *Rituel* de Saint-Vallier prévoyait vingt-cinq fêtes de saints chômées et solennisées au jour donné à l'égal du dimanche, soit une moyenne d'une aux quinze jours. Mais dans une période marquée à la fois par la montée du pouvoir royal soucieux déjà de la productivité de sa population active et par la montée simultanée d'un pouvoir épiscopal cherchant à moraliser la conduite des fidèles selon le modèle de la vie ascétique en les soustrayant à la fête mal contrôlable, on assiste à une attaque convergente menée contre la festivité populaire qui s'abrite dans le Sanctoral. Le XVIII[e] siècle fut témoin d'un déplacement décisif. En novembre 1744, Mgr Pontbriand remettait la solennisation de dix-sept fêtes au dimanche, ce qui enlevait au rassemblement paroissial en semaine son motif principal tout en perturbant la logique des fêtes du Temporal. En 1791, Mgr Hubert termine l'éviction du temps festif de la semaine en révoquant l'obligation au chômage qui était demeurée liée au calendrier de ces dix-sept grands saints. Le milieu du vingtième siècle verra la disparition

définitive de toute fête de saint solennisée et chômée en semaine. Le combat pour la défense du temps sacral s'était déplacé alors vers le dimanche, menacé qu'il était devenu par la logique sans rupture de l'ordre industriel et commercial [30]. Il ne reste plus, dans l'héritage des fêtes religieuses, que le 25 décembre qui se refuse à être déplacé vers la fin de semaine, avec le 24 juin et le 1er juillet du côté des rituels civiques. Le contrepoint aléatoire qu'introduisait l'institution des fêtes de saints dans le retour régulier des sept jours de la semaine, avec la joyeuse expérience d'une sorte de victoire sur l'ordre du travail analogue à celle offerte par certaines tempêtes d'hivers ou des ruptures des réseaux électriques, semble devenu totalement intolérable dans nos sociétés programmées.

L'APPEL DES NOUVEAUX MOUVEMENTS RELIGIEUX AU TEMPS PRÉSENT

Nous avons privilégié jusqu'ici des modèles d'institutionnalisation religieuse du temps qui appartiennent à des sociétés caractérisées par la célébration des moments mythiques fondateurs et qui trouvent ainsi dans la mémoire le sens et la puissance requis par l'expérience commune de la durée. Nous voudrions conclure par quelques observations portant sur nos sociétés actuelles où ces grands appareils mythiques et rituels semblent avoir perdu la plus grande part de leur efficacité à organiser le temps commun. Les nouveaux mouvements religieux [31] ou parareligieux qui surgissent de partout depuis une trentaine d'années n'ont évidemment pas eu encore un impact institutionnel dans la constitution d'une nouvelle temporalité commune qui soit comparable aux situations que nous avons décrites dans ce qui précède. En phase d'émergence, ils se présentent généralement comme des «ruptures» par rapport à la temporalité instituée et cet aspect assure d'ailleurs une portion non négligeable de leur attirance populaire.

L'ensemble de ces mouvements valorise le temps présent, une période assez courte qui correspond à la période contempo-

raine de l'émergence de chaque groupe ou courant et qui accompagne et prépare un changement plus important, l'entrée dans une nouvelle ère. L'histoire du monde est perçue et décrite comme en imminence de modification plus ou moins radicale. Le prosélytisme toujours actif s'appuie sur le sentiment d'urgence: c'est maintenant qu'il faut se convertir ou modifier radicalement sa conscience et son comportement si l'on veut tirer profit du changement qui s'annonce inévitable.

Sur cette base commune, deux orientations principales se dessinent qui nous permettent de classer les mouvements. Certains, et c'est le cas le plus fréquent dans les sectes qui viennent des traditions juives et chrétiennes, mais aussi dans les réveils autochtones, annoncent l'irruption prochaine de la dernière phase de l'histoire, celle de la destruction du monde tel que livré au chaos et aux désordres expérimentés présentement, et l'entrée dans une ère de justice et de paix sous la présidence messianique. Ce sont des mouvements qui déploient souvent un imaginaire apocalyptique et qui annoncent l'arrivée imminente (datable dans certains cas) d'une époque précédant la fin de l'histoire, le millénium offert aux croyants et libre de toutes les contradictions dont on peut faire présentement l'expérience. C'est ce que Bergeron nomme la tendance eschatologisante des sectes qui contestent ainsi la banalisation et l'installation des grandes communautés dans le temps commun en tant qu'agence de socialisation des valeurs ultimes.

Un autre type de mouvements annonce lui aussi l'entrée imminente dans une nouvelle ère, mais la décrit comme une mutation de la conscience individuelle accomplie simultanément par des millions d'individus qui découvrent ainsi leur vraie nature spirituelle, «l'étincelle de divinité» cachée dans la gangue matérielle depuis la naissance et que l'ouverture à des enseignements ésotériques permettra de faire émerger. Là aussi le sentiment de l'unicité de la période contemporaine s'impose, mais celle-ci est décrite comme recommençant un cycle de montée de conscience plusieurs fois recommencé depuis l'origine de la création matérielle. Ce schéma vaut pour ce que Wilson nomme les groupes thérapeutiques et Bergeron les gnoses.

On voit donc comment ces mouvements s'arc-boutent sur un désir profond de changer l'ordre actuel du monde perçu comme profondément aliénant et proposent des voies de sortie qui peuvent libérer de très grandes énergies vitales qui, en retour, fournissent une validation expériencielle à la démarche personnelle de changement. Mais la croyance en l'imminence de changements radicaux est rendue possible par une lecture extrêmement sélective des traces historiques que l'absence de culture historique actuelle permet. Bien malin serait l'observateur qui saurait prédire quels seront les effets de ces mouvements religieux qui réchauffent la marmite sociétale actuelle. Il convenait cependant d'en signaler le travail extrêmement important dans nos sociétés contemporaines, en contrepoint des mécanismes religieux traditionnels en voie d'évanescence.

CONCLUSION

Il ne faudrait pas conclure cet examen portant sur la mise en forme religieuse du temps commun grâce au discours du mythe et à l'organisation des cycles rituels sans souligner un paradoxe qui fait partie de la nature même de l'ordonnancement humain de la durée. Ce qui précède aura rappelé toute l'importance de l'expérience du temps dans les matériaux qu'utilise l'instance religieuse pour effectuer son opération spécifique permettant à la condition humaine de faire face aux contradictions irréductibles et aux limites qui introduisent l'horizon de l'Altérité. L'ordonnancement du temps et la dynamisation de la durée représentent une puissante affirmation collective de cette dimension de la vie.

Mais dans ce travail même de l'affirmation se cache le plus souvent un étonnant processus de négation du temps qui arrache le moment de l'écoute du mythe ou celui de l'action rituelle à ses déterminations empiriques ponctuelles pour le faire coïncider avec ce qui n'est pas de «ce moment». Hier, aujourd'hui et demain parviennent à se télescoper dans le rappel des événements fondateurs et du terme espéré de la vie ou de l'Histoire [32]. Et cela vaut tant pour les modèles traditionnels que pour les nouveaux mouve-

ments religieux. Toutes les lois de la non-réversibilité et de la non-anticipation qui caractérisent l'expérience familière du temps s'abolissent dans la symbolique religieuse lorsqu'elle se déroule dans un milieu efficace.

On désigne la même propriété du temps religieux en parlant de la coïncidence qu'il permet entre l'instant présent et l'éternité, ce maintenant immobile opposé à tout ce qui change. Cette prodigieuse capacité de transcender les limites du temps rendue possible dans le travail de construction religieuse de ces mêmes limites, donne un accès fugitif, en constant besoin de répétition, à ces régions obscures de l'expérience humaine que les aventuriers et aventurières de la mystique aspirent à apprivoiser de manière stable en suivant les voies privilégiées auxquelles, en pratique, n'ont jamais accès les masses. Ne convenait-il pas d'évoquer, au terme de cet examen des grands appareils religieux instituant le temps commun, le point de fuite qui les caractérise tous et où se cache sans doute quelque chose de leur énigmatique vérité qui en ce temps de crépuscule trouble de nouveau l'intelligence.

NOTES

1. Nous renvoyons à la distinction fondamentale posée par Durkheim entre le profane et le sacré (*Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., 5e éd., 1968), à ses transformations chez G. Van der Leeuw (*La religion dans son essence et ses manifestations*, Paris, 1955), R. Caillois (*L'homme et le sacré*, Paris, 1963), M. Éliade (*Traité d'histoire des religions*, Paris, 1964) et J.-P. Audet («Christianisme et sacré. Le Christianisme est-il une religion sacrale?», dans *La désacralisation*, Montréal, HMH, 1970, p. 11-48). Pour une discussion de notre définition, on se reportera au chapitre théorique de *La prédication à Montréal de 1800 à 1830. Approche religiologique*, Montréal, Fides, 1976. Comment situer le texte religieux dans l'architecture générale des codes symboliques d'une société? Il se présente comme le lieu de l'englobement potentiel de tous les codes, y inclus le réseau qui qualifie la temporalité.
2. Louis Rousseau, *La prédication*, p. 115-116.
3. Nous préférons ce terme à celui de religion, employé par ailleurs, parce qu'il indique mieux que nous parlons ici d'une dimension de la culture présente tant dans les sociétés à tradition orale où l'ensemble des médiations sacrales ne sont pas, en règle générale, traitées comme un système institutionnel distinct, que dans les sociétés complexes qui se prêtent le plus souvent à la distinction que recouvre l'expression «une religion».

4. Il n'y a pas lieu ici d'aborder la difficile question des rapports entre mythe et rituel que la théorie a voulu tantôt conjoindre nécessairement, tantôt disjoindre. Nous donnerons quelques précisions, lorsque nécessaire, en présentant un certain nombre d'exemples.

5. *Anthropologie structurale*, vol. I, Paris, Plon, p. 254.

6. Rappelons que le conte oral est indéfiniment mobile et susceptible d'évoluer pour mieux effectuer son travail, ce qui explique la multitude des variantes de chaque mythe. Lorsqu'on l'examine à l'état écrit, il faut se souvenir qu'il a perdu alors cette mobilité et qu'il est éloigné du contexte humain dont il tirait son efficacité. C'est la perte qui afflige toute mythologie entrant en contact avec l'écriture, comme c'est le cas partout aujourd'hui.

7. «Certains animaux, certains végétaux, ou encore divers usages semblent avoir les qualités requises momentanées pour dépasser certaines oppositions. Ils servent alors de personnages mythiques et s'éclairent par leurs rôles logiques.» Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 248.

8. *Le grand voyage au pays des Hurons*, Montréal, Hurtubise HMH, 1976.

9. F. Weisler, *Kateri; Lily of the Mohawks*, Kahnawake, 1974. W.N. Fenton en a publié un résumé thématique «This Island, the World on the Turtle's Back», dans *Journal of American Folklore*, 1962, 75/298, p. 283-300.

10. L'invention des jumeaux pose dès le départ les conditions du conflit décrites par R. Girard (*Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978). Les jumeaux vont désirer les mêmes objets, produire des biens donnant gloire et statut dans la mémoire humaine. Les productions de l'un entraîneront la jalousie destructrice de l'autre.

11. Weiser, *op. cit.*, p. 25-26.

12. «Le mythe se développera comme en spirale, jusqu'à ce que l'impulsion intellectuelle qui lui a donné naissance soit épuisée.» (Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 254). Cet «épuisement» (métaphore énergétique) correspond à un consentement au «laisser-être» qui est le résultat de l'opération mythique.

13. Au cours de la Vigile pascale catholique romaine.

14. *Gn* 1:1 — 2:4.

15. On ne trouve pas dans le récit «sacerdotal», contrairement au mythe iroquoien, de réflexions portant sur l'écart entre le monde rêvé, comblant parfaitement le désir, et le monde réel expérimenté comme un lieu où cohabitent la vie et la mort. L'ordre du réel est proclamé admirable, sans place pour le doute. Celui-ci traversait le récit plus ancien issu du milieu «yahviste», l'histoire d'Adam et Ève (*Gn* 2:4b — 4:26).

16. La Confédération iroquoise s'était dotée elle aussi d'un récit de ses origines historiques servant à résoudre, d'une façon perçue par elle comme potentiellement universelle, le problème de la violence sociale et de la longue durée souhaitable des alliances. Il s'agit du récit d'Hiawatha (ou de Dekanawidah). Transmis sous forme orale durant cinq siècles environ, il a été fixé par écrit à la fin du XIX[e] siècle. Voir A.C. Parker, *The Constitution of the Five Nations or the Iroquois Book of the Great Law*, (Iroquois Reprints), Iroqrafts Ltd., Iroquois Publications, Oksweden, Ontario, 1984.

17. Disciple de Durkheim, Van Gennep a donné au rite le premier traitement théorique systématique (Les rites de passages, Paris, 1909). Cette question a toujours fait

parti du domaine religiologique, mais il a été renouvelé d'une façon fort suggestive par les travaux de V.W. Turner depuis quelques années, v.g. The Ritual Process. Structure and Antistructure, New York, Aldine, 1969.

18. On connaît le retour récent de ce thème popularisé jadis par les folkloristes, mais adapté maintenant à l'échelle du psychisme individuel par Gail Scheehy, *Passages: les crises prévisibles de l'âge adulte*, Boucherville, Éd. de Mortagne, 1983.

19. Ce terme désigne d'abord l'habitation typique des groupes iroquoiens de la période préhistorique jusqu'au XVIII[e] siècle. Mais il a servi de métaphore géopolitique pour désigner la Confédération des Cinq Nations dont les tribus s'étendaient d'est en ouest au nord de ce qui allait devenir l'État de New York à la manière des feux qui regroupent les familles habitant une même «grande-maison». Chez les groupes traditionnalistes issus du réveil religieux amorcé par Beaulac, le prophète Seneca, se perpétuent la conscience et plusieurs des institutions de la Confédération qui n'a pas été abolie. Partageant souvent le même village avec des Iroquois baptisés, les traditionnalistes nomment leur lieu de réunion la «Grande-Maison» et se désignent comme membres de la religion de la Grande-Maison.

20. Anne-Marie Anrod-Chimony, *Conservatism Among the Iroquois at Six-Nation Reserve*, New Haven, Dep. of Anthropology, Yale University, 1961.

21. Les Tonnerres seront l'objet d'une fête spéciale si la sécheresse franchit une cote d'alarme au cours de l'été. Pour surmonter la crise née de l'absence de pluie, on offrira du tabac au Soleil, les deux phratries se livreront à des jeux symboliques et à des danses mimétiques en l'honneur des Tonnerres, du Soleil et de la Lune. C'est le «Rite du Tonnerre» qui se place lorsqu'il le faut dans l'intention dominante du cycle annuel, mais qui correspond davantage à un rite de crise, comme les divers rites de guérison à l'échelle de la santé individuelle.

22. Les rituels iroquoiens baignent dans une atmosphère dont la crainte semble généralement exclue. Les puissances qui se manifestent partout dans la nature semblent perçues essentiellement comme bonnes et admirables, répondant le plus souvent, mais pas toujours, aux prières rituelles et recevant des humains l'hommage de leurs actions de grâces.

23. Il ne faut d'ailleurs pas imaginer que la régulation et le contrôle de ces échanges marqués par l'inclusion et l'exclusion des éléments composants aient toujours et partout appartenu au pouvoir clérical et encore moins à un pouvoir central de décision, comme la pratique ultramontaine relativement récente tendrait à le suggérer.

24. Le lecteur désireux de suivre par le menu la séquence des rituels festifs qui organisaient le temps commun dans le Québec du XIX[e] siècle lira avec intérêt chacun des quatre volumes de Jean Provencher décrivant une saison, à partir du premier: *C'était le printemps. La vie traditionnelle rurale dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1980.

25. Pour un résumé du discours public de l'époque portant sur les cycles de la temporalité chrétienne, on pourra se reporter à Louis Rousseau, *La prédication à Montréal de 1800 à 1830. Approche religiologique*, Montréal, Fides, 1976, p. 186-195.

26. Depuis le début du XVIII[e] siècle, le *Rituel du diocèse de Québec* (Paris, chez Simon Langlois, 1703) donnait à lire à chaque dimanche un bref avertissement donnant le sens de chaque célébration dominicale et annonçant la suivante.

27. Ce n'est qu'au milieu du XX[e] siècle que l'Église catholique restaurera la Vigile pascale dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques, telle qu'elle existe aujourd'hui. Antérieurement, ce rituel avait lieu dans la matinée du samedi et comme il débouchait sur la lecture du récit de la résurrection, il terminait le carême et les sucreries, comme les sonneries de cloche faisaient surgir la fête quelques heures avant le dimanche de Pâques. Il faut ranger la restauration de la Vigile pascale au rang des succès populaires issus du mouvement de réforme liturgique. Sa symbolique axée sur la lumière qui surgit de la nuit télescope d'une façon saisissante la cosmologie et la téléologie qui servent de fondement à l'institutionnalisation chrétienne du temps.

28. Lire R.L. Séguin, «Les dates d'échéance», dans le *BRH*, 1960, vol. 66, n° 2, p. 27-40.

29. L'étude de la fête annuelle du saint paroissial a peu intéressé les chercheurs québécois jusqu'ici, au point où l'on ignore son importance réelle et les transformations qu'elle a pu connaître. Elle existe certainement encore au milieu du XIX[e] siècle si on se fie au témoignage du curé de La Prairie qui dénonce les «abus» de toutes sortes auxquels elle donne lieu et qui nous rassurent sur son caractère réellement populaire. Ne serait-ce pas cette coutume enracinée dans un besoin profond de la socialité locale que l'on a vu réapparaître depuis quelques années dans les festivals aux titres les plus originaux que se plaisent à railler les habitants des grandes villes et qui comportent presque toujours une messe solennelle à laquelle tous les résidents de la paroisse se font un devoir d'assister, quelle que soit par ailleurs leur ferveur régulière?

30. Il serait intéressant de relire les débats concernant l'ouverture le dimanche des magasins possédés par des Juifs, dans les années trente. Toutes sortes de motifs, théologiques, économiques, nationalistes s'y retrouvaient pêle-mêle dans ce qui semblait la première mise en cause religieuse du temps fort de la temporalité chrétienne hebdomadaire. Avec la disparition prévisible de la fermeture de beaucoup de commerces le dimanche, que restera-t-il bientôt de la halte dominicale au sein d'une fin de semaine vécue comme une petite vacance pour la majorité des travailleurs et qui requiert donc le «droit au magasinage»? L'un des plus anciens battements du rythme temporel occidental aura cédé devant l'étalement continu de la consommation. Gageons que ce genre de question aura du mal à se faire entendre en commission parlementaire!

31. La littérature savante concernant ces mouvements est fort abondante. Nous ne mentionnerons ici que quelques titres d'intérêt général: *Religious Movements in Contemporary America*, ed. by Irving I. Zaretsky and Mark P. Leone, Princeton, Princeton Un. Pr., 1977; *The Social Impact of New Religious Movements*, ed. by Brian Wilson, New York, The Rose of Sharon Pr., 1983; Richard Bergeron, *Le cortège des fous de Dieu. Un chrétien scrute les nouvelles religions*, Montréal, Éditions Paulines, 1982. Comme son sous-titre l'indique cette dernière étude porte la marque de son biais théologique, mais le dossier québécois est riche et l'analyse souvent suggestive.

32. Rappelons le retour constant, dans la langue liturgique pratiquée tant dans la prière personnelle que dans le culte public, de l'affirmation/dénégation de l'ordre temporel familier. La doxologie («Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit...») se termine toujours par la formule paradoxale: «Comme Il était au commencement, comme Il est maintenant et comme Il sera pendant les siècles des siècles.»

4

Temps, travail et innovation sociale

Normand Roy

Cet article vise deux objectifs. Le premier consiste à rendre compte, très sommairement, de certaines évolutions significatives survenues dans les sociétés occidentales depuis une quarantaine d'années et qui concernent le temps vécu. Le deuxième veut de son côté suggérer l'hypothèse que la solution de certains problèmes sociaux et économiques pressants, dont celui du chômage et du sous-emploi, va demander à l'avenir d'abord une réduction et un réaménagement du temps de travail rémunéré. Mais en plus, cela va requérir une réorganisation des relations entre cette forme d'activité productive et une autre qui est qualifiée ici d'informelle.

Cette réorganisation exige à son tour un certain nombre de conditions, dont celle de l'introduction d'innovations sociales, que Gershuny définit de manière étroite comme un processus de changement dans le mode de provision de certaines fonctions de consommation individuelle, ou encore comme un tel processus de changement dans la distribution des modes de provision au niveau sociétal [1]. Une autre condition est la poursuite de la croissance économique, puisque seule celle-ci est à même de permettre de concilier le maintien ou la hausse du niveau de vie et la réorganisation du temps de travail allant dans le sens d'une baisse de la part de sa composante rémunérée. Le défi de l'intégration sociale et sociétale trouve là des préalables nécessaires.

La première partie du texte présentera donc quelques éléments de discussion factuels et analytiques sur l'évolution des structures économiques depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La tertiarisation apparente de l'activité formelle et l'expansion de l'activité informelle résument ces grandes tendances.

Quant à la deuxième partie, elle élabore sur les enjeux et les défis de l'avenir. Bien que nous adoptions un point de vue analytique essentiellement économique, il est clair que l'enjeu central est d'ordre sociologique, comme nous l'avons indiqué au deuxième paragraphe: les changements économiques doivent être gérés de façon à assurer l'intégration sociale et sociétale, à défaut de quoi les tendances à l'éclatement qu'on observe de tous bords pourraient l'emporter finalement. Or, puisque l'expérience humaine requiert pour son épanouissement une continuité qui est aussi temporelle, celle de la vie et de la culture, il vaut sans doute la peine d'en penser les conditions.

ÉCONOMIE FORMELLE ET ÉCONOMIE INFORMELLE

La typologie de l'activité économique que nous proposons ici n'a pas d'acceptation universelle dans la littérature qui en traite. Nous en ferons donc une brève présentation préalable [2].

L'économie formelle dont il est question est composée, d'une part, des activités marchandes comptabilisées par la statistique nationale, et qui s'exercent dans le respect des lois et des réglementations, celles du travail et de la fiscalité en particulier; d'autre part, elle comprend les services publics non marchands qui sont eux aussi enregistrés dans les comptes nationaux, à la valeur de leurs intrants habituellement. L'économie informelle est quant à elle plus difficile à appréhender conceptuellement et empiriquement. Nous ferons fi toutefois de ces difficultés dans le cadre de cet article, et nous adopterons la position suivante: l'économie informelle comprend premièrement les activités marchandes souterraines, légales ou illégales, qui échappent à la recension statistique ou à la sanction des lois et des mesures qui les accompagnent.

En second lieu, nous y incluons les activités domestiques qui répondent à une logique de réciprocité ou de gratuité. Enfin, l'entraide communautaire en constitue le troisième volet. Là encore, la logique diffère de celle du marché, les rapports d'échange y étant régis par un principe de réciprocité similaire à celui qu'on remarque dans la sphère domestique, ou par un autre de redistribution qui ressemble à celui que l'État met en œuvre de manière formelle.

Des zones grises et des recoupements existent évidemment entre les éléments qui ont été mentionnés. Nous les ignorerons cependant pour nous intéresser plutôt à la spécificité de chacun de ceux-ci, d'une part, et à leur articulation, d'autre part.

Mais voyons d'abord sommairement le cadre théorique, délibérément réductionniste, soulignons-nous avec insistance, qui nous permettra de penser certains enjeux de la question plus générale de la transformation des rapports entre les temps sociaux.

Processus de production, mode de satisfaction des besoins et innovation sociale

La théorie économique nous enseigne que le producteur rationnel de biens ou de services cherche à maximiser son revenu sous contraintes. Ces dernières comprennent notamment le coût des facteurs de production et la technologie disponible. En outre, les conditions de marché, que le producteur individuel ne contrôle pas en situation idéale de concurrence, déterminent le prix auquel il pourra écouler ses produits. Par ailleurs, le changement des conditions de production se manifeste de manière caractéristique par l'emploi de nouvelles technologies et de nouveaux équipements, ou par l'introduction de nouvelles formes d'organisation du travail. Cela a pour effet de réduire les coûts de production de certaines marchandises, de changer les prix relatifs, et donc de modifier la structure de la consommation. De nouveaux produits peuvent aussi faire leur apparition, ce qui ouvre des débouchés inédits. Dans un cas comme dans l'autre, cette conception des

transformations économiques et sociales va de la production à la consommation et elle confère au changement technologique un rôle moteur dans le processus d'évolution des modes de vie par le biais de la modification des coûts relatifs et de la performance comparée de l'ensemble des biens et services offerts aux consommateurs.

Le succès de l'effort d'innovation dans la production réside donc dans la réduction du temps de travail socialement nécessaire à la production de biens et services standardisés et reproductibles. En effet, la théorie économique classique avait déjà reconnu que le temps est la seule ressource productive qui est absolument rare parce que non substituable. Dès lors, le seul gain économique décisif dans la production d'un bien donné s'obtient par la réduction du temps nécessaire à sa réalisation.

Cette interprétation de ce que nous appelons l'innovation sociale est cependant incomplète, et ce, même dans le cadre micro-économique limité privilégié ici. Il convient de lui adjoindre la dimension du changement technique dans le secteur domestique en particulier, et dans l'économie informelle en général. Du point de vue du ménage rationnel pris comme unité d'observation, le problème d'optimisation met en relation un ensemble de besoins à satisfaire, d'une part, et un revenu donné, d'autre part. Le changement qui accompagne un enrichissement prend la forme d'une modification de la structure des besoins. Parmi ceux-ci, ceux qui sont «essentiels», comme la nourriture, perdent de leur importance relative dans le budget de dépenses totales, tandis que d'autres, de «luxe», gagnent en pourcentage de la consommation globale du ménage.

Un autre phénomène intervient également pour modifier la demande du secteur domestique. Le mode de satisfaction des besoins se transforme en fonction de l'évolution des prix relatifs, notamment du prix d'un service final comme l'aide ménagère par rapport à celui de l'équipement nécessaire à l'accomplissement de la même tâche par les membres du ménage eux-mêmes. Si le prix relatif de l'équipement ménager baisse, comme cela s'est

produit en Occident après la Deuxième Guerre mondiale, cette option de «libre-service» en matière de tâches domestiques prend de plus en plus d'importance. Cet effet est renforcé par l'amélioration de la productivité de cet équipement. On observe alors un phénomène d'innovation sociale du côté du secteur domestique qui accompagne celui du secteur de la production; il y a capitalisation du foyer par acquisition de biens durables qui fournissent des services sur un horizon temporel assez étendu.

Les ménages, tout comme les entreprises, subissent fortement la contrainte de temps. La théorie économique a exprimé celle-ci sous la forme d'un budget-temps à répartir entre le travail rémunéré et le loisir. L'originalité de la réflexion sur l'innovation sociale vient alors de ce que les termes de ce budget-temps s'enrichissent notamment de l'alternative du temps domestique ou communautaire de travail. Cette alternative a également un caractère dynamique si le rapport du revenu obtenu par le travail rémunéré aux besoins satisfaits grâce au travail non rémunéré change avec le temps. C'est effectivement ce qui se produit avec l'innovation sociale.

L'économie formelle: structure et évolution

Certaines évolutions tout à fait saisissantes, mais ambiguës aussi, ont bouleversé les structures économiques des pays développés au cours des quarante dernières années. Il est probable que certaines de ces évolutions se poursuivront, voire s'accéléreront d'ici la fin du siècle, tandis que d'autres s'infléchiront parce qu'elles ont déjà atteint la limite de leur développement.

Le terme de tertiarisation permet de condenser en une seule expression bon nombre des transformations qui ont accompagné ces évolutions. Il y a eu un très net déplacement de la répartition de l'emploi par grands secteurs d'activités pendant cette période, de sorte que la part du secteur tertiaire est passée de la moitié à près des trois quarts entre 1961 et 1986 au Canada. La mécanisation et l'automatisation des secteurs primaire et secondaire et

l'expansion des services publics comptent parmi les facteurs déterminants. Mais, il y en a aussi un autre. De façon générale, le développement économique va de pair avec un allongement du processus de production, ce qui implique que les étapes intermédiaires entre l'extraction de la matière première et le produit fini se multiplient par suite de la spécialisation des tâches. Ce processus prend la forme d'un détachement et d'une autonomisation relative de ces étapes intermédiaires. C'est ainsi que s'explique la très forte croissance des activités de service aux entreprises (comptabilité, sécurité, gestion-conseil, informatique, etc.) observée depuis une quinzaine d'années. Ces fonctions sont sorties des entreprises des secteurs primaires et secondaires et se sont constituées en industries *sui generis*. Elles sont donc recensées comme telles maintenant, alors qu'elles ne l'étaient pas précédemment.

Mais la tertiarisation de l'emploi a aussi une autre dimension. En effet, la structure professionnelle s'est elle-même transformée, de telle sorte que la part relative des professions de col blanc a progressé sensiblement par rapport à celles de col bleu. Ces dernières constituaient la moitié environ de la main-d'œuvre employée en 1961 et moins du tiers en 1985 [3]. On sait aussi que les emplois manuels se transforment eux-mêmes. Les aptitudes mentales deviennent de plus en plus importantes par rapport aux qualités physiques de force et de dextérité. La technologie contribue évidemment à cette tendance, mais la complexification de l'organisation du travail et de la production aussi, ce qui approfondit le caractère tertiaire du travail.

Cette tertiarisation de la structure de l'activité et de l'emploi ne se retrouve du côté de la valeur ajoutée que de façon beaucoup moins nette. Une raison particulière explique cet état de choses. Puisque, selon les indicateurs imparfaits dont nous disposons, la productivité du secteur tertiaire n'a pas progressé au même rythme que celle du primaire et du secondaire, ces derniers ont quasiment maintenu leur contribution relative au produit intérieur brut malgré leur déclin prononcé en parts de main-d'œuvre.

En conséquence, on peut se demander s'il y a vraiment eu une tertiarisation de la production analogue à celle enregistrée du côté de l'emploi sectoriel et professionnel. Cette question n'est pas aisément résolue. Il y a d'abord un difficile problème statistique de mesure. L'évolution des prix relatifs a fait que les services ont connu une croissance apparente, mais pas nécessairement réelle, puisque leur valeur globale en dollars courants progressait beaucoup plus rapidement que le volume de leur production. Les produits matériels ont aussi connu des hausses de prix, mais celles-ci furent moins prononcées du fait des forts gains de productivité, de sorte que la croissance nominale de la valeur de leur production reflète en partie une forte croissance réelle, c'est-à-dire en volume. Idéalement, le recours à la mesure en dollars constants permettrait d'éliminer la distorsion causée par l'évolution différenciée des prix des biens et des services. Malheureusement, une autre difficulté statistique vient de ce que la composition de la production s'est modifiée avec le temps, certains produits et services faisant leur apparition, d'autres disparaissant, et la part relative de chacun se modifiant. Or, il n'existe pas de solution mathématique parfaite à ce double problème d'une structure de prix et d'une structure de production qui se transforment conjointement, mais dans des proportions différentes pendant une période donnée.

La question de la tertiarisation de la production a aussi un autre aspect, économique et social cette fois. Considérons d'abord la place sans cesse accrue des services publics, dont la santé et l'éducation surtout, dans l'activité. Ce phénomène incontestable s'est surtout manifesté depuis 1960. Nous en verrons certains facteurs un peu plus loin, mais dès maintenant on peut faire l'hypothèse que la part du PIB constituée par les services publics a connu son apogée, du moins sous la forme qui nous est familière, comme le montrent le plafonnement atteint en 1983-1984 au Québec et le déclin subséquent. Les progrès à venir de ce côté devront prendre des formes différentes de celles du passé, dont l'«informalisation» de la prestation directe, que nous exposerons au point suivant, et la capitalisation de l'infrastructure de production.

Outre la place accrue des services publics, une bonne partie de la tertiarisation de l'activité économique est de l'ordre du soutien à la production matérielle, ou de celui de son entretien et de la réparation. Du côté du soutien, on retrouve les services aux entreprises dont nous avons traité plus tôt. Du côté de l'entretien et de la réparation, le secteur domestique est devenu un gros client par suite de ses immobilisations en automobiles et en appareils électroménagers notamment. Dans ces circonstances, il semble que la tertiarisation n'implique pas une réduction de l'importance relative en volume de la production matérielle. Le contraire est plus probable. En ce sens, la société postindustrielle «dématérialisée» n'est peut-être pas pour demain.

Ces évolutions structurelles ont été causées en partie par des progrès technologiques et organisationnels qui ont considérablement augmenté la productivité du travail, c'est-à-dire la production par unité de temps travaillé. Cela fut surtout vrai pour les activités des secteurs primaire et secondaire. Quant à celles du tertiaire, les progrès de productivité ont tardé, de sorte que pendant des années toute augmentation de volume de la production qui excédait le faible taux de croissance de la productivité enregistré créait de l'emploi, ou plus rarement faisait augmenter les heures de travail par personne employée. La raison le plus souvent invoquée pour rendre compte de ce comportement de la productivité dans le secteur tertiaire découle de la nature du produit. Celui-ci est le plus souvent immatériel et relationnel, c'est-à-dire qu'il met en présence des personnes, de sorte que le temps de production égale alors le temps de consommation, comme c'est le cas d'une consultation médicale par exemple. En outre, la qualité du produit est fréquemment directement proportionnelle au temps consacré à sa production.

Il existe une autre explication, plus rarement mentionnée, au comportement de la productivité du secteur tertiaire. Elle fait appel à l'examen de l'organisation industrielle des activités de services. Celles-ci sont souvent imparfaitement compétitives, notamment à cause de problèmes d'information sur la qualité et la

disponibilité du produit. Plus encore, dans le cas des services publics (ou de certains monopoles naturels, comme le service téléphonique ou la distribution d'électricité), la concurrence est à toute fin utile absente, de telle sorte que la pression pour l'augmentation de la productivité n'apparaît pas ou peu à la suite d'une hausse des coûts ou d'un déplacement défavorable de la demande. La contrainte économique prend plutôt la forme d'un déficit croissant du budget public, même en période de bonne conjoncture, et la solution consiste à réduire la quantité des services offerts et, conséquemment, l'emploi public.

Au cours des dernières années, et sous l'influence de l'informatisation et des avancées des télécommunications, le tertiaire s'est pourtant mis lui aussi à l'heure des gains de productivité. Tout comme dans le cas des secteurs primaire et secondaire, l'investissement a été le moteur de ce processus, et il s'est traduit là aussi par un freinage du rythme de progression de l'emploi par rapport à celui de la production. Cela est de mauvais augure pour l'avenir si rien n'intervient prochainement pour changer les termes de la problématique du rapport entre temps de production, emploi et revenu.

La hausse de la productivité du travail et les difficultés financières de l'État se sont donc conjuguées et ont fait que le problème de l'emploi est devenu aigu dans un contexte où le ralentissement de la croissance a coïncidé avec une augmentation très forte de la population active. La vague du *baby boom* et la hausse continuelle des taux d'activité féminins ont fait que les effectifs du marché du travail croissaient à un rythme deux ou trois fois supérieur à celui de la population totale dans les années soixante-dix.

Une contre-tendance majeure a pourtant permis de soulager partiellement la pression sur le marché du travail: il s'agit de la réduction moyenne du temps de travail. Nous ne disposons pas de données longitudinales canadiennes satisfaisantes sur la question [4]. Toutefois, des études étrangères indiquent que la réduction moyenne de la semaine de travail a été d'environ 10 % entre

1950 et 1975[5]. Il ne s'agit pourtant là que d'un aspect de la réduction et, plus généralement, de l'aménagement du temps de travail. D'autres phénomènes sont aussi dignes d'intérêt. Ainsi, du côté des hommes, les taux d'activité sont en baisse, et celle-ci devient très marquée chez les cohortes de 55-64 ans et de 65 ans et plus. Dans le premier groupe, le pourcentage de retraités est passé de 3,7 % au Canada en 1975 à 9,0 % en 1985. Quant aux 65 ans et plus, ils étaient 15 % à détenir un emploi en 1976, et seulement 10 % en 1986[6].

Non seulement la semaine de travail est-elle progressivement écourtée, par suite de la montée du travail à temps partiel et de la réduction de la semaine normale, mais il en va de même pour la vie active. Le phénomène est très marqué chez les hommes, et beaucoup moins chez les femmes. Ces dernières ont en effet moins participé au marché du travail dans les cohortes âgées. Néanmoins, même dans leur cas, on observe une tendance à la retraite prise de plus en plus tôt. Pour l'instant, cette évolution paraît tout à fait massive et peu susceptible de se renverser. Pourtant, on peut déjà entrevoir qu'à l'avenir la réduction du temps travaillé prendra d'autres formes que celles de la compression à l'intérieur d'une période de plus en plus courte du temps de travail quotidien, hebdomadaire ou sur toute la vie.

Ajoutons un autre volet à cette discussion sur l'évolution à la baisse du temps de travail dans l'économie formelle, ce qui nous permettra d'établir le lien avec notre examen de l'économie informelle. Ce processus de réduction du temps de travail «socialement nécessaire» rend possible l'accroissement du temps libre, mais il dépend à son tour de celui-ci dans une large mesure. D'une part, il le rend possible parce qu'à un volume donné de biens et de services, le temps nécessaire à la production baisse. Mais, d'autre part, les gains de productivité se réalisant surtout dans la production des biens matériels, dont les biens d'équipement domestique, le temps de consommation des services que ceux-ci fournissent doit progresser en contrepartie. Voyons maintenant pourquoi.

L'économie informelle

Le secteur domestique est sans contredit la partie la plus importante de l'économie informelle. Plusieurs approches ont été adoptées pour mesurer sa contribution au bien-être en termes de PIB. Pour notre part, nous essaierons plutôt d'en discuter les déterminants, l'évolution et l'articulation avec les autres composantes de l'activité économique globale.

Un effet de revenu et un effet de substitution se combinent dans la détermination économique du temps de travail domestique.

L'effet revenu tient à l'augmentation de la productivité obtenue dans le secteur formel de l'économie. La baisse du temps de travail requis pour fabriquer un produit entraîne comme corollaire une diminution du temps de travail rémunéré nécessaire à l'achat. Il en résulte que si les heures de travail demeurent inchangées, le volume de la consommation augmente.

Bien que cela se soit indubitablement produit dans les sociétés occidentales depuis quarante ans, l'effet de substitution est venu tempérer cette augmentation du volume de production. En effet, les ménages ont réduit leur temps de travail dans l'économie formelle en choisissant de répartir les fruits des gains de productivité entre une consommation accrue, d'une part, et une libération du temps, d'autre part. Ce choix s'est matérialisé de différentes façons. Ainsi, bien que les femmes aient augmenté leur taux d'activité sur le marché du travail, elles ont souvent opté volontairement (mais pas toujours) pour un emploi à temps partiel. Quant aux hommes, leur taux d'activité a baissé, ainsi que la longueur de leur semaine de travail. Pourquoi un tel choix, inscrit notamment dans presque toutes les conventions collectives?

Pour répondre complètement à cette question, il serait nécessaire de faire intervenir différents ordres d'explications. En nous en tenant toutefois à notre grille d'analyse, nous pouvons dire que l'achat de biens ménagers durables est une solution économique par rapport à l'alternative qui consiste à payer pour des services

personnels domestiques. En contrepartie de ce choix en faveur d'une capitalisation de la demeure, les ménages doivent fournir eux-mêmes le temps de travail requis à son entretien. Ils y consentent parce que la hausse de productivité, qui provient premièrement de l'apparition de ces équipements et deuxièmement de leur amélioration, fait que les tâches domestiques peuvent être menées à bien en un temps toujours plus court. Le sacrifice en termes de temps de travail rémunéré, pour autant qu'un tel choix existe, ou de loisir réduit est donc toujours moindre. En conséquence, il devient rationnel pour les ménages à revenu moyen ou faible d'effectuer eux-mêmes ces tâches. Seuls ceux qui ont des revenus très élevés peuvent encore trouver avantageux de se prévaloir d'une aide domestique, bien que le coût de celle-ci ait énormément crû en termes relatifs en cinquante ans, à mesure que les possibilités d'emploi augmentaient et que la rémunération était à la hausse dans le secteur formel de l'économie.

Pour l'essentiel, la logique économique qui détermine l'évolution de l'économie de l'entraide et de l'économie souterraine est la même que celle que nous venons d'examiner. Il s'effectue un arbitrage entre différents modes de prestation de services qui dépend de considérations de coûts et de bénéfices relatifs. Bien entendu, une bonne partie de ceux-ci peuvent être de nature subjective. Ainsi, le caractère de réciprocité inhérent à la plupart des rapports communautaires est perçu comme un bénéfice appréciable, quoique intangible, par beaucoup de gens. Par contre, il ne faut pas oublier que le développement de l'économie marchande s'est largement nourri de la volonté des individus de se libérer des contraintes très fortes associées au principe de la réciprocité dans les affaires humaines. La sphère de la réciprocité communautaire a donc tendu à se rétrécir de plus en plus pour ne subsister qu'entre individus que des affinités profondes liaient les uns aux autres. Car, dans ces conditions de réciprocité, le calcul du temps de travail donné ou reçu devient non pertinent à la limite, comme il l'est la plupart du temps entre parents et enfants par exemple, ou entre amants.

La valorisation de certaines causes, comme la qualité de l'environnement, les droits sociaux ou la préservation et la mise en valeur du patrimoine, est de nature à stimuler les activités de la sphère communautaire, surtout dans un contexte où une certaine croissance économique est au rendez-vous. L'expérience des dernières décennies montre en effet que, dans ces conditions, les individus sont prêts à sacrifier une partie des gains de revenu qui y sont associés, en échange de plus de temps libre qu'il faut alors remplir. Il est par contre extrêmement rare que des individus soient prêts à subir une baisse réelle de revenu au profit de ces objectifs.

Considérons brièvement la question de l'économie souterraine. Pour l'essentiel, mais pas exclusivement, celle-ci est de l'ordre des relations marchandes, et elle peut être découpée en deux sphères: celle des activités de nature illégale comme le vol, le trafic de drogues, la prostitution, etc., et celle des activités intrinsèquement licites.

L'existence de la première catégorie n'a guère besoin d'être élucidée. Quant à la deuxième, on peut dire que le motif d'évasion fiscale et de contournement de certaines lois ou des règlements qui y sont afférents explique en grande partie sa présence. Il y a donc un élément de coût qui joue. Les études sur le sujet montrent une concentration du travail au noir dans des activités marginalement rentables, ou pas rentables du tout dans le contexte marchand. Ainsi, la garde d'enfants et les travaux domestiques compteraient pour environ le tiers des dépenses au noir des ménages, à l'exclusion des achats de biens ou services illégaux, selon une étude québécoise récente [7].

Cette dernière constatation est à mettre en relation avec ce que nous avons vu précédemment au sujet du choix que font les ménages entre le recours à de l'aide domestique rémunérée et leur propre travail. Si le coût de la première option est substantiellement réduit en l'absence d'impôt ou en cas de non-respect de l'ordonnance sur le salaire minimum, alors la demande afférente peut se manifester fortement. Dans le jargon économique, nous dirions que l'élasticité-prix de la demande est certainement élevée

pour ce genre de services, puisque les ménages peuvent y substituer facilement leur propre labeur, et ce, d'autant plus que l'équipement domestique est important, efficace et facile à utiliser. À cela s'ajoute le temps libéré par la réduction du temps de travail rémunéré.

On constate donc qu'une partie substantielle de l'économie souterraine est constituée de «petits métiers» qui ne subsistent souvent que faute de solutions de rechange dans l'économie formelle pour ceux qui s'y adonnent.

ENJEUX ET DÉFIS

Les évolutions que nous venons de discuter sommairement signalent une transformation structurelle de notre rapport social au temps. Il ne s'agit pas simplement d'une modification des proportions relatives entre temps de travail rémunéré et non rémunéré, d'une part, et entre temps de travail et loisir, de l'autre. En effet, le changement de ces ratios s'accompagne d'une mutation de la nature et de l'articulation de ces temps, tant de manière synchronique que diachronique.

L'aspect le plus frappant de cette mutation est la plus grande flexibilité qui s'instaure progressivement dans le découpage et le contenu de ces différents temps, de même que dans leur répartition sociale.

La division sexuelle du travail

En caricaturant à peine, on pourrait dire que le modèle dominant de l'emploi du temps dans les sociétés industrielles d'après la Deuxième Guerre mondiale reposait en particulier sur une ségrégation sexuelle quasi étanche: les femmes assumant l'essentiel du travail domestique, sinon communautaire, tandis que les hommes se retrouvaient en charge du travail rémunéré à l'extérieur de la sphère de la réciprocité. Ce modèle évolue, quoique difficile-

ment et de façon un peu perverse dans bien des cas. Il en est ainsi parce que le travail rémunéré devient tendanciellement autant le fait des femmes que des hommes, et ce, même chez les familles avec des enfants d'âge préscolaire. Par contre, le partage du travail domestique est encore loin d'être équitable, semble-t-il, de sorte que les femmes, surtout celles qui ont de jeunes enfants, subissent largement le fardeau de la double journée de travail [8].

Ce problème du partage du travail domestique est compliqué pour deux raisons. Premièrement, les stéréotypes culturels sont extrêmement résilients, avons-nous appris au cours des dernières années. Mais en plus, le partage du travail domestique ne peut pas reposer, par définition, sur la notion d'un temps de travail égal ou équivalent mesuré à l'aune d'une grandeur objective, puisque cela reviendrait à transformer le secteur domestique en sous-ensemble du système marchand. Le partage ne peut donc se fonder que sur la perception par les partenaires que leur contribution est l'objet d'une réponse réciproque, c'est-à-dire qu'elle est perçue comme s'inscrivant dans un échange complexe d'obligations, de services semblables et de sentiments. En un mot, il s'agit d'un échange symbolique au sens fort du terme. La reconnaissance d'une telle réciprocité exige un ajustement continuel des attentes et des réponses dont les termes ne sont sans doute pas formalisables au même titre que le sont les grandeurs marchandes.

La conciliation simultanée du travail rémunéré et du travail domestique, dont surtout la charge d'enfants, est sans doute un des grands défis actuels des individus, mais aussi des pouvoirs publics préoccupés de politique familiale et démographique. Certains changements technologiques peuvent contribuer à cette conciliation en multipliant les postes de travail à la maison par exemple, mais les innovations organisationnelles et institutionnelles touchant l'aménagement du temps de travail ou la garde des enfants sur les lieux de travail, auront probablement plus d'impact à cet égard. La gestion du personnel des entreprises et les dispositions des conventions collectives auront à favoriser cet aménagement. Les lois devront le reconnaître à leur tour comme un droit que les

gouvernements pourront traduire dans la pratique en fournissant les infrastructures ou en finançant les services.

L'amalgame du temps court

Sur le plan synchronique, la flexibilité signifie que la coupure entre activités, entre le travail et la formation par exemple, peut perdre de sa netteté. On peut croire qu'il s'agit là, tendanciellement toujours, d'un nouveau modèle par rapport au système industriel de l'emploi dominé par les principes tayloriens. On peut aussi bien y voir le retour à la vieille conception artisanale du travail. Selon celle-ci, un long processus d'apprentissage marquait le début de la vie active, et par la suite le compagnonnage permettait la poursuite de l'acquisition des connaissances que le statut de maître venait confirmer. Mais, même alors, l'artisan ne cessait pas pour autant d'apprendre; il le faisait tout simplement à une étape supérieure, celle de la création, car les conceptions de l'artiste et de l'artisan ne s'opposaient pas alors comme elles le firent après la Renaissance lorsque le travail manuel fut de plus en plus compris comme activité automatique et le travail intellectuel comme acte créateur.

La séparation nette entre travail et loisir repose de son côté sur l'idée que le premier constitue une désutilité, une peine, tandis que le second est oisiveté, c'est-à-dire qu'il est dépourvu d'occupation. Là encore, la conception est récente et très largement associée au système industriel de production. Comme celui-ci montre maintenant ses limites d'efficacité, après avoir montré ses limites d'humanité depuis fort longtemps, on peut espérer que le travail retrouvera un caractère ludique, comme il l'a conservé pour quelques privilégiés de l'art, de la politique, de l'académie ou des affaires notamment. Réciproquement, le loisir des classes aisées a toujours été conçu comme une activité orientée, destinée à former «l'honnête homme» à la prise en charge des choses de la cité bourgeoise. Aujourd'hui, comme celles-ci deviennent de plus en plus l'affaire de chacun, le loisir devra perdre son seul statut d'amusement,

surtout d'amusement organisé par autrui et consommé passivement, pour retrouver sa dimension productive de l'être.

Le temps long du cycle de vie

Dans son aspect diachronique, la flexibilité du temps signifie la rupture du clivage entre les étapes successives du cycle de vie que sont la formation, la vie active et la retraite. L'interpénétration de ces temps à des degrés divers selon l'âge et les autres déterminants de la condition personnelle est en voie de se réaliser. Ainsi, la formation permanente est une nécessité reconnue dans les programmes gouvernementaux de main-d'œuvre, qu'elle ait lieu en institution ou en entreprise. De toute évidence, les besoins augmenteront à l'avenir, compte tenu des changements structurels (technologiques, commerciaux, démographiques et autres) qui sont en réserve. L'abolition de l'âge obligatoire de la retraite fut de son côté votée comme loi en 1982 au Québec, ce qui reconnaissait le principe de la décision personnelle en cette matière. Déjà, les jeunes retraités se retrouvaient en proportion de plus en plus grande des 55-64 ans. La prospérité accrue de certains groupes sociaux et la bonification des régimes publics et privés de retraite ont contribué à ce mouvement. Il est cependant douteux que l'avenir soit là. Les transferts intergénérationnels qu'une telle situation implique ne seront guère possibles très bientôt. Il se peut en outre que le retrait progressif du marché du travail étalé sur une longue période contribue éventuellement mieux aux besoins de l'appareil productif qui aura besoin des compétences et de l'expérience des travailleurs âgés; et à ceux, matériels, sociaux ou psychologiques, des individus dont la contribution continue à la société pourrait être mieux reconnue et préservée ainsi.

L'intégration sociale et sociétale

Si la nouvelle flexibilité du temps s'impose, c'est parce qu'elle répond à une nécessité. L'enjeu premier de la réorganisation des différents temps de travail et de vie dans les sociétés occiden-

tales est sans contredit celui de l'intégration sociale et sociétale. À cet égard, l'emploi joue un rôle central.

Or, qu'est-ce que l'emploi? Plus encore qu'un travail rémunéré, ce qui est évidemment loin d'être négligeable, l'emploi est un statut, c'est-à-dire qu'il inscrit son détenteur dans un système complexe et dynamique de rapports sociaux de production. Le plan de carrière, jadis réservé aux seuls cadres, gagne en généralité dans les grandes entreprises où l'on prend conscience des avantages d'un lien à long terme entre les salariés et la firme. Récemment, les théoriciens de l'économie du travail ont pensé celui-ci dans les termes de la théorie des contrats implicites, ou dans celle du salaire d'efficience. De son côté, l'exemple japonais a frappé les observateurs: en échange d'une garantie d'emploi à vie, les salariés des grandes entreprises acceptent une mobilité interne intense et l'adaptation qu'elle requiert.

Le système de l'emploi, comme certains l'appellent[9], pose cependant certains problèmes. Nous en retiendrons un ici, qui est celui de l'intégration des jeunes à la vie active. Cette intégration se fait plus difficilement dans un contexte de faible croissance économique ou de fortes fluctuations, du fait de l'engagement à long terme qu'elle exige de part et d'autre. Or, les entreprises peuvent être réticentes à l'accepter, compte tenu de l'incertitude qui les tenaille. Par ailleurs, les travailleurs employés sont quasiment inamovibles dans leurs postes. Certains éléments de flexibilité doivent donc être envisagés qui permettent de concilier la garantie de maintien d'emploi, d'une part, et la possibilité d'une insertion professionnelle à long terme, de l'autre. Des mécanismes de réduction conjoncturelle du temps de travail hebdomadaire en période de ralentissement économique, qu'il ne faut pas confondre avec la baisse séculaire du temps de travail rémunéré qui accompagne la croissance, peuvent permettre par exemple de maintenir le niveau d'emploi, et d'éviter alors les mises à pied des nouveaux arrivants dans l'entreprise. Souplesse conjoncturelle du temps de travail donc, que peut accompagner une compensation financière

partielle, comme cela fut le cas à titre expérimental au début des années 1980 au Canada.

Par ailleurs, les périodes de croissance doivent servir à abaisser la durée de la semaine normale de travail, ce qui exige que les travailleurs acceptent de troquer une partie des gains de productivité contre du temps libre.

Le développement d'une relation à long terme entre l'entreprise et ses salariés implique des ajustements importants aux pratiques existantes et aux rationalisations qui les fondaient. L'aiguillon de la faim, voilà ce qui incite les hommes à vendre leur force de travail selon la conception des économistes classiques. On comprend que dans une telle optique, les luttes du travail ne peuvent qu'être stériles et ne jamais déboucher sur des compromis qui tiennent compte d'un large consensus social sur certaines questions. Mais dans la mesure où un tel consensus s'établit, il s'accompagne d'obligations réciproques: les entreprises garantissent l'emploi, les travailleurs de leur côté acceptent les adaptations nécessaires en termes de formation, de recyclage, de mobilité et de demandes salariales. Et quand l'entreprise n'est pas en mesure de tenir sa part du contrat, il appartient à l'État de le faire. Dans ces conditions, il est possible d'espérer que les travailleurs soient productifs et acceptent les responsabilités qui leur incombent dans le fonctionnement du contrat social, car celui-ci est drapé d'une légitimité réelle.

L'abaissement de la durée du travail rémunéré exige, outre le maintien et même une certaine progression du niveau de vie, une valorisation des autres possibilités que sont le travail domestique, le travail communautaire, ainsi que la fraction du travail au noir qui ne fait de mal à personne et qui permet à certains d'obtenir un modeste supplément de revenu ou un service à bon compte.

Une telle valorisation ne se décrète pas, et il est probable qu'une campagne d'opinion en faveur des activités concernées n'atteindrait le succès que si elle s'inscrivait dans le sens du courant social. Ignorons ici cet aspect crucial de la question pour revenir sur la dimension complémentaire des différentes formes de travail.

La complémentarité des formes de travail

Nous avons vu précédemment que le travail rémunéré gagne constamment en productivité, ce qui abaisse le coût des biens et services. Ce sont surtout les biens durables, ceux qui constituent un investissement du ménage, qui voient leurs prix relatifs baisser et leur qualité s'améliorer. De ce fait, il découle qu'un transfert de temps de travail s'effectue du travail rémunéré vers le travail domestique. Ce mouvement risque de se poursuivre à l'avenir avec l'informatisation du foyer et son branchement aux infrastructures de télécommunications. Déjà, le divertissement au foyer a amorcé cette tendance que plusieurs autres innovations devraient accentuer.

Outre ce transfert, un deuxième déplacement est susceptible de se produire. Il concerne la relation entre les services publics et le travail communautaire. Nous connaissons tous les difficultés budgétaires de nos gouvernements ou de nos administrations locales et régionales. À s'en tenir à ce seul aspect de la question, on pourrait suggérer, et on y a effectivement recours, des mesures de compression des dépenses. Tout va bien si le résultat est de réduire les pertes et d'augmenter l'efficacité de la production publique à coût constant. Mais si les compressions réduisent la quantité ou la qualité des services, la réaction des clientèles est nécessairement défavorable. Or, ce résultat est fréquent parce que la productivité des services publics est extrêmement difficile à améliorer, sinon à mesurer. Il en est ainsi pour diverses raisons, dont l'une est la nature complexe de la mission à accomplir; une autre tient au contexte économique monopoliste du secteur public. Ce dernier point fait que la pression des coûts n'affecte guère les acteurs en place mais qu'elle conduit à de sévères restrictions à l'embauche de nouveaux employés et à la réduction des services.

Mais comme la plupart de ces services publics sont nécessaires, que la population attend que la qualité en soit améliorée, et que la demande pour de nouveaux services se manifeste, souvent de manière impérieuse, il faut trouver moyen de répondre à ces

appels sans que les sommes additionnelles soient absorbées par l'appareil de prestation de ceux-ci. Cette exigence de meilleurs et de plus nombreux services sans hausse de coût unitaire suppose alors une hausse de productivité. Celle-ci ne peut se réaliser sans investissements publics massifs, d'une part, de façon à améliorer l'infrastructure de production et de distribution, comme il en va pour la production privée d'ailleurs. D'autre part, le rôle des employés de l'État doit évoluer dans le sens d'une fonction-conseil des bénéficiaires qui deviennent les producteurs de leurs propres services, soit de manière communautaire ou individuelle. Dans les domaines de la santé, de l'éducation, de la garde d'enfants ou de parents âgés, de même que dans une foule d'autres activités de nature relationnelle, le soutien public peut se déplacer en amont vers la provision des équipements, du personnel hautement qualifié professionnellement ou techniquement, ou du financement.

Grâce à ce genre d'évolution, les gouvernements pourraient, à coûts constants, assurer sensiblement le même niveau de services publics aux citoyens au fil des ans. Ceux-ci seraient de leur côté plus intéressés à appuyer des augmentations ultérieures des dépenses publiques si celles-ci signifiaient davantage de services là où ils sont requis.

CONCLUSION

En conclusion, on peut avancer l'hypothèse que l'avenir n'est pas uniquement du côté de la société de loisir dont l'idée était très à la mode il y a vingt ans. Ce qui est en jeu est à la fois plus complexe et plus important. Il faut en effet que les transformations technologiques, organisationnelles et autres soient canalisées vers l'objectif de la participation la plus large possible de tous au travail rémunéré, ce qui sera possible à plusieurs conditions, dont celle d'une réduction de ce temps de travail. En outre, le temps ainsi libéré devra être partiellement réinvesti dans le travail non marchand, dont les activités domestiques et communautaires. L'intérêt d'un tel transfert vient évidemment du fait que la logique

«conviviale», ou de réciprocité, y tient plus de place qu'elle ne pourra jamais le faire dans les rapports marchands ou les services publics. Si ceux-ci nous donnent le surcroît de bien-être et de sécurité matériels auquel nous ne sommes certainement pas prêts à renoncer, les activités domestiques et communautaires nous entraînent quant à elles du côté de la recherche du «surplus de sens» où la crise de la culture pourra chercher son issue [10].

NOTES

1. Jonathan Gershuny, *Social Innovation and The Division of Labour*, Oxford University Press, 1983. L'auteur admet le caractère réductionniste de sa définition. Cependant, ce choix lui permet de cerner un aspect particulier du problème de l'innovation sociale, la dimension économique, dans des termes analytiquement clairs.
2. Philippe Adair, *L'économie informelle (figures et discours)*, Paris, Éditions Anthropos, 1985. À l'ouvrage déjà cité de Gershuny, il faut ajouter *After Industrial Society? The Emerging Self-service Economy*, Humanities Press, Atlantic Highlands, New Jersey, 1978, et *The New Service Economy*, Londres, Frances Printer, 1983. Ce dernier ouvrage a été écrit en collaboration avec I.D. Miles.
3. Voir Pierre Béland, Louis Delagrave et Luc Parent, *Modèle québécois de prévision par profession. Les perspectives professionnelles au Québec*, Direction de la recherche, ministère de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu, Montréal, juin 1987.
4. Emploi et Immigration Canada et le ministère fédéral des Communications ont publié en 1983 une étude en quatre volumes qui s'intitulait *Recherches sur l'emploi du temps*. Mais celles-ci ne portaient que sur l'année 1981.
5. Voir J. Gershuny, *op. cit.*.
6. Statistique Canada, *Tendances sociales canadiennes*, printemps et automne 1987.
7. Le groupe de recherche en aménagement du territoire et en développement économique de l'Université Laval, dirigé par Pierre Fréchette et Pierre Fortin, a mené une enquête par sondage dans la région de Québec à l'automne 1986 sur le sujet. Certains résultats non encore publiés ont été présentés au colloque de l'Association de science économique tenu à Sherbrooke en mai 1987. Signalons que la rénovation domiciliaire est l'autre composante importante des dépenses au noir des ménages. La dissimulation est facile dans ce cas car le travail est souvent individuel et faiblement capitalisé.
8. Voir J. Gershuny, *op. cit.*, chapitre 9, pour les données d'une enquête britannique portant sur 1974 et 1975. L'étude canadienne citée à la note 4 montre quant à elle que la durée quotidienne moyenne du travail rémunéré et des activités domestiques était de 614 minutes pour les hommes et de 650 minutes pour les femmes en 1981. Compte tenu que le temps de travail rémunéré des hommes (480 minutes) excède celui des femmes (413 minutes), on voit que le fardeau du travail domestique mesuré ainsi est sensiblement plus lourd pour les femmes. (Voir *Recherches sur l'emploi du temps, op. cit.*, tome 3, tableau 2, p. 29.)
9. Robert Salais, «Les besoins d'emploi», dans Jacques Mairesse, *Emploi et chômage*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982.
10. À propos de cette idée de crise de la culture, de ses tenants et de ses aboutissants, on pourra consulter Michel Freitag, «Mutations de la société, crise de la culture», *Conjoncture politique au Québec*, n° 2, automne 1982, et n° 3, printemps 1983.

5

Les mass médias, instruments de gestion du temps

Gaëtan Tremblay

> Le dernier pouvoir serait donc moins celui de l'imagination que celui de l'anticipation au point que gouverner ne serait plus que prévoir, simuler, mémoriser les simulations; au point que l'actuel «Institut de recherche» pourrait apparaître comme la maquette de ce dernier pouvoir, celui de l'utopie. La perte de l'espace matériel aboutit à ne gouverner que le temps, le ministère du Temps esquissé dans chaque vecteur s'accomplirait enfin aux dimensions du plus grand véhicule qui soit, le vecteur-État, toute l'histoire géographique du partage des terres, des contrées, tout cela cesserait au profit du seul remembrement du temps, le pouvoir n'étant plus comparable qu'à quelque «météorologie», fiction précaire où la vitesse serait soudain devenue un destin, une forme du progrès, c'est-à-dire une «civilisation» où chaque vitesse serait un peu un «département» du temps.
>
> Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Éditions Galilée, 1977, p. 138.

Au XIX^e^ siècle, la question du temps de loisir ne se posait pas pour la majorité de la population des pays industrialisés. Les ouvriers travaillaient pour la plupart entre 10 et 12 heures par jour, 6 jours par semaine. En 1988, au Québec la semaine de travail moyenne se situe aux environs de 37,5 heures. L'occupation du temps hors travail devient dès lors un enjeu social d'importance. Une société structurée comme le sont nos sociétés industrielles avancées ne peut laisser l'organisation de ce «terrain» à l'entière discrétion des individus. Nous soutiendrons le point de vue ici

que les mass médias constituent le principal instrument collectif de gestion du temps de loisir, tant d'un point de vue économique que social et politique.

On oppose souvent, assez «naturellement», le temps de travail et le temps de loisir, le second se définissant comme l'opposé du premier. En caricaturant, le premier serait l'univers de la contrainte, de l'organisation, de la productivité. Le second serait celui de la liberté, de la détente, de l'accomplissement personnel. Le travail peut bien sûr être agréable. Il peut être lieu de satisfaction et de réalisation de soi. Mais le temps consacré au travail est un temps d'exigence et de performance. C'est un temps d'activités commandées par un patron, par un client ou encore par un objectif. Le temps de loisir, quant à lui, peut comporter certaines obligations, personnelles ou sociales. Mais il est en général perçu comme un temps libre que chacun peut organiser comme bon lui semble. C'est le temps du loisir, du repos, de la culture personnelle.

Les mass médias peuvent être abordés sous les deux angles: comme organisations de travail et comme instruments de loisirs. Les deux perspectives sont fort différentes. Les études de budget-temps des artisans de la télévision (journalistes, techniciens, réalisateurs, etc.) n'ont rien à voir avec les études de budget-temps des téléspectateurs. Mais dans la mesure où on considère les mass médias comme des industries culturelles, les deux perspectives ne peuvent être complètement séparées. Les industries culturelles fabriquent bien sûr des produits différenciés et identifiables, des livres, des émissions, des films, des disques, etc. Mais d'un certain point de vue, elles produisent aussi du temps, du temps de consommation. À tout le moins, le temps est une composante essentielle de leurs activités de production et de la consommation qui leur est associée. La logique capitaliste, amplement déployée dans le secteur des mass médias, s'emploie quotidiennement à transformer les unités de temps de loisir en marchandises.

Faute de temps et d'espace, nous ne traiterons pas dans cet article du budget-temps des artisans des mass médias. Nous

concentrerons notre attention sur le rapport au temps au niveau de la consommation des mass médias. Mais nous ferons à l'occasion quelques commentaires sur la nécessaire articulation de la production et de la consommation dans le contexte du développement des industries de la culture et des communications.

H.A. Innis a soutenu le point de vue que les médias dominants dans une société, à une époque donnée, introduisent un biais spatial ou temporel dans l'organisation et la culture de cette société. Nous interrogerons cette théorie du biais technologique pour tenter de comprendre le rapport au temps privilégié par les mass médias dans les sociétés contemporaines. Nous soutiendrons l'hypothèse que les mass médias sont devenus, dans la sphère de consommation du temps de loisir, le principal instrument de gestion collective du rapport au temps, du double point de vue de l'instantanéité et de la durée, contribuant ainsi tant au bon fonctionnement de la société qu'à sa reproduction. En paraphrasant Virilio, on pourrait dire que si gouverner ne consiste plus qu'à prévoir, qu'à gérer le temps, «l'espace public», mécanisme fondamental des démocraties libérales du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, dont tant d'auteurs depuis Habermas ont déploré le rétrécissement sinon la disparition, a cédé la place au «temps public», dont l'un des moments forts est le téléjournal quotidien. L'espace public est une image qui convenait bien à des sociétés dont les principaux problèmes en étaient de contrôle d'espace. Le temps public n'est qu'une autre image faisant référence à des sociétés dont les principaux problèmes consistent en la gestion du temps, non seulement de l'instant et de la durée, mais peut-être encore plus fondamentalement de la vitesse.

Nous suivrons les étapes suivantes dans l'élaboration de ces quelques hypothèses. Dans un premier temps, nous soulignerons brièvement l'importance du temps consacré aux mass médias par la moyenne des consommateurs canadiens. Dans un deuxième point, nous évoquerons les différentes fonctions du temps consacré aux mass médias. Dans un troisième, nous décrirons le mécanisme de marchandisation du temps de loisir. Enfin, nous nous attarderons

à la question de la gestion du rapport au temps. Nous terminerons sur une interrogation concernant la tendance à la consommation du «temps public» dans l'espace privé du domicile.

L'IMPORTANCE DU TEMPS CONSACRÉ AUX MASS MÉDIAS

Le temps consacré aux mass médias, par la moyenne des Canadiens, représente la presque totalité de leur temps de loisir. Qu'on en juge. Le tableau ci-contre présente des données approximatives certes, mais fort impressionnantes, du temps consacré aux activités culturelles par les Canadiens en 1981. Pour les seuls mass médias classiques (i.e en excluant les activités culturelles comme les passe-temps, les arts, la lecture de livres), les chiffres de consommation hebdomadaire sont les suivants: environ 25 heures pour la télévision [1]; 17 heures pour la radio et les disques; 5 heures pour les journaux et revues; 2 heures pour le cinéma et les spectacles vivants. Un total de plus ou moins 49 heures par semaine! Plus que pour le travail. Presque autant que le temps consacré au sommeil.

D'accord, le raisonnement précédent souffre d'un manque de rigueur méthodologique. Il s'agit de moyenne pour chacune des activités. Les additionner pose problème: ce ne sont pas nécessairement les mêmes personnes qui consomment beaucoup de télévision et beaucoup de radio, qui regardent beaucoup la télé et lisent beaucoup les journaux, etc. Concédons également que ce temps consacré aux médias ne l'est pas toujours en exclusivité. On peut fort bien écouter la radio en conduisant sa voiture ou en bricolant, lire son journal dans le métro, ou regarder la télévision en mangeant. Il demeure que, même une interprétation prudente des données précédentes, amène à conclure que la consommation des mass médias constitue la forme de loisir quantitativement la plus importante de la moyenne des gens dans notre société.

Le seul temps passé devant le petit écran (en moyenne 25 heures par semaine) suffirait à nous en convaincre. Mais considé-

rons le scénario suivant qui, s'il n'est pas archétypique, est plus que vraisemblable: Monsieur X écoute la radio une demi-heure le matin en prenant son petit déjeûner et lit son journal environ un quart d'heure dans le métro. Le midi il mange en une demi-heure dans une cantine où on fait jouer la radio, un tourne-disque ou un magnétophone. Le soir, il rentre à la maison entre 5 et 6 heures, discute avec sa femme et ses enfants, prend son repas en regardant les informations à la télé, vaque à quelques occupations domestiques, avant de regarder ses émissions favorites pendant 2 ou 3 heures. Et c'est l'heure de dormir. Il répète ce programme plus ou moins intégralement cinq jours par semaine. En fin de semaine, il fait la grasse matinée, s'occupe de son magasinage, consacre quelques heures au bricolage, quelques heures à la pratique d'un sport et se paie une sortie avec des amis (cinéma, spectacle, match sportif, discothèque, etc.). Nous pourrions supposer — les sondages nous y autorisent — qu'il regarde davantage la télévision en fin de semaine et qu'il feuillette quelques revues et magazines.

Nous n'avons pas imaginé là quelqu'un d'éminemment passif (il pratique un sport et fait du bricolage) ou d'asocial (il converse régulièrement avec ses proches et aime bien sortir avec ses amis). Et pourtant, cette personne passe la majeure partie de son temps hors travail à consommer les produits des mass médias (dans l'ordre la télévision, la radio, les journaux et les revues). La constatation n'est sans doute pas nouvelle; et elle paraîtrait d'ailleurs évidente et banale à la plupart de nos contemporains. Elle le serait moins aux ouvriers du XIX^{e} siècle qui luttaient farouchement pour une réduction des heures de travail afin de gagner un minimum de temps pour l'éducation et l'amélioration des conditions physiques, mentales et morales nécessaires à la dignité de chacun. De quoi tout de même s'interroger sur le rôle que jouent les mass médias dans l'organisation et l'aménagement du temps social dans les sociétés industrielles contemporaines.

L'importance des mass médias dans le budget-temps des individus ne se manifeste pas que quantitativement. Leur consommation, plus particulièrement celle des médias de flot qui présen-

tent une programmation différente quotidiennement comme la radio et la télévision, impose des contraintes dans l'organisation du temps personnel. Il n'est pas rare que des individus planifient leurs activités de loisir, leurs rencontres sociales et le rythme de leur vie quotidienne en fonction de l'horaire de leurs émissions de télévision préférées. La généralisation du magnétoscope [2] pourrait permettre aux spectateurs une plus grande autonomie par rapport aux contraintes de la programmation. Mais il n'est pas évident que ses possibilités techniques soient effectivement utilisées à cette fin [3].

LES FONCTIONS DU TEMPS CONSACRÉ AUX MASS MÉDIAS

Cela se passe le 31 décembre 1987. Il est 23 heures 59. À la fin du *Bye Bye* de Radio-Canada, je me lève comme ceux qui m'entourent pour entamer le décompte qui mène à la nouvelle année. Et, dans l'euphorie générale, j'échange des voeux avec mes proches. Des millions de Québécois, pour ne pas dire le Québec en entier, posent les mêmes gestes en même temps, en regardant les mêmes images et au son de la même musique, au même signal donné par la télévision. Comme orchestration des rituels collectifs, il est difficile de faire mieux... C'est Radio-Canada qui préside au passage d'une année à l'autre.

On pourrait multiplier les exemples de ces rituels de portée régionale (un carnaval, un spectacle, etc.), nationale (une soirée d'élections, les séries éliminatoires de la Coupe Stanley, etc.) et internationale (la remise des Oscars, les Olympiques, etc.) auquels nous convie régulièrement la télévision et qui rythment la vie quotidienne de la grande majorité de la population.

Les mass médias, surtout les médias électroniques, sont d'abord instruments de divertissement et servent de ce fait à la détente. Mais leur fonction sociale est plus complexe et ne s'arrête pas à la récupération des forces physiques et mentales. Les mass médias structurent le temps de loisir et maintiennent l'intégration de l'individu à la vie sociale et politique de son pays et surtout entretiennent son insertion dans la sphère d'activités économiques.

Le temps passé à consommer des mass médias n'apparaît comme pure oisiveté qu'à un œil peu exercé.

Les émissions diffusées par les stations de télévision appartiennent en très grande majorité à la catégorie des œuvres de fiction (cf. tableau 1). Et la programmation des stations de radio est composée surtout de pièces musicales. Mais on y retrouve aussi des émissions d'information et d'affaires publiques. Par leur intermédiaire, le citoyen reste branché sur les grands événements de l'actualité, les grands enjeux auxquels sa société doit faire face. D'une manière superficielle peut-être, sur le mode spectaculaire sans doute. Mais les mass médias sont devenus le lieu principal de la sphère publique, ce lieu où se produit et se consomme le discours sur la chose publique, où se construit et se donne à voir l'opinion publique.

Toute élection, toute campagne ou tout débat politique se déroulent maintenant d'abord et avant tout dans — et pour — les mass médias. Les partis politiques se sont tous dotés de comités de stratégie de communication, qui font largement appel aux techniques de la publicité et de la mise en marché. Et ce sont les contraintes d'horaire des stations de télévision qui rythment désormais le temps de la vie politique. Qu'on pense simplement à l'importance de l'heure de tombée des téléjournaux en fonction de laquelle les hommes politiques font leurs déclarations et organisent leurs activités publiques.

Par les mass médias, les pouvoirs politiques maintiennent un contact minimal avec leurs concitoyens, pour les informer, les persuader, les séduire, pour en fin de compte assurer un fonctionnement minimum de la démocratie libérale et se rassurer quant à leur légitimité. Le temps de consommation des mass médias n'est donc pas que temps consacré au repos physique et mental. C'est, en partie tout au moins, du temps d'intégration et de participation sociales. Subtilité ou paradoxe, ce temps «public» est consommé dans la sphère de la vie privée, et dans une atmosphère de relaxation. Et non, comme ce fut le cas il n'y a pas si longtemps, dans des lieux publics où la contrainte sociale était toujours perceptible.

TABLEAU 1

Programmation générale
Catégories: information et divertissement

Automne 1986-87
(%)

Catégories / Stations	Radio-Canada		Radio-Québec		Télé-Métropole		Télé 4 Saisons	
	1986	1987	1986	1987	1986	1987	1986	1987
Information	34.0	30.6	74.4	68.7	14.7	23.3	18.2	16.6
Divertissement	66.0	69.4	25.6	31.3	85.3	76.7	81.8	83.4

Temps de détente donc, temps d'intégration sociale, le temps alloué aux mass médias est aussi et surtout temps d'activités économiques. Ce n'est pas un temps productif bien sûr, c'est un temps de consommation. Le téléspectateur ou l'auditeur est maintenu dans le circuit des échanges économiques, non seulement par la publicité qui l'incite à la consommation, mais aussi par l'acte même de consommation des produits culturels qu'on lui présente. Si l'industrialisation du XIX^e siècle a séparé le temps de travail des autres temps de la vie [4], le développement des industries culturelles du XX^e siècle introduit de plus en plus le temps de loisir dans le cycle des rapports marchands. Les mass médias produisent le temps comme marchandise.

LA PRODUCTION DU TEMPS COMME MARCHANDISE

«Le temps, c'est de l'argent», dit le vieux dicton. Le temps est depuis longtemps un facteur de production. Quand un travailleur vend sa force de travail pour un salaire, c'est son énergie et ses habiletés pendant un certain temps qu'il met à la disposition de son employeur. Le temps constitue d'ailleurs une dimension essentielle dans le calcul de la productivité de ce travailleur.

Dans la société de consommation, le temps est devenu un facteur important également dans le cycle de la consommation. Il s'agissait en quelque sorte d'accélérer l'obsolescence des produits pour stimuler la production et la vitesse de circulation des biens et services.

Mais avec le développement des industries de la culture et de la communication, le temps est conçu de plus en plus comme constituant lui-même une marchandise. Ces industries ne produisent pas des œuvres spécifiques. Elles produisent des unités de temps-spectateur. Et ce ne sont pas des sociologues marxistes et critiques qui l'affirment. Les économistes libéraux eux-mêmes le reconnaissent sans gêne. Comme dans cet extrait d'un volume du rapport Nielsen sur les programmes gouvernementaux:

> Il est une autre caractéristique de bon nombre d'activités culturelles qui influe énormément sur les politiques de fonctionnement de plusieurs institutions et activités culturelles. Pour les activités culturelles dont les produits peuvent être définis comme étant des unités de temps-spectateur plutôt que des objets d'art, le coût marginal de production d'unités supplémentaires est pratiquement nul. Il en est ainsi des pièces de théâtre, des ballets, des concerts et des représentations de toutes sortes, ainsi que des expositions et des émissions de télévision. *Même si on parle couramment de production d'une pièce, d'un concert ou d'une exposition, en réalité on produit et on vend des unités de temps-spectateur* [5].

Le temps de loisir, le temps hors travail, est réinséré dans le cycle de l'économie capitaliste. La réduction des heures de travail, résultat d'une longue lutte syndicale [6], avait provisoirement soustrait une partie du temps social au contrôle du pouvoir capitaliste. Avec l'augmentation du niveau de vie et le développement des industries culturelles, ce temps «libre» s'est vu progressivement investir par le capital. Il est chronométré lui aussi, mesuré, comme le temps de travail. On n'a qu'à penser à la rigidité — et au caractère sacré accordé au respect de cette rigidité — des grilles horaires de la radio comme de la télévision. Le temps consacré à la consommation des mass médias est aussi soumis aux règles de l'échange marchand. Ce fait est évident au cinéma. Il l'est devenu aussi pour la télévision avec l'avènement des canaux payants. Mais il l'est aussi dans le cas de la télévision et de la radio commerciales conventionnelles, avec la seule différence que ce temps est, si l'on peut dire, vendu en bloc à des grossistes plutôt qu'au détail. En effet, la radio et la télévision produisent des auditoires [7], du temps d'auditeurs ou de téléspectateurs qu'elles revendent à des annonceurs.

Le temps consacré aux mass médias est devenu temps économique. Et comme le temps politique vécu dans le rapport aux médias, il s'échange dans l'espace de la vie privée, et non sur la place du marché public. Temps politique et économique autant que temps de détente, et perçu globalement comme temps de divertissement, c'est la complexité du temps consacré aux mass

médias. Et l'autre énigme de ce temps social réside dans le fait qu'il est vécu dans l'espace d'une intimité, qui ne l'est plus entièrement du fait de cette «intrusion». La télévision et la radio ne voient pas et n'entendent pas; il n'est donc pas question ici de l'univers concentrationnaire de *Big Brother*. En d'autres mots, nous voulons dire que l'organisation et les fonctions de l'espace privé se trouvent transformées à cause de cette consommation du «public» et du «marché» en son sein.

LES MASS MÉDIAS ET LA GESTION DU RAPPORT AU TEMPS

Nous venons d'évoquer brièvement comment les mass médias aménagent le temps de loisir et le convertissent en temps d'intégration sociale, économique et politique. À la suite de H.A. Innis, nous pouvons aussi nous demander quels rapports au temps les médias de communication contemporains instaurent-ils? Mais pour aborder cette question, il nous faut préalablement préciser quelque peu ce concept, le temps, que notre expérience quotidienne nous porte à considérer comme une évidence.

Les dimensions du temps

Le temps constitue l'une des dimensions fondamentales d'appréhension de l'expérience et de la pensée humaines. Sa mesure a préoccupé les sociétés depuis l'aube de l'humanité. Les Égyptiens, les Mayas, les Incas et les Aztèques étaient d'une certaine manière obsédés par le temps. Et les philosophes, d'Aristote à Bergson, en passant par Leibniz, Kant, Russell et bien d'autres, se sont penchés sur la nature du temps. Il n'entre pas dans notre ambition, ni dans le champ de notre compétence, de proposer ici une revue de ces différentes théories. Mais on ne saurait aborder la question des rapports des mass médias au temps sans préciser minimalement de quel temps on parle. Le *Littré* distingue quarante-cinq acceptions différentes du mot temps... Nous essaierons ici de dégager quelques dimensions du concept essentielles à notre propos.

À la suite de Bergson[8], il nous semble utile de distinguer le temps mesuré du temps vécu. La distinction a donné lieu à de multiples élaborations théoriques chez le philosophe français. Nous voulons seulement ici souligner la différence fondamentale, et maintenant généralement admise, entre un temps physique, mesurable, quantifiable en secondes, minutes, heures... et un temps subjectif, un temps vécu, renvoyant aux diverses perceptions et représentations que s'en font les acteurs individuels et sociaux.

La mesure du temps fait maintenant partie de la banalité du quotidien. Les horloges sont partout. Chacun possède une ou deux montres. Et toutes les activités, de travail comme de loisir, impliquent une référence constante à la précision temporelle. Il n'est guère qu'au contact de certaines sociétés peu industrialisées qu'on réalise qu'il peut en être autrement, que la ponctualité est chose bien relative et qu'on n'est pas toujours obligé de se demander quelle heure il est, à quelle heure ça va commencer, à quelle heure ça va finir, etc. Le temps scientifique, le temps linéaire, s'est imposé comme la norme dans les sociétés industrielles avancées.

Le temps vécu est une notion plus difficile à cerner. Il implique un rapport qualitatif au temps, fait de références à des événements, à des personnes, à des lieux. Il se traduit par un sentiment de la durée, par une perception des rythmes, des continuités et des ruptures. Bref, c'est le temps de la mémoire.

Innis oppose les médias qui introduisent un biais spatial aux médias qui induisent plutôt un biais temporel. Mais peut-on séparer le temps de l'espace? Le temps physique, en tout cas, lui apparaît intimement lié, par l'intermédiaire de la notion de mouvement. Le temps des physiciens se présente comme une relation entre une longueur parcourue compte tenu d'une certaine vitesse de déplacement:

> La récente découverte d'un étalon absolu des vitesses, c'est-à-dire d'une constante universelle jouant le rôle d'un coefficient d'équivalence entre les espaces et les temps, entraîne que ces deux quantités deviennent mesurables avec la même unité. Ainsi s'accomplit en plénitude le vieux programme aristotélicien de la

> «mesure du temps par le mouvement local»; le temps devient une grandeur mesurable en tant que rattachée universellement et directement à l'espace [9].

Quand Innis évoque le biais temporel, donc, il doit en quelque manière renvoyer davantage au temps vécu de Bergson, au sentiment de la durée que les individus développent à travers le questionnement de leur mémoire et les groupes sociaux à travers l'évocation de leur histoire. Il ne s'agit bien sûr aucunement du temps chronométré, mesuré, marchandisé, spatialisé. Le temps vécu, ou le temps de la durée, c'est celui des rythmes, des saisons, du sentiment de la permanence à travers les événements et les changements de l'histoire. On peut se demander si cette forme de perception du temps est encore possible dans nos sociétés industrielles. À tout le moins, le sens de la durée dans un milieu naturel est tout à fait différent de celui d'un milieu technique, comme Georges Friedmann l'a déjà souligné:

> Rien d'étonnant à ce que des hommes, dont la structure intime était aussi étroitement enchevêtrée à des rythmes naturels, accordés aux éléments, aux saisons et à des déterminations collectives, lentement mûris en eux et confirmés par les siècles, rien d'étonnant à ce que de tels hommes aient eu un sens de la durée différent du nôtre. Le manque de repère précis pour marquer l'écoulement du temps et l'indifférence à ce manque, la lenteur (qu'il ne faut pas confondre avec la nonchalance), l'absence d'un sens de la vitesse, ne font que traduire extérieurement, dans le déroulement de la vie quotidienne, la présence profonde des rythmes que nous avons évoqués [10].

Le temps vécu, sens de la durée, s'oppose donc au temps scientifique, sensibilité à la mesure. C'est là la principale dimension d'analyse du concept de temps que nous propose la réflexion philosophique. Il est deux autres dimensions du concept, celle où s'opposent la simultanéité et la succession et celle où s'opposent le passé, le présent et l'avenir. La première de ces deux dimensions concerne davantage le temps scientifique:

> Comme la simultanéité est la négation de la succession, il est possible de réduire l'ordre temporel à une suite unilinéaire.

> Comme les chevauchements des durées particulières peuvent aller à l'infini, et comme l'expérience du mouvement nous permet d'assigner à chaque position spatiale une position temporelle, il est possible de considérer la suite unilinéaire comme continue et de lui appliquer les procédés de mesure. Il en résulte que le temps physique est doté de la même structure qu'une dimension de l'espace physique euclidien [11].

La deuxième dimension, celle du passé, du présent et du futur, concerne davantage le sentiment de la durée. La préoccupation de permanence, de continuité, implique en effet une référence au passé, un sens de l'histoire et une vision de l'avenir.

Il est fréquent d'entendre ou de lire le jugement selon lequel nos sociétés auraient perdu le sens de la durée et ne vivraient plus que dans l'instant présent. Nos contemporains auraient perdu contact avec le passé. Cet extrait d'une entrevue avec Jean-Paul Aron, récemment publié dans *Le Monde*, à l'occasion du Salon international des musées et des expositions (SIME), illustre bien ce point de vue:

> [...] il existe deux sortes de mémoire, dont la première est la mémoire vécue, celle que les hommes et les sociétés ont longtemps portée en eux, celle qui les mettait en relation vivante avec le passé. Celle, soit dit en incidente, que les artistes possédaient et qui faisait que Renoir avait en lui la mémoire vivante de Delacroix; Delacroix, celle de Fragonard; Fragonard, de Rubens, etc. Nous avons perdu cette mémoire, comme nous avons perdu le sens du temps, à force de vivre sous le règne tyrannique de l'instant: celui du clip, du flash, du sketch, du zapping. Sous cette dictature de l'instant, qui est encore dictature de la vitesse, vitesse qui nie la durée et l'espace, il ne saurait y avoir de mémoire vivante. À sa place: une fausse mémoire, une multiplicité de mémoires artificielles, livres de toutes sortes, encyclopédies, discours, discours sur l'art particulièrement. Et musées monumentaux, évidemment. Qui exposent tout, qui deviennent les substituts d'une mémoire de nos richesses que nous n'exerçons plus naturellement — et cela pour notre plus grand plaisir de consommateur. Le musée devient le témoin de notre incapacité structurelle d'aller aux choses elles-mêmes. Il réalise la forme ultime et caricaturale du simulacre [12].

Ce sont là propos séduisants, qui ne sont pas sans résonnance par rapport à notre expérience quotidienne. Mais trop nostalgiques et polémiques pour les accepter sans examen plus approfondi. Le discours d'Aron n'est-il pas empreint d'un certain élitisme? Les musées, comme les médias, rendent les œuvres plus accessibles à un large public. Et cette disponibilité s'effectue à travers un processus de commercialisation qui, nous l'avons vu, transforme le temps en marchandise. Mais cette opération rend-elle impossible le sens de la durée? Tue-t-elle la mémoire? Les peintres d'aujourd'hui se sentent-ils moins les héritiers de leurs prédécesseurs? Les amateurs d'art, comme le grand public, ont-il perdu le sentiment de la continuité?

Ces questions mériteraient une étude approfondie. Le seul rapport des artistes du XX^{e} siècle au temps et à l'espace pourrait alimenter plusieurs thèses de doctorat. Les écrivains, les peintres, les architectes, etc., ont consciemment exploré ces dimensions fondamentales de l'expérience en tentant d'intégrer dans leurs œuvres tout autant les découvertes de la science contemporaine que les formes nouvelles d'une sensibilité particulière à la civilisation industrielle. Lawrence Durrell, parmi d'autres, a réfléchi sur le sujet. Dans une lettre de 1936, il tente d'expliquer à son ami Henry Miller comment la poursuite de son projet artistique implique «la destruction du temps»:

> De nos jours, l'art devient réel, comme avant le déluge. Il devient prophétie, au sens biblique du terme. Ce que je me propose de faire, le plus sérieusement du monde, c'est de construire seul mon propre univers, mon propre blason. Les fondements en sont déjà silencieusement posés. Je suis en train de détruire le temps lentement et soigneusement, sans y penser vraiment. J'ai découvert que l'idée de durée est fausse. C'est une invention philosophique pour soutenir l'idée de désintégration physique. Mais il n'y a que l'espace. Un solide n'a que trois dimensions. J'ai élagué ce vieil appendice. Ce qu'il faut c'est une nouvelle attitude, sans recours à la mémoire, une existence spatiale comme ce texte que je suis à écrire en ce moment [13].

L'écrivain poursuivra sa réflexion dans son œuvre romanesque, dans *Le Quatuor d'Alexandrie* en particulier, dont la structure n'est pas sans rapport analogique avec la théorie de la relativité d'Einstein.

L'hypothèse du biais technologique

Tout au long de ses études historiques sur l'importance des phénomènes de communication, H.A. Innis s'interroge sur les rapports au temps et à l'espace qu'induisent les médias qui dominent dans une société, à une époque donnée. Plus précisément, il tente de démontrer l'hypothèse que les médias impliquent un biais soit spatial, soit temporel. Le biais spatial favorise le contrôle administratif et politique sur un territoire donné, alors que le biais temporel incite à un contrôle de la durée temporelle, de la continuité des valeurs et du système religieux. Innis prétend que toutes les sociétés — il utilise davantage l'expression empire — qui ont survécu relativement longtemps à travers l'histoire et que toute société qui veut durer, doivent établir un équilibre entre ces deux biais:

> Une organisation politique sur une grande échelle suppose qu'une solution a été trouvée en termes d'efficacité administrative au problème de l'espace et en termes de continuité au problème du temps. La plasticité des structures implique un intérêt persistant pour la recherche du pouvoir et de persistantes attaques contre les monopoles du savoir. La stabilité implique qu'on soit préoccupé par la limitation des instruments de gouvernement et de leurs usages.
>
> [...] Le problème de tout empire ainsi que de l'Occident est la capacité de développer un système de gouvernement dans lequel il est possible de vérifier le biais des communications et de tenir compte de l'importance de l'espace et du temps [14].

Les médias «biaisés» spatialement favorisent l'efficacité administrative; ceux qui sont «biaisés» temporellement, la continuité historique. L'équilibre entre les deux assure la permanence des empires, des sociétés ou des civilisations. Cet équilibre a été atteint

en quelques occasions au cours de l'histoire. Dans l'empire byzantin, par exemple, où le biais favorable à l'organisation politique induit par le papyrus était contrebalancé par le biais favorable à l'organisation ecclésiastique du parchemin. Malgré une approche qui postule à première vue un certain déterminisme technologique, la théorie d'Innis nous intéresse ici à un double titre: 1) les mass médias dominants de notre société sont-ils «biaisés» spatialement ou temporellement? Le sont-ils tous de la même manière? 2) Les médias, dans notre société, assurent-ils un équilibre entre le biais spatial et le biais temporel [15]?

L'insuffisance majeure du modèle d'Innis, nous semble-t-il, pour aborder les problèmes contemporains d'espace-temps, tient à un manque d'ajustement de sa perspective historique, c'est-à-dire à l'application de la même grille à l'ensemble de l'histoire, quelles que soient les époques considérées. La plupart des sociétés du passé qu'il analyse sont des sociétés préindustrielles où les médias se succèdent lentement les uns aux autres les nouveaux prenant progressivement la place des plus anciens. La pierre, par exemple, utilisée par les anciens Égyptiens, ne sert pratiquement plus de support à l'écriture au Moyen Âge, pas plus que la tablette d'argile. Et lorsque le papier fait son apparition, il remplace, lentement sans doute, mais totalement le papyrus et le parchemin (mises à part quelques utilisations tout à fait marginales). Les situations historiques qu'Innis analyse sont donc souvent caractérisées par le fait qu'un média domine au centre alors qu'un autre est en émergence en périphérie. Il est rarement question de plus de deux médias à la fois. Les périodes considérées s'étendent sur plusieurs siècles et le rythme du changement est plutôt lent.

Innis sous-estime la rupture que constitue l'industrialisation, laquelle exigerait un changement de perspective pour prendre en compte la vitesse d'invention de nouveaux médias et le fait que les nouveaux médias ne font pas disparaître ceux qui les ont précédés mais provoquent un rééquilibrage des diverses fonctions qu'ils remplissent. Ainsi, l'avènement de la télévision n'a provoqué la mort ni de la radio, ni de la presse écrite ou du cinéma, mais

les a contraints à changer leurs contenus, leurs orientations et leur rôle pour s'ajuster à sa présence. Depuis le XIX^e siècle, les sociétés industrialisées se caractérisent par la coexistence d'une multiplicité de médias, aux faveurs diverses mais tous opérationnels.

Le problème principal provoqué par l'industrialisation reste celui de l'instauration d'un nouveau rapport espace-temps, celui de l'accélération croissante de la vitesse. Le défi n'est plus seulement d'équilibrer des médias qui favorisent un biais spatial et ceux qui favorisent un biais temporel. Il est de trouver un moyen de gérer la vitesse, qui rétrécit le champ spatial comme le champ temporel. Le problème ne réside peut-être plus tellement dans l'insistance mise sur l'un ou sur l'autre que dans le rapport entre les deux, le mouvement et l'accélération de ce mouvement.

L'information ou la gestion de l'instantanéité

On peut admettre avec Innis que la grande presse quotidienne est affectée d'un biais spatial. À tout le moins, elle ne se montre guère préoccupée par les questions de durée. Nous en avons eu confirmation une fois de plus lors d'une recherche portant sur la couverture que les journaux montréalais ont accordée à la campagne référendaire de 1980[16]. Novembre 1979 marque le début officieux de cette campagne, le gouvernement péquiste ayant choisi cette date pour lancer son Livre blanc sur la souveraineté-association. Nous avons analysé soigneusement tous les articles publiés par les journaux montréalais dans la semaine qui a suivi ce lancement. Tous, sans exception, ont complètement occulté les premiers chapitres de ce livre, ceux faisant état de la lecture historique du gouvernement péquiste. Le prétexte avancé consistait à prétendre qu'il n'y avait là que propagande. Nous n'avons pas l'intention ici de cautionner ou de rejeter cette lecture de l'histoire. Mais seulement de nous interroger sur le silence qu'elle a provoqué dans les médias, en particulier les quotidiens. Admettons qu'il s'agisse de propagande. Mais celle-ci était-elle absente des autres chapitres qui décrivaient les mécanismes de la souveraineté-association et les procédures référendaires auxquels les médias ont

accordé beaucoup d'intérêt? La réponse est évidemment non. Force est de conclure que l'histoire n'intéresse pas les quotidiens. Seules sont pour eux dignes d'intérêt les histoires qui ne remontent guère plus loin qu'avant-hier! Nous y trouvons une autre preuve du manque d'intérêt des quotidiens pour le temps, le sens de la durée. Mais les autres mass médias sont-ils différents?

Innis percevait dans la radio un biais temporel. Il faut dire que les exemples qu'il en donne ne sont pas toujours convaincants. Il y rattache la planification du développement et l'État socialiste [17]. Ce sont là aveux de faiblesse d'une position de déterminisme technologique. En quoi la radio contemporaine, qui véhicule essentiellement des contenus musicaux et de l'information encore plus branchée sur l'immédiateté que celle des journaux, peut-elle être le lieu d'une prise en charge d'une préoccupation pour la durée? La radio qu'a connue Innis présentait bien sûr une programmation différente. Jusqu'au milieu des années 1950, avant l'expansion de la télévision, la radio faisait une large place au radio-roman, au radio-théâtre et aux causeries de tous genres. Ce type de contenu de fiction se retrouve maintenant surtout à la télévision. Et la radio est devenue un média d'information et de musique.

Lorsqu'on considère les bulletins de nouvelles et les articles de la presse quotidienne, on arrive à la conclusion que les médias contemporains privilégient l'immédiateté. Dans leur fonction d'information, les médias sont branchés sur l'événement, sur la nouveauté, donc sur l'instantanéité plus que sur la durée. On trouve bien sûr à la radio comme à la télévision quelques émissions d'affaires publiques, et dans la presse écrite des articles de fond, qui tentent les uns comme les autres de faire des liens entre les événements, de les commenter, de les analyser et de dégager une certaine perspective historique. Mais leur part du temps d'antenne ou de la surface imprimée est relativement restreinte.

Est-ce à dire que les médias, quand ils informent, cantonnent au temps présent et ne contribuent aucunement à créer une certaine mémoire collective? On peut constater à tout le moins qu'ils manifestent une certaine difficulté à prendre en compte la durée

et qu'ils y investissent peu d'énergie. On pourrait, en reprenant le langage d'Innis, conclure à un biais spatial.

À vrai dire, ce qui les intéresse, c'est le mouvement, le changement. L'information n'est-elle pas définie comme la nouveauté, l'actualité?

> En résumé, les caractères auxquels doit répondre une nouvelle, pour être bien une nouvelle, sont sa vérité ou son authenticité, sa nouveauté ou sa fraîcheur, enfin son intérêt public [18].

Pour gérer le mouvement, la première stratégie est de le définir, d'en fixer les paramètres. C'est ce à quoi s'emploient les médias lorqu'ils sélectionnent les nouvelles et les présentent à leur public. Le mouvement, le changement, le nouveau d'intérêt public, c'est ce que les médias reconnaissent comme tel dans la multiplicité des événements qui agitent le monde.

Le divertissement ou la gestion de la durée

Il serait cependant grandement exagéré d'en déduire que l'action des mass médias ne se situe jamais au niveau de la durée. Le biais temporel — le temps comme durée — fait référence, nous l'avons vu, à un certain souci pour la reproduction, pour la permanence, pour la continuité. En ce sens — toutes les recherches sur les mass médias et le changement social l'ont démontré —, les mass médias sont la plupart du temps d'importants agents de maintien du statu quo. S'ils favorisent la survie des valeurs et des institutions en place, ils œuvrent manifestement dans le sens de la durée.

Cette action conservatrice des mass médias s'exprime surtout dans leur fonction de divertissement du public. Les téléromans, les séries dramatiques, les jeux-questionnaires et les variétés font rarement preuve de beaucoup d'audace. Les créateurs s'en plaignent souvent d'ailleurs. En matière de divertissement, les médias jouent sur des valeurs sûres, des modèles éprouvés. La nouveauté en ce domaine leur fait peur. Incertains de la réaction de leur public par

rapport à certaines formes culturelles novatrices, les programmateurs se rabattent sur des styles d'émissions qui ont fait leurs preuves, ailleurs ou avant. Cette attitude s'explique en grande partie par la logique économique qui préside au développement des industries de la culture et des communications, caractérisée entre autres par la valeur d'usage relativement incertaine des produits et par l'imprévisibilité de la demande. Le conservatisme des médias en matière de contenu peut donc être interprété comme élément d'une stratégie de réduction du haut niveau de risque inhérent aux investissements dans les secteurs de la communication et de la culture:

> En ce qui concerne le développement des produits, on réduit le risque en acceptant comme critère de goût ce qui attire le plus grand nombre. Autrement dit, les critères de goût sont ceux du marché le plus étendu; même les produits américains qui ne répondent pas à ces critères n'intéressent pas les grandes sociétés de film, d'enregistrement sonore et d'édition de ce pays, qui sont les principales industries culturelles de l'Amérique du Nord [19].

Les médias sont rarement à l'avant-garde des combats sociaux. Avant d'intégrer des représentants des minorités visibles dans leurs programmes, ils ont attendu que les mentalités changent et que les pressions se manifestent. Même chose en ce qui concerne les personnages incarnant des homosexuels, des familles monoparentales, des handicapés, etc. Le contenu des médias évolue à l'évidence. Un téléroman centré sur les femmes comme «Des dames de cœur» n'a pas d'équivalent dans la programmation télévisuelle des années 50, 60 ou 70. De même, le style et le ton de «Lance et compte» auraient été impensables il y a dix ou vingt ans. Les mass médias prennent en charge l'expression d'une certaine modernité de la société québécoise. Les préoccupations, les thèmes, les personnages, les styles, le langage, même les valeurs véhiculés par les médias changent avec le temps. Les mass médias se font souvent l'écho amplificateur des phénomènes de mode. Mais ils évoluent au rythme de la société, ils ne la précèdent que rarement. En ce sens, ils assurent sa stabilité, ils prennent en charge sa durée.

Encore ici, il faut se garder des jugements à l'emporte-pièce. Les médias peuvent parfois programmer une émission de fiction novatrice ou participer à des mouvements sociaux progressistes. Mais dans la majorité des cas, dans leur rôle de divertissement, ils font preuve de conservatisme et contribuent à la reproduction des valeurs, des modèles et des comportements dominants assurant ainsi une certaine continuité, une certaine durée. En cette matière, ils ont de la difficulté à intégrer le changement, le présent, l'instant. Ou plus précisément, ils ne l'intègrent que dans la mesure où ils sentent que les mentalités sont prêtes à l'accepter, que dans la mesure où ils prévoient un support de l'opinion.

Les émissions de fiction présentées à la télévision constituent autant de moments rituels où les mêmes mythes se reproduisent constamment, au fil de variantes qui se succèdent régulièrement. Les téléspectateurs se font redire, raconter à satiété les fondements culturels et les pratiques sociales admises dans leur collectivité. Il s'agit là d'un puissant instrument de gestion collective de la durée. Les mass médias ne favorisent pas nécessairement le développement d'une conscience historique, mais ils contribuent puissamment à la reproduction de la société. Comme l'avait déjà remarqué le perspicace analyste de la société américaine Alexis de Tocqueville, à propos du rôle de la presse dans une société démocratique:

> Les journaux deviennent donc plus nécessaires à mesure que les hommes sont plus égaux et l'individualisme plus à craindre. Ce serait diminuer leur importance que de croire qu'ils ne servent qu'à garantir la liberté; ils maintiennent la civilisation [20].

Cette constatation s'appliquant à la presse du XIX[e] siècle peut facilement être généralisée à la radio et à la télévision contemporaines.

Mouvement, changement, vitesse

Nous soutenons donc que les mass médias contemporains permettent un double rapport au temps, à l'instantanéité surtout à travers l'information et à la durée surtout à travers le divertissement.

À la télévision, média actuellement dominant, ce double rapport s'établit quotidiennement à l'intérieur de la grille horaire qui alterne émissions d'information et de fiction. L'un et l'autre types d'émission se succèdent sans articulation, par simple juxtaposition.

Mais on ne peut parler de temporalité sans évoquer des notions comme le mouvement, le changement et la vitesse, lesquelles impliquent toutes un rapport entre le temps et l'espace. Nous avons évoqué précédemment le rôle des mass médias par rapport au changement social et rappelé que leur influence favorise habituellement le statu quo. Mais qu'en est-il de la vitesse, cette caractéristique essentielle de la civilisation contemporaine? Les mass médias structurent-ils un type de rapport particulier à la vitesse, source de tant d'angoisse?

Virilio, cité en exergue, affirme que la vitesse réduit le champ de la liberté de décision et d'action:

> Plus la rapidité croît, plus la liberté décroît, l'automobilité de l'appareil entraîne finalement l'autosuffisance de l'automation. Ce qui se produit dans l'exemple du pilote de course, qui n'est plus que la vigie inquiète des probabilités catastrophiques de son mouvement, et qui se reproduit au plan politique dès que les conditions exigent une action en temps réel [21].

Dans leurs bulletins de nouvelles, la radio et la télévision nous baladent constamment à travers les multiples événements et drames qui surviennent quotidiennement sur la planète. Une impression de frénésie peut facilement s'en dégager. Tout va trop vite. Mais cette frénésie provoque rarement l'angoisse. Peut-être justement parce que cette balade symbolique se produit en période de repos et parce que le spectateur, contrairement au pilote de course, ne se retrouve pas aux commandes. Il se promène dans une auto télécommandée. Ou encore dans des montagnes russes. Il peut avoir de fortes émotions, mais il a la conviction profonde que le train ne déraillera pas. Le confort de son salon, l'ordonnancement du temps que règlent les médias le dissuadent de céder au vertige de la vitesse.

Le caractère fortement ritualistique de la programmation télévisuelle, principalement des émissions de divertissement, renforce ce sentiment de confiance en la solidité de l'univers social.

C'est sans doute là l'une des fonctions primordiales des médias contemporains, principalement de la télévision, dans la gestion du rapport au temps: structuration du rapport à la durée comme à l'instant présent mais surtout réglage du rapport à la vitesse. La vitesse réduit la marge de manœuvre et de liberté. Elle provoque sentiment d'insécurité et d'impuissance. Les médias nous rassurent en nous baladant, de manière ordonnée, dans la frénésie du monde... au moment où nous nous sentons le plus libres et le moins pressés de la journée, dans nos temps de loisir dits aussi temps libres!

Il est un type de contenu qui condense mieux que les autres tous ces différents aspects du rapport au temps suscité et entretenu par les mass médias: la publicité. N'insistons pas sur la marchandisation du temps par les messages publicitaires. C'est l'évidence même. Plus subtil est le rapport à l'instantanéité et à la durée. Mais comme le soulignent Leiss, Kline et Jhally [22], les publicistes ont compris depuis longtemps que ce qu'ils vendent, ce ne sont pas des objets mais des rapports du sujet à des objets. Et pour ce faire, ils jouent sur le double registre de la modernité et des valeurs bien établies, de la mode et de la répétition. Enfin, leur forme même, celle du message court et *punch*, illustre symboliquement le succès d'un rapport efficace à la vitesse.

Et depuis que les hommes politiques ont emprunté les techniques de la publicité et du marketing pour organiser leurs communications avec les citoyens, plusieurs des moments privilégiés du rapport à la chose publique sont vécus sur le mode publicitaire. En somme, le message publicitaire pourrait être perçu comme l'emblème du rapport au temps privilégié par les médias dans nos sociétés contemporaines.

CONCLUSION
TEMPS PUBLIC ET ESPACE PRIVÉ

Les mass médias, soutenons-nous, constituent de puissants instruments de gestion collective du temps hors travail. Ils structurent ce temps de loisir et le transforment en temps d'intégration économique, sociale, culturelle et politique. Ils instaurent un triple rapport à la durée, à l'instantanéité et à la vitesse. Et ce triple rapport, il est vécu dans un temps libre et marchandisé qui se déroule dans un espace privé.

Il y a là, nous semble-t-il, un paradoxe qui mérite une plus grande attention. Le rapport à la chose publique se vit de plus en plus dans un espace privé, par l'intermédiaire des mass médias. Et le mouvement va en s'accentuant puisque la tendance est de plus en plus à la consommation des produits culturels à domicile [23]. Les penseurs du XVIII[e] et du XIX[e] siècle avaient fait de l'espace public une caractéristique essentielle de la démocratie. Il était défini de manière idéale comme ce lieu symbolique, mais qui s'incarnait dans des espaces concrets (le pub, le salon littéraire, le parlement, l'assemblée publique, etc.), où l'ensemble des citoyens, faisant usage de leur raison critique, discutaient pour déterminer le bien commun de la collectivité. Manifestement, cet espace public n'existe plus, ou à tout le moins s'est beaucoup rétréci. Et pourtant, il serait abusif de conclure que les citoyens n'ont plus de rapport à la chose publique, que la démocratie a disparu. Elle a changé de forme. Le public ne s'incarne plus tellement dans des lieux symboliques mais dans des moments privilégiés. Comme le souligne Virilio, la vitesse a transformé les rapports espace-temps et du même coup modifié les conditions d'exercice du pouvoir politique. La politique avait besoin d'espacement et d'intervalles. Elle ne connaît maintenant guère que des interfaces [24].

L'essentiel de la vie politique passe maintenant par les mass médias. Les assemblées publiques qui perdurent n'auraient guère d'impact si elles n'étaient relayées par les médias. La plupart des citoyens ne sont guère engagés dans les discussions publiques.

Mais ils suivent les débats avec plus ou moins d'attention à travers les émissions de la radio et de la télévision. Le rapport à la chose publique passe donc par le privé, au double point du vue du lieu où il se produit, l'espace domiciliaire, et de son véhicule, le temps marchandisé par les médias.

Quelles sont les conséquences de cette double privatisation, depuis longtemps amorcée mais que les mass médias et l'industrialisation de la culture poussent à un niveau jamais atteint auparavant? Une tendance que vient encore renforcer le développement des nouvelles technologies d'information et des nouveaux services à domicile (télé-achat, *home-banking*, banques de données, télésurveillance, etc.). La vie se privatise en même temps que le système économique et politique renforce ses possibilités de structuration, de surveillance et de contrôle de la vie privée. Mais comment les individus vivent-ils concrètement, au niveau microsocial de leur quotidienneté, ces tendances macrosociales? La question reste ouverte, parce qu'on dispose de peu d'information sur le sujet.

NOTES

1. On avait constaté depuis quelques années un plafonnement, voire une légère diminution dans le temps consacré à la télévision. Or, le sondage de BBM d'automne 1987 enregistre une augmentation de 8 % par rapport à 1985 dans l'écoute globale de la télévision au Québec (*Le Devoir*, 30-03-88). Phénomène épisodique ou indication d'une nouvelle tendance?
2. Le rapport Sauvageau-Caplan (*Rapport du groupe de travail sur la politique de la radiodiffusion*, ministère des Approvisionnements et Services, Canada, 1986), s'appuyant sur des données de Statistique Canada, estimait l'équipement des ménages canadiens à plus de 40 %.
3. Certains usagers ne parviendraient pas facilement par exemple à se servir des commandes de programmation. D'autres n'utiliseraient leur magnétoscope que pour visionner des documents loués dans un club-vidéo. Nous en saurons plus long sur le sujet lorsque nous aurons terminé l'enquête que nous projetons pour l'automne prochain auprès d'un échantillon des environs de Montréal.
4. G. Pronovost, *Temps, culture et société*, Presses de l'Université du Québec, 1983, p. 41.
5. *Culture et communication*, Rapport du Groupe d'étude au Groupe de travail chargé de l'examen des programmes, Gouvernement du Canada, 1985, p. 50. L'italique est de nous.
6. G. Pronovost, *op. cit.*, p. 173.
7. Cf. D. Smythe, «Communications: Blindspot of Western Marxism», dans *Canadian Journal of Political and Social Theory*, 1977.
8. H. Bergson, «Durée et simultanéité», dans *Œuvres*, Édition du Centenaire, Paris, 1959.
9. O. Costa de Beauregard, «Le temps physique», *Encyclopædia Universalis*, vol. 15, p. 930.
10. G. Friedmann, *Où va le travail humain?*, Gallimard, 1963, p. 52.
11. H. Barreau, «Temps, genèse de la notion», *Encyclopædia Universalis*, vol. 15, p. 925.
12. *Le Monde*, le jeudi 14 janvier 1988, p. 17. Propos recueillis par Philippe Dagen.
13. *Lawrence Durrell and Henry Miller, A Private Correspondence*, George Wickes, Faber and Faber Limited, 1962.
14. H.A. Innis, *Empire and Communications*, (1950), révisé par Mary Q. Innis, University of Toronto Press, 1972, p. 170.
15. Tout en tenant compte de l'interdépendance des concepts d'espace et de temps, nous insisterons ici sur la temporalité, compte tenu du thème de cet ouvrage. Mais il serait tout aussi intéressant de s'interroger sur les biais spatiaux des médias. On pourrait se demander, par exemple, quel niveau géographique favorise tel ou tel média: le local, le régional, le national ou l'international?
16. G. Tremblay, «Les journaux montréalais et la campagne référendaire», *Réseau*, oct. 1984, vol. 16, n° 2, p. 13-17.

17. La domination des journaux, aux États-Unis, a conduit à un développement à grande échelle de monopoles sur les communications, en termes d'espaces, et à une sous-estimation des problèmes du temps. Le monopole régional des journaux métropolitains a été renforcé par le monopole des associations de journaux. L'accent qu'ont mis les journaux sur les problèmes spatiaux et leur monopole sur l'information ont été confirmés avec l'arrivée d'un nouveau médium, la radio. Les conséquences ont été manifestes dans le cas des États à économie planifiée et socialiste, dont le développement a mis en évidence l'importance accrue des problèmes du temps. L'instabilité qu'implique la dépendance à l'égard des journaux aux États-Unis et dans le monde occidental a facilité l'appel à la force comme facteur potentiel de stabilité.

18. A. Girard, *L'opinion publique et la presse*, Université de Paris, Institut d'Études politiques 1965.

19. Gouvernement du Canada, ministère des Communications, *Nos industries culturelles, des liens essentiels*, p. 17.

20. A. De Tocqueville, 1835-1840, *De la démocratie en Amérique*, Union générale d'éditions, Paris, 1963, p. 283.

21. P. Virilio, *Vitesse et politique*, Paris, Éditions Galilée, 1977, p. 139.

22. W. Leiss, S. Kline et S. Jhally, 1986, *Social Communication in Advertising*, Methuen, Toronto.

23. Cette tendance s'accentue aux États-Unis, selon les résultats d'un sondage réalisé par Louis Harris and Associates, rapportés par le *Newsweek* du 28 mars 1988: «Le temps libre des Américains a décrû de manière significative, et en conséquence l'assistance aux manifestations artistiques a diminué de 12 % depuis 1984. Tels sont quelques-uns des résultats d'un nouveau sondage mené par Louis Harris and Associates. Basé sur un échantillon de 1 501 adultes, le sondage montre des déplacements dans le public des arts, notamment un accroissement de 24 % de la fréquentation des musées et une chute de 38 % de l'assistance à des spectacles d'opéra. Ces changements sont liés à une variété de facteurs, dont l'accroissement du prix des billets, mais le plus important d'entre eux est clairement l'énorme accroissement des propriétaires de magnétoscopes. Le sondage indique qu'il existe un marché potentiel de plus de deux milliards de dollars pour les spectacles sur vidéocassettes. L'Amérique est peut-être en train de devenir une société de je-reste-à-la-maison.»

24. «Je pense qu'il y a un problème d'espace et de temps, je pense que la politique est née de l'intervalle. On ne peut pas comprendre le statut de la «polis» grecque (la cité) sans la création d'un système d'intervalles, c'est-à-dire d'un espacement... Or c'est cet espace qui se réduit comme une peau de chagrin et qui amène une immédiateté sans intervalles, où il n'y a que des interfaces». («Le nouvel «espace-temps»», Entretien avec Paul Virilio. Propos recueillis par Éric Braine. *Terminal*, n° 36, déc. 1987-janv. 1988).

TROISIÈME PARTIE

Les cycles de vie

6

Temps et cycles de vie

Danielle Riverin-Simard

Ô temps, suspends ton vol!

Nos travaux sur les cycles de vie nous situent en plein cœur d'une réalité qui préoccupe l'humanité depuis toujours, à savoir les liens entre le temps et nos vies individuelles. Déjà, les philosophes des civilisations anciennes avaient longuement élaboré sur la question; citons, par exemple, Aristote: «Il est clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement.» Les poètes classiques ont également abordé cette réalité en léguant, entre autres, des déclarations célèbres comme celle de Lamartine, citée en exergue. Plus près de nous, les penseurs de la vie moderne se préoccupent encore et toujours intensément de ce phénomène subtil et envahissant; notamment, ils parlent de divers temps sociaux ou même de «schiso-chronie», i.e. d'une coupure temporelle d'avec de nombreux rythmes physiques, remplacés par des cycles énergétiques, telle l'électricité (Pineau, 1987). Cette réalité, transcendant notre être, s'avère complexe et à jamais résolue: «Le temps nous hante mais nous ne le possédons jamais, c'est lui au contraire qui nous possède» (Axelos, 1964, p. 89).

Parmi les nombreuses réflexions liées à ce phénomène, la perspective longitudinale, dans laquelle se situent nos travaux de recherche sur les cycles ou étapes de vie, a tout d'abord conduit

à esquisser une distinction entre la chronologie ou temps universel (TU) et la temporalité ou temps existentiel ou phénoménologique (i.e. conscience subjective du temps). Mais cette perspective longitudinale nous a surtout amenée à aborder plusieurs questions relatives au phénomène du temps dans le déroulement de ces cycles ou étapes de vie. Nous tenons à partager ici bien modestement les principales interrogations qui nous ont accompagnée tout au long de nos études portant sur le développement personnel de l'adulte au travail (1984; 1988a; 1988b). Ces questions ont respectivement trait à la fonction du temps dans la succession des cycles de vie, à la connotation sociale ou transculturelle du temps, à la redéfinition constante des finalités existentielles au fil des ans, ainsi qu'au caractère amical ou ennemi du temps selon les étapes de vie. Toutefois, avant d'aborder ces questions, nous allons, comme il se doit, préciser les définitions que nous avons adoptées en ce qui a trait aux concepts respectifs de cycles et étapes de vie.

QU'ENTEND-ON PAR ÉTAPES OU CYCLES DE VIE?

Les étapes de vie sont généralement décrites comme des moments d'une plus ou moins longue durée et ayant chacun ses caractéristiques ou ses propres défis. Les diverses appellations de ces étapes varient selon les auteurs: tantôt ce sont des périodes de crises (Brim, 1976; Erikson, 1958; Lieberman, 1980; Riegel, 1982), de transformations (Gould, 1978), de transitions (Levinson, 1978); elles peuvent également être, tour à tour, des périodes narcissiques (Collarusso et Nemiroff, 1981), des réactions à des événements normaux (Neugarten, 1980), des passages (Sheehy, 1977) ou des rites de passage (Van Gennep, 1960). Outre leurs appellations, le nombre ainsi que le contenu de ces différentes étapes varient.

Quant aux cycles de vie, ils sont habituellement définis comme des mécanismes ou processus facilitant le passage d'une étape à l'autre. Les cycles se manifestent habituellement lorsque l'individu se détache des structures antérieurement établies pour

les réorganiser d'une façon plus ou moins adaptée aux nouvelles situations. Dans les écrits pertinents, ils sont habituellement identifiés par une double expression, illustrant le va-et-vient de ces cycles: transition et structuration (Levinson, 1978), assimilation et accommodation (Piaget, 1972), différenciation et intégration (Werner, 1948; Tiedeman et O'Hara cités dans Bujold, 1975), changement et stabilité (Withbourne et Weinstock, 1979).

À l'aide de notions empruntées au modèle spatio-temporel, nous donnerons ici une illustration de l'explicitation donnée à ces processus cycliques. Il faut rappeler que ce modèle a été élaboré à partir des résultats d'une recherche, menée auprès de 800 adultes québécois (Riverin-Simard, 1984; 1988), dont les données ont été recueillies à l'aide d'entrevues semi-structurées; ces 800 sujets ont été répartis (a priori et au hasard) en neuf strates d'âge de 23-27 ans à 63-67 ans, selon le sexe, les classes sociales (défavorisée, moyenne et aisée) et les secteurs de travail (privé, public et parapublic). Dans ce modèle spatio-temporel, il y a deux types de cycles. Le premier type, appelé «cycle intra-étape», illustre les alternances nombreuses qui se manifestent à l'intérieur de chacune des étapes de vie; il s'agit d'alternances entre des moments marqués par un degré plus élevé, soit de questionnement, soit de réorganisation. Dans le deuxième type de cycle, appelé «cycle inter-étape», le développement se réalise grâce à la succession de deux types de remises en question dont l'une porte sur les buts généraux de vie (ou méta-finalités) et l'autre sur les moyens globaux pour atteindre ces buts (ou méta-modalités).

Après avoir très sommairement circonscrit les notions d'étapes ou de cycles de vie, nous proposons maintenant d'aborder les questions suivantes: quelle est l'implication ou la fonction du temps dans le déroulement de ces étapes ou cycles de vie? De quelle manière est-il présent dans le développement personnel de l'individu? L'utilisation du temps universel (TU) ou des temps sociaux masque-t-elle la réalité des temps personnels ou individuels?

TEMPS ET SUCCESSION DES CYCLES DE VIE

L'étude du temps a souvent été abordée par des phénomènes se situant au-delà de la vie humaine et, bien sûr, des vies individuelles. Selon Levy-Valensi (1965, p. 144), peut-être n'est-ce pas un hasard si ce sont les hautes spéculations de la philosophie, tout comme celles de la physique, qui ont porté sur la nature ou la fonction du temps: «Ces plus hautes spéculations sont le produit de la réflexion qui, en fait, n'est que la forme la plus englobante de la fameuse boucle rétroactive produisant la vie à partir de ce qui n'est pas elle.» Par exemple chez Kant, la fonction du temps est d'être une relation dominatrice, au-delà des vies humaines, parce que tout se passe dans le temps mais que le temps, lui, ne passe pas.

Quant à la psychologie, on a historiquement étudié le temps dans le cadre plus restrictif ou circonscrit des vies individuelles. Selon Corsini (1984), il y a eu tout d'abord des travaux sur le sens du temps (ceux de Nichols en 1890) et sur la perspective subjective du temps (ceux d'Israeli en 1936 et de Lewin en 1952). Actuellement, selon les différentes théories de la psychologie du développement, une des fonctions accordées au temps est d'être étroitement lié à l'apparition ou à la succession des cycles de vie (Wolman, 1982; Birren et Schaie, 1985). Tout en étant le cadre dans lequel se situe le déroulement de ces cycles, le temps n'est toutefois pas conçu comme étant responsable comme tel de leur présence; le temps ou l'âge sont généralement considérés comme une variable indice et aucunement causale.

Nous empruntons encore ici au modèle spatio-temporel pour mettre en évidence une façon d'expliciter la fonction du temps dans le déroulement des cycles de vie. Ce modèle fait un parallèle entre les rôles respectifs de la marche continue du temps et de l'âge (TU ou chronologie). Selon ce modèle, les cycles, par lesquels se réalise le déroulement ou la succession des étapes, sont provoqués par des événements, qui sont eux-mêmes amenés par la marche continue du temps; ces derniers revêtent une connotation

ou une signification toujours différente selon l'avancement en âge de l'individu. Cette perception, sans cesse distincte, provoque elle-même un élément d'inédit qui génère en soi des événements nouveaux, alimentant ainsi le redémarrage constant des cycles. La marche continue du temps s'avère ainsi intimement liée à la succession des cycles de vie et permet de mieux saisir les caractéristiques du développement personnel continu de l'individu. C'est donc à l'intérieur de la marche continue du temps que se situe la double évolution permanente de ce processus de développement, à savoir celle de l'interaction constamment renouvelée entre une identité personnelle sans cesse en mutation et un milieu socio-économico-culturel, lui-même en transformation permanente.

Pour mieux illustrer les fonctions respectives de la marche continue du temps et celles de l'âge, le modèle spatio-temporel propose quelques cas: ces derniers relèvent, encore pour quelques décennies, de la science-fiction. Par exemple, un adulte de 25 ans subit une hibernation chimique pendant 20 ans et se réveille à 45 ans. Durant 20 ans, il a avancé en âge mais il n'a pas effectué une marche continue dans le temps. Il n'a donc pas vécu une transformation de son identité personnelle, ni été témoin de l'évolution de son milieu ou influencé par elle. Il n'a pas non plus expérimenté cette interaction sans cesse renouvelée entre les mutations de ces deux entités. En somme, il n'a vécu aucun élément habituellement responsable de l'apparition ou de la succession des cycles ou étapes de vie. Cet adulte ne pourra donc pas, malgré son avancement en âge, traverser la même étape de vie que l'adulte de 45 ans ayant normalement vécu ou n'ayant pas été l'objet d'une hibernation chimique.

Un autre cas fictif proposé par le modèle spatio-temporel est le suivant. Un adulte a 30 ans et il conserve cet âge pendant 20 ans de suite. Ce cas, souhaité peut-être par plusieurs d'entre nous, n'avance pas en âge mais vit toute une série d'événements susceptibles de provoquer son développement psychosocial. Le milieu se transforme constamment pendant ces 20 ans ainsi que son identité personnelle. De plus, il continue d'expérimenter l'inter-

action entre ces deux entités qui se renouvelle graduellement. Mais, différemment des autres adultes qui avancent en âge, cet individu ne vit pas la marche continue du temps. Les événements vécus sont interprétés avec un facteur important en moins, à savoir sa propre situation chronologique toujours différente dans le temps. La signification des événements sera toujours typique d'une personne qui se situe au tiers de sa vie; elle ne sera pas reliée à un adulte qui, de jour en jour, dépasse les 30 ans pour arriver graduellement au mitan et ensuite se situer vers la fin de sa vie. Le développement personnel de cet adulte se fera avec un contenu spécifique d'une personne de 30 ans et non avec celui d'un adulte qui arrivera graduellement à ses 40 ou 50 ans. Les événements vécus ne peuvent avoir le même sens; vivre une rétrogradation à 30 ans, par exemple, est différent de celle vécue à 50 ans, et ainsi de suite. Le développement personnel de cet éternel adulte de 30 ans se retrouve amputé des types de remises en question spécifiques aux âges ultérieurs.

De même en serait-il d'un autre cas fictif, plus près des buts de la médecine futuriste. Imaginons, pour un instant seulement, que l'espérance de vie ne serait pas aux environs de 75 ans mais de 240 ans. Dans ce dernier cas, l'adulte de 80 ans serait dans la même situation que celui de 30 ans dont on a parlé plus haut; ils seraient tous deux situés à la fin du premier tiers de leur vie et vivraient alors, grosso modo, des réalités psychologiques similaires. L'évaluation de sa situation chronologique, ou de son avancement dans le temps qui est mis à sa disposition, serait ainsi un des facteurs importants dans la détermination du cycle ou de l'étape de vie que l'adulte traverse ainsi que dans la signification accordée aux différents événements qui l'accompagnent.

Mais, tout au long de cette brève discussion liée au phénomène complexe des fonctions du temps dans la succession des étapes ou cycles de vie, on n'a pas spécifié s'il était question ici du temps social ou transculturel. Peut-on notamment parler de connotation sociale ou transculturelle dans la perception du temps? Qu'entend-on par ces deux concepts? Lequel serait davantage lié à l'apparition de ces étapes ou cycles de vie?

TEMPS SOCIAL OU TRANSCULTUREL

Le temps social, qui se définit comme la valeur culturelle qu'une société accorde au temps ou aux diverses périodes de vie, envahit-il entièrement notre façon de nous représenter le temps? De plus, ce temps social est-il, comme le suggère Attali (1982, p. 16), la manifestation d'un pouvoir s'exerçant par la domination d'un temps officiel sur tous les autres, imposant ainsi un sens à donner aux multiples temps du monde, de même qu'un mode d'organisation de la vie collective? Par ailleurs, y aurait-il, parallèlement à une socialisation du temps, une connotation existentielle transculturelle dans notre perception du temps? Si oui, est-ce le temps social ou transculturel qui serait davantage lié à la présence des étapes ou cycles de vie?

Ces questions complexes soulèvent généralement beaucoup de controverses dans les divers écrits pertinents. On pourrait subdiviser les écoles de pensée en deux, soit la conception culturelle et la conception temporelle. La première veut que la présence de ces cycles ou étapes soit, en bonne partie, culturellement conditionnée. Les spécificités des préoccupations, transitions ou crises typiques à des groupes d'âge s'expliqueraient surtout par les divers types de prescriptions sociales faites à l'égard de l'individu, selon l'étape de vie qu'il traverse. Par exemple, aux environs de 20 ans, la société exige habituellement de l'individu qu'il intègre le marché du travail.

La conception culturelle refuse donc d'interpréter la présence de ces étapes ou cycles de vie comme étant associée à la condition humaine. Cette conception soutient que les éléments communs observés par groupes d'âge ne sont que la manifestation du phénomène de socialisation ou l'expression de thèmes culturels dominants. Ces éléments sont parfois associés aux effets de génération; il s'agirait là tout simplement d'une lecture intéressante des diverses valeurs ou attitudes qui différencient les groupes de population ayant vécu, aux mêmes moments de leur vie, des événements sociaux identiques. Enfin, selon la conception culturelle, toute recherche ayant tenté de découvrir des similarités selon les âges

et, surtout, les ayant interprétées comme une conséquence de l'évolution de l'individu dans le temps, serait un pur gaspillage d'énergie ou un exercice carrément futile. On retrouve d'ailleurs ces mêmes modes de pensée en ethnologie et en sociologie, dans l'école du diffusionnisme. Cette école veut que les sociétés évoluent non pas, tel que le préconise l'évolutionnisme linéaire, par l'effet d'un mouvement inné et universel de la nature humaine, mais par des contacts qu'elles ont pu avoir entre elles. On retrouve également ces conceptions dans l'école analytique ou morphologique qui conclut en l'unicité, et non à l'universalité des cultures.

Toutefois, tout en reconnaissant la grande valeur de l'argumentation du courant culturel, le modèle spatio-temporel n'y adhère pas entièrement pour expliquer la présence des similarités des préoccupations selon chaque groupe d'âge. Le temps social serait moins lié comme tel à l'apparition ou à la succession des étapes de vie mais plutôt à la signification qui leur est accordée ainsi qu'à la façon de les négocier, une fois leur présence perçue ou conscientisée. Ce modèle spatio-temporel emprunte à la conception temporelle qui fait valoir la fonction d'une connotation transculturelle dans la façon de se représenter le temps. Parallèlement à la conception culturelle, cette conception temporelle veut que les cycles ou étapes de vie observés, au fil des ans, soient partiellement conséquents au fait que l'être humain est essentiellement constitué par la temporalité. Malgré les divergences subtiles des Husserl, Heidegger, Sartre et Merleau-Ponty, on peut, selon Morfaux (1980, p. 362), globalement définir ce concept phénoménologique et existentiel comme suit: la temporalité est «l'essence du moi, de l'être-là qui consiste en ce que la conscience de nous-même ne fait qu'un avec l'expérience interne du temps». De plus, ces différents éléments (passé, présent et avenir) sont à la fois distincts et inséparables; le présent n'est pas fermé sur lui-même mais se transcende vers un avenir et vers un passé qui forment avec lui l'unité du temps intérieur.

Dans cette lignée, le modèle spatio-temporel explique que, selon l'avancement en âge, l'individu réévalue sporadiquement sa

situation chronologique: selon le cas, il a déjà terminé les premier, deuxième ou troisième quarts de sa vie. Cette situation chronologique, en perpétuel mouvement (les anniversaires de naissance s'additionnent régulièrement), provoque un questionnement dont plusieurs composantes sont foncièrement comparables chez les adultes d'un même groupe d'âge. L'individu doit continuellement refaire une synthèse de ses représentations des trois dimensions passé, présent et futur. Par exemple, dans nos travaux de recherche, le questionnement lié à la quête du fil conducteur de son histoire (questionnement plus évident vers 43-47 ans) s'expliquerait, en partie, par une réaction transculturelle voulant que, dans la seconde moitié de sa vie, on veuille davantage utiliser son passé, pour se projeter dans l'avenir (Kastenbaum, 1984, p. 430). Par exemple, le questionnement lié à la transition du mitan de la vie s'expliquerait, en partie, par les premiers sentiments de finitude provoqués, entre autres, par la prise de conscience d'être situé à mi-chemin entre sa naissance et sa mort. Cela expliquerait en partie le fait que l'on observe des préoccupations ou interrogations communes chez les adultes d'un même groupe d'âge, au-delà du fait que l'attitude, à l'égard des dimensions temporelles, soit, en bonne partie, culturellement conditionnée. Par ailleurs, Erikson (1958) affirme que les stades qu'il a identifiés sont transculturels, et ce, malgré la très grande variété et diversité des peuples, races ou nations. Selon Levinson (1978), les saisons de la vie humaine, mises en évidence par sa recherche, vont nettement au-delà du phénomène des générations et seront, affirme-t-il, valables pour des décennies ou même des siècles à venir. D'ailleurs, il y a des patrons généraux concernant la vie adulte qui remontent jusqu'à 2 500 ans avant Jésus-Christ et sont encore très pertinents aujourd'hui. Il s'agit des étapes de vie rapportées par Solon, Confucius et un texte hébreu, le Talmud.

De plus, le modèle spatio-temporel prétend que cette connotation transculturelle incluse dans notre façon de nous représenter le temps, loin de nier l'unicité de la personne humaine, s'avère, au contraire, des occasions ou des moments spécifiques de la promouvoir. Les étapes ou cycles de vie relevés ne sont pas des

comportements prédits ou présumés mais plutôt des remises en question. Chaque étape de vie entraîne une période d'incertitude ou de questionnement. Il s'agit là d'une réalité ayant des connotations ontologiques où l'être humain, en tant qu'être historique ou être situé dans le temps, s'interroge, s'angoisse, essaie de répondre. Par ailleurs, chaque adulte, en essayant de donner une signification propre à ce questionnement, l'affronte d'une façon différente; en inscrivant un mode de négociation qui lui est également personnel, l'adulte, moyennant la présence de conditions facilitantes, résout ce questionnement d'une manière adaptée et originale. De plus, il faut souligner que la plupart de ces grandes conquêtes temporelles ou combats personnels ne passent pas à l'histoire et sont encore à peine isolés comme objet de connaissance (Pineau, 1987, p. 104). Enfin, la présence de ces éléments communs de remise en question ne signifie pas, pour emprunter les termes de Ferrarotti (1983, p. 141), «qu'on doive opposer ce qu'un acte ou l'histoire de vie ont en commun avec les actes ou les histoires d'autres individus». De même, l'observation de ces éléments, similaires à un même groupe d'âge ou à une même étape de vie, n'empêche certes pas de concevoir la personne comme la synthèse individualisée et active de la société. D'ailleurs, la richesse des histoires personnelles de vie déborde toujours largement ces patrons communs, si généraux soient-ils. La similarité des remises en question, typiques à différentes étapes de vie, s'avère plutôt, selon le modèle spatio-temporel, un rappel d'une caractéristique importante de la structure existentielle de l'être humain qu'est la temporalité.

Mais tout au long de l'apparition ou de la succession de ces étapes ou cycles, les objectifs ultimes ou globaux de vie demeurent-ils les mêmes? Le temps est-il lié à la nécessité de la redéfinition constante de nos finalités de vie ou, du moins, à la permanence de nos incertitudes existentielles?

TEMPS ET REDÉFINITION CONSTANTE DES FINALITÉS EXISTENTIELLES

Les étapes ou cycles de vie sont habituellement marquées par d'intenses remises en question. En général, les auteurs s'accordent pour affirmer que ces moments sont des périodes cruciales, comportant à la fois une certaine vulnérabilité et un potentiel d'adaptation pour redéfinir et atteindre les objectifs globaux de vie (McCoy, Ryan, Sulton et Winn, 1980). Ils sont généralement considérés comme des événements qui s'avèrent des sources potentielles de crises psychologiques (Brim, 1976; Erikson, 1958; Lieberman, 1980; Riegel, 1982). De plus, on souligne que, tout au long de la marche continue du temps, les buts antérieurement délimités s'affadissent et la définition de nouvelles finalités de vie s'avère nécessaire. La marche continue du temps semble donc reliée à la nécessité de redéfinir constamment ses objectifs globaux de vie ou ses finalités existentielles. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ces finalités s'avèrent ainsi forcément temporaires, et ce, malgré le fait que ces dernières se veulent pertinentes ou valables pour la globalité ou l'entièreté de la vie.

Pour mieux expliciter notre point de vue, nous nous référons à la notion de cycles inter-étapes qui est ressortie clairement tout au long de nos travaux (Riverin-Simard, 1984; 1988b). Ces cycles, comme nous l'avons indiqué brièvement dans les pages précédentes, se décrivent comme une forme d'alternance, plus ou moins régulière (en moyenne à tous les cinq ans, selon nos recherches), entre les étapes où l'adulte se préoccupe davantage des méta-finalités et celles où il est surtout impliqué dans des remises en question sur les méta-modalités. Les premières étapes sont spécifiquement liées au processus de redéfinition des finalités existentielles. Durant ces étapes, les événements vécus provoquent généralement une dissonance, touchant surtout des thèmes de base tels l'identité personnelle, les buts préétablis, les motivations professionnelles, etc. L'adulte se sent alors poussé, à la lumière de l'ensemble de ces événements qui se situent dans le temps, à redéfinir ses finalités ou le pourquoi de sa vie personnelle. La majorité des

circonstances vécues semblent prendre une coloration similaire et adopter une interprétation analogue; tout en étant variés, ces événements semblent tous vouloir signifier à l'adulte la précarité flagrante et la pertinence affadie des finalités existentielles actuelles, pourtant antérieurement valables pour cet individu. Ils semblent ainsi tous commander une redéfinition très exigeante et parfois troublante de ces méta-finalités devenues, avec le temps, non significatives. La partie du cycle inter-étapes portant sur les méta-finalités rejoint le concept de la différenciation inductive de Withbourne et Weinstock (1979). Ce type de différenciation est un processus qui apparaît lorsque les expériences perçues provoquent un certain changement touchant l'identité de la personne elle-même. Par ce processus de différenciation inductive, il y a, à la suite d'une exposition à certaines expériences de vie situées dans la marche continue du temps, une nécessité de clarifier et de redéfinir les perceptions de soi, ses motifs, ses valeurs, ses rôles professionnels, etc.

Par ailleurs, durant les étapes portant sur les méta-modalités, l'adulte remet en question la pertinence des moyens majeurs utilisés pour atteindre ces finalités existentielles fraîchement redéfinies. Durant ces étapes, les événements, inhérents à l'écoulement du temps et provoquant de la dissonance, n'entraînent généralement pas l'adulte à remettre en question toute son identité personnelle, ni l'ensemble de ses plans ou objectifs de vie. La dissonance provoquée implique plutôt une réévaluation des moyens pour parvenir aux finalités existentielles préétablies lors de l'étape précédente. La partie du cycle inter-étapes portant sur les méta-modalités rejoint le concept de différenciation déductive de Withbourne et Weinstock (1979). Ce processus apparaît lorsque, devant une expérience ou un événement dissonants situés dans la marche continue du temps, c'est l'identité de la personne qui forme la base de l'interprétation de cet événement. Dans ce cas, c'est l'individu lui-même qui trouve le sens à donner à cette expérience. C'est lui qui évalue les façons de réagir afin qu'elles soient pertinentes aux valeurs et aux rôles sociaux adoptés. Ces manières de se réadapter consistent à choisir les moyens les plus judicieux pour mieux

atteindre les finalités existentielles préétablies. Dans ces étapes, il n'est donc pas question de la nécessité de la redéfinition de ces dernières.

Rappelons que, selon nos travaux, les étapes portant sur les méta-finalités, où la redéfinition des finalités existentielles se démarquait d'une façon intense, sont les suivantes: vers 28-32 ans (à la recherche d'un chemin prometteur), vers 38-42 ans (essai de nouvelles lignes directrices), vers 53-57 ans (à la recherche d'une sortie prometteuse), vers 63-67 ans (aux prises avec la retraite). Les étapes où domine le processus de l'identification des moyens susceptibles d'atteindre les finalités existentielles sont les suivantes: vers 23-27 ans (arrivée sur le marché du travail), vers 33-37 ans (aux prises avec une course professionnelle), vers 43-47 ans (en quête du fil conducteur de son histoire), vers 48-52 ans (affairement à une modification de trajectoire), vers 58-62 ans (transfert de champ gravitationnel).

Par ailleurs, pour mieux différencier les alternances de ce cycle quinquennal, comprenant une étape liée à la redéfinition des finalités existentielles (méta-finalités) et une autre relative aux modalités pour les atteindre (méta-modalités), on donne ici un exemple de cas illustrant les vécus spécifiques des deux types d'étapes. La narration du vécu de la rétrospective correspond au premier type alors que le récit de l'année en cours ainsi que celui du début de la prospective témoigne du deuxième. Un sujet masculin de 59 ans, de statut socio-économique et de scolarité élevés, confiait qu'il venait à peine de terminer une période très difficile. Il avait subi une amère rétrogradation qui l'avait complètement désorienté sur le plan de la carrière. Il n'arrivait plus à établir des finalités professionnelles et existentielles significatives. Il a tout d'abord songé à se lancer en recherche, mais il s'est vite ravisé car cela ne correspondait pas à ses objectifs. Il a essayé l'enseignement, puis la gestion d'une petite entreprise; il est revenu à l'enseignement pour ensuite accepter la responsabilité d'une évaluation d'un projet gouvernemental. À travers tous ces essais, il était à la recherche de buts professionnels et existentiels significatifs

et surtout très motivants. Il semblait alors effectuer plusieurs démarches errantes car, bien souvent, il postulait des emplois dont il n'était même pas certain de leur correspondance avec ses objectifs de vie, ces derniers étant actuellement l'objet de remise en question. Durant l'année en cours, il a obtenu un poste comportant des défis très significatifs à ses yeux. Depuis l'événement, il n'a plus l'impression de chercher ses objectifs de vie personnelle et professionnelle. Il lui semble cette fois que ses finalités existentielles sont claires (il n'a toutefois pas précisé comment s'est effectué ce changement). Mais, voilà que réapparaissent maintenant toute une autre série de questions qui le hantent d'une autre manière. Le poste qu'il a récemment obtenu comporte la direction d'un organisme parapublic de taille moyenne, au sein duquel se présentent des problèmes de gestion du personnel. Cet adulte s'affaire donc maintenant à trouver des moyens de relever ces défis: ces défis correspondent maintenant, rappelons-le, à ses objectifs de vie professionnelle redéfinis. Il essaie tantôt la cogestion, tantôt les mécanismes accrus de communication. Il prévoit déjà essayer un système d'information plus efficace et songe également à instaurer tout un réseau de relations extérieures. Ces dernières interrogations correspondent cette fois, non pas à une recherche de ses finalités existentielles ou professionnelles, mais plutôt à une recherche d'identification des modalités pour parvenir à ses objectifs. Durant la rétrospective, cet adulte semblait donc traverser une étape de vie au travail où les remises en question portaient principalement sur les méta-finalités ou les finalités existentielles. Durant l'année en cours, il semble commencer une étape dominée surtout par des préoccupations relatives aux méta-modalités.

Tout en étant lié aux deux types de remise en question, l'écoulement du temps semble, selon le modèle spatio-temporel, plus lourd et complexe à certains moments dans la vie de l'individu. Il s'agit surtout des périodes où les méta-finalités s'affadissent, provoquant ainsi des incertitudes existentielles ainsi que la nécessité d'une redéfinition constante des objectifs globaux de vie. Quoique difficile, ce processus de la réidentification des finalités semble pourtant relativement permanent chez l'adulte; rappelons que les

cycles inter-étapes réapparaissent, suivant les résultats de nos travaux, selon une alternance quinquennale. Se situant dans la marche continue du temps, l'adulte, selon ce même modèle spatio-temporel, n'aurait jamais la même perception de sa vie; il n'est jamais situé au même point chronologique. La prospective doit donc toujours se redéfinir car l'horizon temporel, que l'adulte croyait avoir tracé devant lui, s'éloigne toujours lorsqu'il s'en approche. D'une étape à l'autre, la prospective n'est donc jamais composée des mêmes éléments. «L'anticipation ou la projection de l'avenir, accréditées comme l'essentiel du temps par toutes les théories de Bergson à Sartre, ne sont que le présent de l'avenir et non pas l'avenir authentique» (Levinas,1947).

La prospective, tout comme la rétrospective, est surtout délimitée en quelque sorte par le présent qui l'attire. L'espace-temps que l'individu envisage pour l'entièreté de sa vie pourrait ressembler à un arc de cercle dont les extrémités (futur ou passé) s'effacent de plus en plus, devant la prépondérance du présent et de ses exigences immédiates. Plus le futur perçu s'éloigne du présent, moins il devient significatif dans la délimitation des finalités existentielles. Par contre, à mesure que l'individu avance dans le temps, le futur «perçu» éloigne toujours davantage ses frontières. Selon les étapes de vie, le futur suit une courbe où l'infini ne peut se percevoir; c'est l'«infini-senti» ou l'«infini-perçu» qui joue un rôle dans la délimitation des objectifs globaux de vie. Il ne faut donc pas s'étonner du paradoxe apparent voulant que ces finalités ultimes, valables en soi pour l'entièreté de sa vie, demandent à être constamment redéfinies au fil des ans. Le caractère temporaire des finalités existentielles serait tributaire de la stabilité dynamique du développement de l'individu ainsi que de la perception toujours renouvelée de l'espace-temps au fil des ans.

Mais alors, y aurait-il des différences dans les représentations du temps selon les étapes ou cycles de vie? Selon le cas, le temps s'avère-t-il un facteur surtout accélérateur ou démotivant dans la poursuite du développement personnel de l'individu?

LE TEMPS: AMI OU ENNEMI DE CERTAINES ÉTAPES DE VIE?

Selon Corsini (1984), il semble généralement accepté que les représentations du temps varient, entre autres facteurs, selon les étapes ou cycles de vie. Pour illustrer ce point de vue, nous faisons ici référence à une série de neuf étapes identifiées à l'aide de nos travaux (1984; 1988 a et b). Ces étapes de vie au travail sont toutes indicatives d'une perception toujours différenciée du temps.

Lors de l'arrivée sur le marché du travail (vers 23-27 ans), la plénitude du temps est à ce point ressentie que la perception du présent est surtout envahie par celle du futur à construire. Lors de la recherche d'un chemin prometteur (vers 28-32 ans), cette plénitude du temps est encore fortement éprouvée mais une certaine impatience commence à faire son apparition et amène l'adulte à s'imposer des délais plus brefs et précis, dans ses objectifs de vie professionnelle. Lors de la course occupationnelle (vers 33-37 ans), la perception du temps est, cette fois, davantage marquée par le présent à occuper pleinement. Pour cet adulte, il importe alors d'avancer à un rythme accéléré ou de surmonter rapidement les obstacles; il vise ainsi à accéder à un plateau lui garantissant un statut convenable le reste de sa vie. L'essai de nouvelles lignes directrices (vers 38-42 ans) semble un processus qui va de pair avec les premiers sentiments de finitude; ce processus exige une recomposition d'une philosophie de vie ou, du moins, une mise au point sur les divers plans personnel et professionnel. Lors de la quête du fil conducteur de son histoire (vers 43-47 ans), l'adulte tente un effort de réappropriation de sa temporalité afin de mieux saisir les liens entre son présent, passé ou futur. Lors de l'affairement à une modification de trajectoire (vers 48-52 ans), la perception du temps, même si elle est sise dans une perspective de finitude, est davantage ressentie sous l'angle positif d'être située aux confins de la jeunesse et de la sagesse. L'adulte est généralement surpris d'être encore jeune ou, du moins, au tout début de sa deuxième moitié de vie. Lors de la recherche d'une sortie prometteuse (vers 53-57 ans), l'adulte perçoit brusquement une

certaine constriction du temps. Même si la retraite n'est prévue que dans une décennie ou plus, l'adulte se sent abruptement dans une période de compte à rebours avant la fin de sa vie professionnelle et biologique. Lors du transfert de champ gravitationnel (vers 58-62 ans), la perception de la finitude de son temps est à ce point marquante qu'elle s'associe généralement à des sentiments négatifs vis-à-vis de son identité à la fois personnelle et professionnelle. Enfin, au moment où l'adulte est aux prises avec la réalité de la retraite (vers 63-67 ans), il ressent généralement un étranglement, cette fois dramatique, de son temps; «se diriger vers la retraite, c'est se diriger vers la tombe».

L'adulte se représente ainsi le temps comme ami ou ennemi, selon l'étape de vie qu'il traverse. Le temps est d'abord considéré comme un ami durant la première moitié de la vie parce qu'il est perçu comme illimité et pleinement ou entièrement mis à la disposition de l'adulte. D'ailleurs, la société elle-même semble assurée qu'à cet âge, plus l'individu avance dans le temps (temps ami), plus il risque de se diriger vers l'optimisation de son être. Le temps se transformerait ensuite en un redoutable ou invincible ennemi, durant la seconde moitié de la vie alors qu'il est perçu comme une denrée de plus en plus limitée, réduite ou rare; d'ailleurs, la société (du moins dans la civilisation occidentale) considère généralement qu'à cette période de vie, plus l'individu avance dans le temps (temps ennemi), plus il risque de se diriger graduellement vers la diminution ou le déclin irréversible à une seule et unique stratégie: «l'écoulement du temps» (Weil, 1959, p. 255).

Ces représentations du temps, ami ou ennemi, suscitent de nombreuses interrogations; nous en soulignons ici quelques-unes. L'ampleur de la perception de l'espace-temps devant soi s'avérerait-elle alors un facteur important du potentiel de développement continu chez l'individu, situé dans la seconde moitié de sa vie? Doit-on alors croire que, pour se délimiter des objectifs de poursuite de son développement, il faille concevoir parallèlement un espace-temps optimal à sa disposition? Il nous est apparu que,

dans la seconde moitié de la vie, la marche continue du temps semble amener l'adulte à emprunter différentes solutions dont les deux extrêmes pourraient être les suivantes: la constriction ou l'expansion de la donnée combinatoire espace-temps. À cette période de vie, l'adulte semble devoir davantage mettre à l'épreuve ses idéologies existentielles. Devant soi, y a-t-il le néant (idéologie matérialiste globalement définie comme une doctrine d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la matière) ou une immortalité réelle (idéologie spiritualiste ou christianiste)?

Si l'individu opte pour la première alternative, liée à la constriction progressive de son espace-temps, limite-t-il alors les possibilités vitales de poursuivre des objectifs de vie? Si l'on postule que le survol d'un espace-temps est nécessaire (du moins selon le modèle spatio-temporel) pour être en mesure de trouver des finalités existentielles, cette alternative réduit-elle alors graduellement à rien ces possibilités?

Si, par ailleurs, l'individu choisit de croire en une immortalité réelle, liée à une explosion ou expansion de son espace-temps, se retrouve-t-il dans une situation où il se définit de nouvelles finalités mais cette fois dans un espace-temps infini qui est sans doute fabulé, irréel ou imaginaire? Laquelle de ces alternatives est la plus favorable à un développement personnel continu?

Entre ces deux extrêmes, se situent évidemment de nombreuses options. Par exemple, que vaut la croyance en une immortalité symbolique, en tant que facteur de développement personnel de l'adulte? Il faut rappeler ici que cette notion, mise en relief par Lifton (1976), est liée à la continuation de son existence par le biais d'enfants (immortalité de type biologique), de réalisation professionnelle (immortalité de type créateur), etc.

Si l'on postule la nécessité de la perception d'un espace-temps optimal pour être en mesure de poursuivre son évolution personnelle, doit-on alors croire que l'adulte a plus de chances de se développer s'il fabule une immortalité réelle (différente de symbolique), lui permettant de percevoir un espace-temps infini

devant lui? Ou, doit-il s'enivrer de différentes manières comme le suggère Beaudelaire: «Il faut être toujours ivre... pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trève. Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous!» Ou, au contraire, comme le prétendent la majorité des humanistes, l'individu parviendra-t-il davantage à une actualisation optimale de soi s'il accepte positivement sa finitude?

Malgré que les études reconnaissent l'importance de la signification accordée à la finitude du temps ou à la mort dans nos vies, l'état actuel de la recherche ne nous fournit à peu près pas d'éléments de réponse à cette question. D'ailleurs, l'investigation scientifique se bute, ici comme ailleurs, à l'idéologie du chercheur. Toutefois, peut-on croire que la réponse la plus complète et subtile se situerait dans un contexte culturel qui sera incessamment marqué, tel que le prédisent les Sorokin (1962) (théoricien des changements sociaux) ou les Capra (1986) (physicien adhérant au paradigme hostile ou holographique), par une idéologie «idéale, i.e. visant un équilibre entre les systèmes de valeurs à la fois matérialistes et spiritualistes» (Capra, 1986)?

Une fois de plus dans l'histoire de l'humanité, le temps existentiel sera-t-il redéfini selon un nouveau paradigme? Surtout cette redéfinition donnera-t-elle au temps une couleur amicale à l'ensemble des cycles ou étapes de vie? Peut-on envisager que le poète de l'an 2000, même s'il se situe dans la seconde moitié de sa vie, puisse interpeller le temps dans le sens inverse de Lamartine:

Ô temps, poursuis ton vol?

BIBLIOGRAPHIE

Attali, J. (1982), *Histoire du temps*, Paris, Fayard.

Axelos, K. (1964), *Vers la pensée planétaire*, Paris, Éditions de Minuit, p. 89.

Beaudelaire, C. (1864), *Petits poèmes en prose*, XXXIII, Enivrez-vous.

Birren, J.E., et Schaie, K.W. (éds), (1985), *Handbook of the Psychology of Aging*, (2e éd.), New York, Van Nostrand Reinhold.

Brim, O.G. (1976), «Theories of the Male Mid-life Crises», *The Counselling Psychologist*, vol. 6, nº 1, p. 2-10.

Bujold, C.E. (1975), *Théories du développement vocationnel I et II*, Sainte-Foy, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval.

Butt, D.S., Beiser, M. (1987), «Successful Aging: a Theme for International Psychology», *Psychology of Aging*, vol. 2, nº 1, p. 87-94.

Capra, F. (1986), *Le temps du changement*, Paris, Le Rocher.

Collaruso, C.A., et Nemiroff, R.A. (1981), *Adult Development: a New Dimension in Psycho-dynamic Theory and Practice*, New York, Plenum Press.

Corsini, R.J. (1984), *Encyclopaedia of Psychology*, vol. 3, New York, John Wiley and Sons.

Erikson, E.H. (1958), *Young Man Luther*, New York, W.W. Norton and Co. Inc.

Ferrarotti, F. (1983), *Histoires et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens.

Gould, R.L. (1978), *Transformations*, New York, Simon & Schuster.

Kant, E. (1960), *Critique du jugement*, traduit de l'allemand par J. Gibelin, Paris, Librairie Philosophique.

Kasterbaum, R. (1984), «Depression, Perception and Rhythm», dans R.J. Corsini, *op. cit.*

Levinas, E. (1947), «Le temps et l'Autre», dans Artaud B., *Le choix, le monde, l'existence*, Cahiers du collège philosophique, p. 172.

Levinson, D.J. (1978), *The Seasons of a Man's Life*, New York, A.A. Knopf.

Levy-Valensi, E.A. (1965), *Le temps dans la vie*, Paris, Flammarion.

Lieberman, M.A. (1980), «Adaptative Processes in Late Life», dans V.R. McCoy *et al.* (éds), *A Life Transitions Reader*, Lawrence, Université du Kansas, p. 29-32.

Lifton, R.J. (1976), *The Life of the Self: Toward a New Psychology*, New York, Simon & Schuster.

McCoy, V.R., Ryan, C., Sutton, R., Winn, N. (1980), *Life-transitions Reader*, Kansas, étude indépendante, Division of continuing education, Université du Kansas, p. 1-4.

Morfaux, L.M. (1980), *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Armand Colin, p. 363.

Neugarten, B.L. (1980), «Time and Life Cycle», dans V.R. McCoy *et al.* (éds), *op. cit.*, p. 8-12.

Piaget, J. (1972), «Intellectual Evolution from Adolescence to Adulthood», *Human Development*, nº 15, p. 1-12.

Pineau, G. (1987), *Temps et contretemps*, Montréal, Éditions Saint-Martin.

Riverin-Simard, D. (1984), *Étapes de vie au travail*, Montréal, Éditions Saint-Martin.

Riverin-Simard, D. (1988a), «La vie au travail au fil des ans», *Interface*, vol. 9, n° 2, p. 22-29.

Riverin-Simard, D. (1988b), *Phases of Working Life*, Montréal, Meridian Press.

Riegel, K.F. (1982), «The Dialectics of Human Development», dans V. Rogers *et al.* (éds), *Developing Through Relationships*, Lawrence, Kansas University.

Sheehy, G. (1977), *Passages: crises prévisibles de l'âge adulte*, Montréal, Éditions Select.

Sorokin, P.A. (1962), *Social and Cultural Dynamics (1937-1941)*, Englewoods Cliffs, Bedminster Press, quatre tomes.

Van Gennep, A. (1960), *The Rites of Passages*, Chicago, University of Chicago Press.

Weil, S. (1959), *Leçons de philosophie*, ouvrage posthume, Paris, Plon.

Werner, H. (1948), *Comparative Psychology of Mental Development*, New York, International University Press.

Withbourne, S.K. (1985), «The Psychological Construction of the Life Span», dans J.E. Birren et K.W. Schaie, *Handbook of the Psychology of Aging* (2e éd.), New York, Van Nostrand Reinhold, p. 594-618.

Wolman, B.B. (1982), *Handbook of Development Psychology*, N.J., Prentice-Hall.

7

Les temps multiples des jeunes

Jacques Lazure

Florence Kluckhohn, anthropologue américaine de haute renommée, avait bien raison d'affirmer, il y a déjà plus de trente ans, que «le comportement humain de tous les temps reflète un mélange subtil de l'universel et du contingent [1]». D'après l'auteure, «il existe un nombre limité de problèmes humains fondamentaux auxquels tous les peuples, à quelque période ou lieu dans lesquels ils vivent, se doivent d'apporter une solution quelconque [2]».

La dimension du temps représente justement une de ces questions universelles, un de ces problèmes de base que les humains ont toujours à rencontrer sur leur chemin et à résoudre dans leur comportement. Le temps, pour Florence Kluckhohn, fait partie d'un ensemble de cinq interrogations de fond qui concernent tous les êtres humains: quelles sont les prédispositions innées de ces humains, quelles sont leurs relations avec la nature ou l'environnement, quelle est leur dimension du temps, quel est le type de personnalité qu'ils valorisent et, enfin, quelle est la modalité dominante de leurs rapports avec les autres humains?

Dans son modèle théorique, l'auteure propose une triple solution possible à chacun de ces problèmes humains universels. Ainsi, à la première question, elle répondra que certaines sociétés envisagent les êtres humains comme prédisposés naturellement au mal, d'autres les considèrent comme naturellement ni bons ni

mauvais ou comme impliquant un mélange des deux, d'autres enfin jugent la nature humaine comme essentiellement bonne. Les relations de l'homme avec la nature pourront, elles, signifier ou bien que l'homme est assujetti à la nature, ou bien qu'il se fond avec elle, ou bien qu'il la domine. Le type de personnalité valorisé insistera tantôt sur l'être statique de l'homme, tantôt sur son être mais en tant que susceptible de perfectionnement, tantôt sur l'action ou le devenir pur de l'homme. La modalité dominante des rapports avec les autres humains, de son côté, pourra être soit de type linéaire où l'ensemble social et sa continuité dans le temps et l'espace deviennent importants, soit de type collatéral où le groupe particulier d'appartenance revêt une grande signification, soit encore de type individualiste où la personne dans son unicité possède la prépondérance. Quant à la dimension du temps, elle pourra être tournée vers le passé, le présent ou le futur.

Notre propos, ici, n'est pas d'analyser en tant que tel ce modèle théorique présenté par Florence Kluckhohn, encore moins d'en évaluer la validité intrinsèque ou heuristique. Nous voulions simplement en esquisser les grandes lignes, d'une part, pour bien situer le contexte général dans lequel l'auteure parle de la dimension du temps, et d'autre part, pour souligner avec elle l'extrême importance de cette dimension, à la fois comme question universelle à laquelle ne peuvent échapper les humains et comme outil d'éclairage pour mieux comprendre les cultures et les sociétés qui adoptent, vis-à-vis du temps, telle ou telle orientation de fond. En effet, nous pensons fermement que la façon de voir et de vivre le temps représente une dimension très significative dans la détermination des traits essentiels d'une culture. Le temps n'est-il pas, en définitive, à la fois l'enveloppe et la mesure de notre vie? Avec Oswald Spengler, nous soutenons que c'est, de façon spéciale, par la signification qu'elle attache au temps qu'une culture se différencie d'une autre [3].

Tel est l'arrière-plan théorique (ou idéologique, pourraient dire d'aucuns!) dans lequel nous voulons maintenant examiner la question du temps chez les jeunes du Québec. Nous le ferons à

la façon d'une analyse qu'on pourrait qualifier de phénoménologique des divers temps que vivent les jeunes Québécois. Florence Kluckhohn mentionne trois attitudes fondamentales qu'on peut entretenir vis-à-vis du temps: on peut valoriser le passé, le présent ou le futur. Cette grille, tout en étant généralement valable, n'est pas suffisamment complexe et détaillée pour notre propos. Il faut pousser le raffinement plus loin, si l'on veut saisir toutes les nuances et les modalités selon lesquelles les jeunes du Québec se définissent par rapport au temps et l'actualisent dans leur vie.

On a de plus en plus tendance, de nos jours, à mettre en relief l'importance du moment présent dans l'esprit et la vie des jeunes. À bien des égards, ce constat est indéniable. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il épuise toute la réalité des jeunes. Leurs attitudes et leur comportement vis-à-vis du temps sont autrement plus variés et multiformes. On ne peut, à notre avis, caser tous les jeunes dans la même catégorie fourre-tout de la valorisation du temps présent, sans procéder par le fait même à un réductionnisme qui tronque la complexité de leur vie et sans se condamner à une analyse unidimensionnelle de leur réalité autrement plus riche et plus diversifiée.

De fait, il existe, pour nous, six sortes de temps chez les jeunes du Québec: le temps normatif, le temps utopique, le temps synthétique, le temps discontinu, le temps fonctionnel et le temps mort. Ces six sortes de temps correspondent aux six modes de vie que nous avons découverts chez les jeunes et puisent dans chacun de ces modes la dynamique qui les caractérise individuellement. Autrement dit, chaque mode de vie des jeunes appelle une vision et un vécu du temps qui lui sont propres. Le temps se trouve ainsi à faire partie de la configuration des valeurs, des attitudes et des activités spécifiques à chaque mode de vie. Analyser les temps multiples des jeunes nécessite donc, au préalable, de définir brièvement les divers modes de vie que nous avons constatés chez eux.

Le tout repose sur une étude empirique, de type exploratoire, menée, au début des années 1980, auprès de jeunes de 16 à 20 ans du quartier montréalais du plateau Mont-Royal. Les données

recueillies dans cette enquête nous ont permis de dégager six modes de vie présents chez les jeunes. Ce sont ceux de l'intégration à la société adulte, de la lutte sociale, de l'«autonomisation marginalisante», de la recherche du plaisir, de la délinquance et de la «victimisation» sociale.

Le mode de vie, dans notre optique, se définit par deux éléments principaux: d'abord, une orientation de fond qui caractérise et unifie la vie d'une personne; puis, un ensemble de comportements extérieurs et d'attitudes intérieures qui vont dans le sens de cette orientation. Le mode de vie représente, dès lors, un découpage particulier, une constellation spéciale du réel selon laquelle un certain nombre de personnes vivent leur existence d'une manière qui leur est propre et typique. Le mode de vie constitue, en somme, une sorte de microcosme où divers éléments tant extérieurs qu'intérieurs (valeurs, attitudes, symboles, activités de travail, d'étude, de loisirs, langage, etc.) s'agglutinent, se cristallisent et s'unifient autour d'un noyau central de vie et d'un moteur principal d'action.

Le mode de vie d'intégration à la société adulte implique la reconnaissance et l'acceptation par les jeunes des principales valeurs, normes et structures de la société telles qu'elles sont construites, définies et régies par les adultes. Les jeunes s'insèrent bien et de bon gré dans les institutions mises en place par les adultes; ils veulent y fonctionner «normalement» et ils y réussissent de façon convenable. Ils se conforment généralement aux attentes des adultes et, dans l'ensemble, ils se soumettent à leurs critères. Dans ce contexte, les jeunes perçoivent et vivent leur jeunesse essentiellement comme une période de transition, une phase de préparation à leur future vie d'adultes, de même qu'aux statuts et aux rôles sociaux de tout ordre qui s'y rattacheront.

Le mode de vie de la lutte sociale est tout autre. Il se braque essentiellement sur la contestation, en paroles et en gestes, de la société adulte dans laquelle les jeunes vivent. Ils ne sont pas satisfaits des bases mêmes sur lesquelles s'édifie cette société. Ils désirent la changer dans ses racines profondes; ils veulent établir

d'autres structures économiques, sociales ou politiques et ils y travaillent de façon régulière, sous diverses formes d'engagement social. Leur optique de combat et leurs luttes concrètes sont directement et immédiatement sociales, au-delà d'une visée qui ne concernerait que leur intérêt et leur développement strictement personnels.

La perspective du mode de vie de l'«autonomisation marginalisante» se rapproche, à certains égards, de celle du mode de vie de la lutte sociale mais, sur d'autres points capitaux, elle en diffère sensiblement. Dans ce mode de vie, comme dans le précédent, les jeunes n'acceptent pas la société adulte telle qu'elle se présente à leurs yeux. Ils la soumettent à une critique radicale. Certaines de ses valeurs et de ses structures fondamentales sont rejetées, par exemple celles liées à l'organisation bureaucratique et impersonnelle d'immenses machines administratives, qu'elles soient d'ordre économique, politique ou social. L'être humain y perd son pouvoir et son autonomie, il s'y sent aliéné. Mais au lieu d'attaquer directement ces «monstres» sociaux, comme ont tendance à le faire ceux du deuxième mode de vie, les jeunes de ce mode-ci se retirent plutôt des luttes collectives et concentrent leurs efforts sur le développement de leur propre être et de leur autonomie personnelle. Se créant des lieux d'action parallèles ou marginaux, ils aménagent autrement leur style de vie quotidien et cherchent davantage à maîtriser leur existence personnelle et leur environnement immédiat qu'à transformer directement de grands ensembles sociaux. Ce mode de vie ne se définit pas, toutefois, par un simple repli narcissique sur soi. La poursuite de l'autonomie personnelle y est première, mais dans une visée essentielle de nouveaux rapports sociaux à instaurer, cette fois fondés sur l'équilibre entre la nature et l'homme, sur le respect de l'intelligence créatrice et sur la coopération harmonieuse entre personnes responsables et maîtresses de leur destin.

Le quatrième mode de vie, celui de la recherche du plaisir, s'organise directement autour de la jouissance immédiate de la vie, de la poursuite de sensations et d'expériences hédonistes de

tout ordre. Les jeunes qui pratiquent ce mode de vie ne sont pas intéressés à changer la société ni à devenir eux-mêmes plus autonomes pour une meilleure qualité de vie humaine et sociale. Ce qui les préoccupe et ce à quoi ils s'adonnent, c'est que jeunesse se passe et s'amuse. Le travail n'est pas central dans leur vie. Il leur fournit plutôt les ressources pécuniaires suffisantes pour s'«acheter» de nouvelles sensations fortes vécues avec passion et pour le *kick* du plaisir. S'ils sont encore aux études, leur intérêt va beaucoup plus dans le sens d'avoir du *fun* avec leurs camarades et de se livrer à toutes sortes d'activités de loisirs. C'est là qu'ils se sentent vraiment vivre. Les contraintes et les obligations des responsabilités sociales et de la préparation à leurs rôles sociaux d'adultes cèdent le pas à la recherche jouisseuse de l'instant présent.

Dans le mode de vie de la délinquance, comme son nom l'indique, les jeunes se rebellent contre les normes «établies» de la société et se livrent à des activités illégales ou immorales qui défient l'autorité et le pouvoir en place. Sur le plan objectif, on peut à bon droit considérer le mode de vie de la délinquance comme une forme de contestation sociale, mais seulement par rapport aux normes particulières que la société met en place pour se gouverner et aux activités spécifiques qu'elle juge légitimes pour la bonne marche des rapports sociaux. En d'autres termes, nous définissons le mode de vie de la délinquance comme impliquant essentiellement une violation des moyens dont se sert la société pour bien fonctionner, et non comme un refus d'acceptation ou un désir de transformation profonde de ses valeurs et de ses structures fondamentales. En ce sens, le mode de vie de la délinquance se démarque nettement de ceux de la lutte sociale et de l'«autonomisation marginalisante». Il implique en somme que les jeunes structurent leur vision des choses et leur vécu concret autour d'activités régulières jugées «criminelles» par la société, peu importent, en définitive, les motifs personnels qui les y pousseraient ou les objectifs particuliers qu'ils y rechercheraient.

Enfin, le sixième mode de vie, celui de la «victimisation» sociale, se caractérise par une situation personnelle et sociale des jeunes si faible, si désarticulée et si lamentable qu'ils ne peuvent pratiquement pas s'en sortir, ballottés qu'ils sont par une vie soumise à des conditions familiales déplorables, à de la pauvreté matérielle et culturelle, à un faible taux de scolarité, au chômage ou à l'occupation d'emplois précaires et peu valorisants. Dans ce mode de vie, les jeunes sont ni plus ni moins des «victimes» sociales. Le plus clair de leurs efforts va à tenter de survivre tant bien que mal, au sein de la jungle de la société. Ils ne pratiquent pas la délinquance, ils ne veulent pas ou ne peuvent pas mettre le plaisir au centre de leur vie, ils ne se livrent pas au combat social, ils n'ont pas les ressources pour s'«autonomiser» ou pour s'intégrer à la société adulte. Ils vivotent plutôt à droite et à gauche, aux franges de la société, à la recherche d'eux-mêmes et dans un *struggle for life* quotidien pour se sortir de leur marasme et parvenir à une vie humaine tout simplement décente.

Ces six modes de vie existent chez les jeunes du Québec. Chacun d'eux est chronométré et régi par une forme de temps qui lui est particulière. C'est à l'analyse de ces temps spécifiques que nous consacrerons désormais le reste de ce texte. Ils nous permettront de mieux comprendre la dynamique propre à chacun des six modes de vie des jeunes et, par là, de mieux saisir la grande complexité de la jeunesse d'aujourd'hui avec ses divers sous-groupes, plus ou moins populeux, selon les cas.

LE TEMPS NORMATIF

Nous appelons temps normatif, le temps propre au mode de vie de l'intégration à la société adulte. Il est normatif, ce temps-là, pour une double raison: parce qu'il contient objectivement des normes conçues, définies et mises en place par des adultes, et parce que les jeunes en subissent le joug d'une manière ou de l'autre.

Le mode de vie de l'intégration à la société adulte, nous l'avons vu, implique que les jeunes vivent, acceptent et recherchent leur insertion au sein des grandes institutions sociales que représentent, entre autres, la famille, l'école, le milieu du travail, le système juridique. Or, ces institutions, moyennant certaines nuances à mettre pour la famille, foisonnent de normes. Celles-ci tendent même à devenir de plus en plus nombreuses, minutieuses et envahissantes. Et ce sont les adultes qui sont à l'origine de ces normes, qui en déterminent les grandes lignes et le menu détail et qui les établissent au profit des institutions. Le pouvoir institutionnel n'est pas l'apanage des jeunes. Il réside dans les mains des adultes. Ils en contrôlent les objectifs, en maîtrisent les leviers de commande, en fixent les processus, en façonnent les adaptations nécessaires, en répartissent les ressources humaines et financières, en justifient la légitimation, en approuvent ou sanctionnent les conduites, en évaluent les résultats. Bref, même si, dans certaines institutions, on semble rechercher honnêtement, sinon toujours efficacement, le bien des jeunes eux-mêmes, à peu près tout se trame par les adultes, chez elles et a fortiori dans les autres institutions. Les jeunes, en s'inscrivant de plein gré au cœur des institutions et en y fonctionnant normalement, trouvent sur leur chemin un ensemble de normes qui les sollicitent et qui sont prêtes à modeler leurs attitudes et à régler leur comportement.

Non seulement les normes des adultes sont objectivement là dans les institutions et, en tant que telles, s'imposent d'elles-mêmes à quiconque, mais encore et surtout les jeunes du mode de vie de l'intégration à la société adulte en subissent le joug tout particulièrement. Il est vrai que ceux-ci, dans leur mode de vie, acceptent et même intériorisent, à des degrés plus ou moins intenses, le dictamen de ces normes. Cela ne veut pas dire pour autant que leur joug disparaisse et qu'elles cessent d'exercer et de faire sentir leur poids social régulateur et coercitif. Il n'est pas nécessaire d'être contraint aux normes par la force ou la violence physique pour qu'elles impriment sur des êtres leur action «jugulante». Même à l'intérieur de la conscience intellectuelle ou morale

qui les accueille, elles poursuivent leurs visées directrices sous une forme ou l'autre.

Les jeunes du premier mode de vie ne vivent pas tous le temps normatif de la même façon. On y trouve des nuances. Certains, plus rares, peuvent s'intégrer à la société adulte sous la pression très forte, ou même sous le chantage ou la menace, de leurs parents. Cette situation, où l'on fait de nécessité vertu, s'apparente aux formes de contrainte physique et peut facilement, à plus ou moins brève échéance, entraîner les jeunes à rejeter leur mode de vie d'intégration. D'autres, pas tellement nombreux, se laisseront davantage guider par une rigoureuse éducation morale ou religieuse dans laquelle entre, comme élément capital, l'impératif catégorique du devoir. Mais la plupart des jeunes de ce mode de vie se laisseront surtout mouvoir par l'attrait d'un bien futur qu'ils convoitent (vie familiale plus stable, profession ou métier honorable, bonne assiette financière, carrière sociale enviable, etc.), et pour l'obtention duquel ils seront prêts dans l'immédiat à faire des «sacrifices», à se soumettre aux exigences des normes institutionnelles et à se consacrer à une longue phase de préparation et d'entraînement.

Dans tous ces cas, toutefois, et quelles que soient les nuances, le temps normatif joue son œuvre sur les jeunes. Il préside à l'évolution même de leur vie. Autant dire que ce temps valorise avant tout le futur. Certes, les jeunes de ce mode de vie attachent de l'importance au temps présent, mais dans la mesure où il sert de préparation à l'avenir. Précisément parce que ce type de jeunes «se préparent», ils sont davantage polarisés et mus par le futur.

Mais ce présent, comme ce futur, les jeunes ne les règlent pas d'eux-mêmes et de leur propre chef. Au contraire, les lignes maîtresses d'orientation de leur vie ainsi que les voies d'accès à leur avenir sont tracées par les normes des adultes, à cause du contrôle que ces derniers détiennent, par le biais des institutions, sur les forces économiques, politiques et idéologiques à l'œuvre dans la société. Les jeunes du premier mode de vie se plient à ces normes. Ils se laissent mouler par le temps normatif qui est

effectivement le temps des autres, c'est-à-dire celui des adultes. L'action des jeunes sur eux-mêmes dans la préparation de leur avenir s'inscrit donc dans le cadre général d'une plus vaste action sociale où ils sont «agis» par les adultes et où ils vivent le temps normatif qui leur est imposé, en attendant de devenir eux-mêmes des adultes et de reproduire les normes anciennes ou, s'ils en sont capables, d'en créer de nouvelles qu'ils imposeront à leur tour aux jeunes d'alors.

LE TEMPS UTOPIQUE

Le deuxième mode de vie, celui de la lutte sociale, se caractérise par le temps utopique. Les jeunes, dans ce mode de vie, se livrent à diverses formes d'engagement qui visent à transformer les bases mêmes de la société. Ils vivent alors un temps que nous dénommons utopique. Nous ne l'entendons pas dans le sens usuel que le langage quotidien prête au terme «utopie». C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de la poursuite d'un objectif social plus ou moins fantaisiste, qui ne correspondrait pas aux besoins réels d'une société et qui serait concrètement irréalisable.

Le temps de ce mode de vie est utopique, parce qu'il mesure des projets de société, des scénarios d'action qui n'ont pas encore de lieu concret (*ou*-non, *topos*-lieu) dans la société actuelle. On veut mettre en action des modèles de société dont la reconnaissance et la légitimité ne sont pas encore établies, dont l'existence effective se fait toujours attendre.

Ces projets de société et ces scénarios d'action ne sont pas forcément sans liens avec les besoins objectifs de la société, ni en désaccord avec les attentes d'au moins une partie de la population. Ils ne sont pas non plus nécessairement et totalement irréalisables, même s'ils peuvent susciter une résistance énergique de la part surtout du pouvoir en place ou encore s'ils peuvent comporter certains éléments relevant davantage d'une fièvre révolutionnaire romantique que du réalisme politique le plus terre à terre.

Les jeunes de ce mode de vie se soumettent à la force du temps utopique, qui constitue le moteur principal de leur action, parce qu'ils s'engagent à fond dans la grande œuvre du changement social, dans la transformation des structures mêmes de la société. Le temps utopique qu'ils vivent possède alors un caractère de globalité qui les fait se transcender, se «dévouer» pour les autres, pour la société.

En un sens, les jeunes qui évoluent dans la sphère du temps utopique ne sont pas complètement maîtres de leur situation. Ils sont mus eux aussi de l'extérieur, à l'instar des jeunes qui s'intègrent à la société adulte. Mais cette fois, ce ne sont plus des normes qui les dirigent, mais plutôt des idéologies qui les emportent et les propulsent vers des lendemains meilleurs. La plupart du temps, ces idéologies sont fabriquées par des adultes et, donc, sont empruntées du dehors par les jeunes, à moins de cas très exceptionnels où ceux-ci seraient les propres créateurs de leur idéologie. C'est en ce sens que nous affirmons que la grande majorité des jeunes qui vivent du temps utopique restent encore soumis, jusqu'à un certain point, à la loi de la passivité, c'est-à-dire de la détermination extérieure.

Mais la marge de manœuvre active et de créativité que laissent aux jeunes les idéologies est bien plus grande, à notre avis, que celle fournie par les normes. À cet égard, le temps utopique permet aux jeunes, davantage que le temps normatif, de prendre prise sur la société et de tenter de l'infléchir dans la direction où ils l'entendent. Au moins sur le plan de l'intentionnalité, même s'ils ne réussissent pas dans l'action, ils veulent du changement dans la société, à défaut d'en vouloir dans leur propre vie personnelle.

Cette volonté de transformation sociale, cet engagement dans l'action sociale tournent résolument le temps utopique vers le futur, d'autant plus lointain, d'ailleurs, et difficilement accessible qu'il est conditionnel à une révision profonde, voire radicale, de l'ensemble social. Rendues à ce point, une attention aussi concentrée sur le social dans toute son ampleur et une recherche d'un

futur aussi exigeant peuvent facilement détacher les jeunes de leur vie personnelle et intime, et creuser une incohérence désastreuse entre leur vie privée et leur vie sociale. C'est un phénomène que l'on peut aisément constater chez plusieurs militants fortement engagés dans la lutte sociale. À cet égard, leur vie apparaît souvent plus désarticulée que celle des jeunes du premier mode de vie, dont le présent et le futur s'unifient sous l'empire des mêmes normes adultes.

LE TEMPS SYNTHÉTIQUE

Le troisième mode de vie, ou l'«autonomisation marginalisante», se nourrit du temps synthétique. Nous entendons par là que le temps propre à ce mode de vie tente une synthèse sur différents fronts à la fois. Il cherche d'abord une alliance harmonieuse entre le personnel et le social, une conjonction équilibrée de ces deux dimensions de l'être humain. Nous l'avons vu, c'est là un des problèmes vécus par les jeunes engagés dans la lutte sociale. Le temps utopique qui les anime, leur forte polarisation sur le social et leur désir de conquête d'un futur global, mais lointain, entraînent souvent le sacrifice de leur personne sur l'autel du social. Par ailleurs, nous le verrons, les jeunes qui pratiquent le quatrième mode de vie, celui de la recherche du plaisir, délaissent le social, s'en désintéressent, au profit de leur jouissance purement personnelle. Dans ce mode-ci, celui de l'«autonomisation marginalisante», les jeunes sont, au contraire, préoccupés à la fois par le personnel et le social. Ils essaient de les articuler de façon vivante et organique.

Le temps synthétique se révèle aussi dans la recherche d'une condition concrète où les jeunes deviennent eux-mêmes créateurs et maîtres du modèle de synthèse à effectuer entre leur vie personnelle et sociale, au lieu d'être à la merci d'une synthèse conçue par d'autres et qui la leur imposeraient. C'est ce qui arrive avec les jeunes du premier mode d'intégration à la société adulte. Ils parviennent à incarner dans leur vie une certaine synthèse entre

le personnel et le social, mais ce n'est pas une synthèse qui émane de leur propre pouvoir créateur, c'en est une empruntée de l'extérieur et imposée par les normes des adultes. Dans ce contexte, le temps synthétique diffère grandement du temps normatif, par rapport à l'union que l'on trouve dans les deux cas entre le personnel et le social. Dans le premier cas, celui du temps synthétique, l'union du personnel et du social sourd du sujet lui-même et réside dans ses propres mains. Dans le deuxième, le modèle d'union se concocte dans les officines des adultes et se transmet aux jeunes par la voie des normes institutionnelles.

La différence est de taille. Le temps synthétique n'existe pleinement que si les sujets, en l'occurrence les jeunes, président eux-mêmes à la synthèse de leur vie personnelle et sociale. Or, cela ne peut se réaliser que si la personne elle-même, avec le développement de ses ressources créatives et de son autonomie, constitue le point central, le pôle d'attraction d'un mode de vie. C'est exactement ce qui se produit chez les jeunes du troisième mode de vie. Ce qu'ils recherchent avant tout, ce qui représente le centre d'unité de leur vie, c'est le perfectionnement de leur être personnel dont ils veulent assurer le plein épanouissement et la meilleure qualité de vie possible.

Une vie centrée sur le social, que ce soit par manière de lutte pour un changement de société ou de préparation à des rôles sociaux adultes dans le respect des normes institutionnelles, comporte toujours, à un degré plus ou moins intense, une certaine forme d'aliénation de soi, se traduisant ou bien par un manque d'unification de sa vie personnelle et sociale et par une dépendance quelconque des idéologies, ou bien par une certaine passivité à l'endroit des normes des adultes. Mais dans l'«autonomisation marginalisante», la préoccupation du personnel, qui en constitue le pivot, ne se détache pas du tout social. Au contraire, elle le rejoint, cherchant à tisser de nouveaux liens sociaux, à renouveler les formes de rapport social avec le corps, l'environnement, l'autre sexe, la famille, l'économie, etc. Le social, dès lors, au lieu de venir du dehors se plaquer sur le personnel, procède de l'intérieur

de la personne comme d'un foyer de dynamisme capable de créer de nouveaux modes, de nouveaux styles de vie sociale qui ne cadrent plus forcément avec les patterns «normaux» de la société. Il s'agit alors, évidemment, d'un nouveau social beaucoup plus concret, immédiat, quotidien, d'un social qui reste sous la commande et la maîtrise de la personne elle-même.

Tel est le sens de la dynamique du temps synthétique à l'œuvre dans le mode de vie de l'«autonomisation marginalisante». Mais le temps y est synthétique aussi pour une autre raison. Le présent y revêt, il va sans dire, une importance capitale, car on n'est pas intéressé à se perdre dans le futur ou à simplement le préparer: on veut immédiatement une autonomie et une qualité de vie personnelle se prolongeant dans de nouveaux rapports sociaux. Mais cette insistance sur le temps présent n'est pas désarticulée du futur. Le temps synthétique de l'«autonomisation marginalisante» veut une nouvelle forme de société et il l'aménage petit à petit, dans la mesure et au rythme de ses propres ressources personnelles, et sans les sacrifier au Moloch du Tout social. Le temps synthétique ne se confine pas au présent, n'y piétine pas. Il construit graduellement le futur.

Qui plus est, par une espèce de paradoxe étonnant, le temps synthétique peut facilement se retourner vers le passé pour l'utiliser dans ce qu'il a de valable, pour en extraire les éléments les meilleurs et les réactiver au service d'un plus grand épanouissement personnel et d'une refonte progressive des rapports sociaux. Voilà pourquoi, en définitive, il est si fréquent de constater, chez les jeunes du troisième mode de vie, un certain retour à ce que l'on appelle des «valeurs du passé», au grand dam, d'ailleurs, de plusieurs futuristes du social qui n'y voient, hélas! que pur repli passéiste. On ne s'aperçoit pas, malheureusement, que le temps synthétique de l'«autonomisation marginalisante», tout en se concentrant sur le présent, joue sur tous les temps à la fois, en puisant dans le passé, en transformant le présent et en esquissant le futur.

LE TEMPS DISCONTINU

Le quatrième mode de vie des jeunes, celui de la recherche du plaisir, se meut sous l'emprise du temps discontinu. C'est un temps haché, émietté, fragmenté en mille petits morceaux, en une multitude de bits de temps se succédant à la queue leu leu, sans lien d'unité et de continuité entre eux. Pourquoi ce temps est-il ainsi discontinu? Parce que le mode de vie qu'il régit ne consiste qu'en la répétition, sur le plan purement quantitatif pour ainsi dire, d'une série d'aventures et d'expériences se situant davantage au niveau du plaisir sensoriel. Les jeunes de ce mode de vie recherchent, de façon prédominante, les émotions fortes et les plaisirs des sens. Que ce soit dans le monde de la musique, de la danse, de la sexualité, des *trips* de la drogue, des parties entre gangs d'amis ou de quelque autre activité, les jeunes veulent avant tout s'amuser, jouir de la vie et se la couler douce. Ils profitent de leurs heures de loisirs, de la situation relative d'indépendance et de non-responsabilité sociale dans laquelle ils se trouvent objectivement ou qu'ils se donnent à eux-mêmes malgré les contraintes de leur état, pour découvrir de nouvelles sensations et s'aventurer dans un univers d'expériences de plaisir.

Ce mode de vie jouisseur se compose essentiellement de moments plus ou moins brefs d'euphorie et de bonheur des sens, moments dont chacun est convoité et ressenti pour lui-même, avec son plaisir propre. C'est ce qui fait que ce temps vécu par les jeunes n'est autre chose, en définitive, qu'un temps discontinu, sériel, morcelé en de nombreuses particules de temps, plus ou moins indépendantes les unes des autres, et révélant chacune sa teneur spécifique en jouissance. Du reste, ces moments de plaisir ne sont pas permanents dans la vie des jeunes, même s'ils en représentent la trame de fond. Ils ponctuent agréablement des activités subies de travail ou d'études, souvent jugées lassantes, et qui ne servent que de prétexte ou d'occasion pour s'adonner à la jouissance. Le temps des jeunes du quatrième mode de vie est ainsi discontinu, à la fois parce qu'il ne se constitue que d'une addition de moments disjoints de plaisir et parce qu'il contient

aussi des périodes de temps peu plaisant ou même malheureux qui demeurent finalement bien étrangères à la substance de leur vie.

Le temps discontinu, c'est clair, vit en fonction du présent et est médusé par lui. Mais c'est un présent vécu dans sa dimension la plus fugace, la plus éphémère, vidé pour ainsi dire de toute charge, de toute projection du futur, entraîné qu'il est dans le tourbillon du *hic et nunc* jouisseur, dans la sarabande du plaisir momentané. C'est une sorte de pur présent fugitif, inconsistant, souvent artificiel, qui coule entre les doigts et qui n'offre aucune prise sur les lendemains à construire. C'est donc un présent coupé de tout futur, non seulement du futur personnel des jeunes eux-mêmes, mais aussi et encore plus de toute forme du futur social. Voilà pourquoi les jeunes de ce mode de vie se montrent si peu intéressés aux questions sociales et politiques, sont si peu enclins à les connaître, à en débattre ou à y travailler. Le centre de leur intérêt réside dans l'instant de leur ego sensoriel; c'est là, d'ailleurs, qu'on trouve les formes les plus prononcées de narcissisme. Voilà pourquoi aussi il devient impossible aux jeunes vivant sous le signe du temps discontinu d'opérer une synthèse entre le personnel et le social, pour la simple raison que ce dernier ne possède pas, chez eux, de consistance propre et se fond tout entier dans la fournaise d'une recherche personnelle du plaisir.

LE TEMPS FONCTIONNEL

Le mode de vie de la délinquance, pour sa part, met en évidence l'action du temps fonctionnel. Nous l'appelons ainsi, parce que ce temps n'existe qu'en fonction d'une autre chose, parce qu'il ne possède qu'une valeur purement instrumentale. Les jeunes du quatrième mode de vie poursuivent une certaine chose pour elle-même, en l'occurrence le plaisir, parce que ce dernier recèle en lui-même une valeur propre relevant de l'ordre du «bien délectable», selon l'expression utilisée par les Anciens.

Tel n'est même pas le cas pour le mode de vie de la délinquance. Les jeunes y pratiquent des activités illégales ou criminelles, non pas tant pour la jouissance qu'elles pourraient leur procurer en elles-mêmes, mais bien plutôt parce qu'elles leur servent d'instruments ou d'outils pour parvenir à quelque chose de différent des activités elles-mêmes. Qu'on veuille de l'argent par la prostitution, le vol ou le trafic de drogues, qu'on tente par là ou par d'autres activités délinquantes d'affirmer sa force et son pouvoir, de se faire valoir à ses propres yeux comme à ceux de ses copains, qu'on se résolve à ces activités par suite de lacunes familiales et éducatives à combler d'une manière ou de l'autre, qu'on cherche par la délinquance à démolir l'autorité et l'ordre social qui rebutent et contre lesquels on se révolte, ou qu'on soit animé par d'autres motifs et attiré par d'autres fins, tout cela n'a pas tellement d'importance en ce qui a trait à l'analyse que nous faisons du temps fonctionnel impliqué dans le mode de vie de la délinquance. Ce qui est propre à ce temps, peu importe en un sens le contexte personnel et social dans lequel il se vit, c'est qu'il se situe uniquement dans l'ordre de l'utile et de l'instrumental, sans signification en lui-même et pour lui-même, mais dont le sens découle proprement de ce qui est effectivement poursuivi dans et par la délinquance.

Cela revient à dire que le temps fonctionnel est rivé lui aussi sur le présent, comme le temps discontinu, mais à l'encontre de celui-ci qui recherche un présent délectable en lui-même, celui-là ne vit qu'un présent «utile», dans la mesure où il ne sert que de transition et de point de jonction à d'autres biens poursuivis. Le temps fonctionnel de la délinquance est essentiellement fugitif, comme le temps discontinu de l'hédonisme, mais d'une fugacité moins épaisse et encore plus volatile, puisqu'elle tient de la pure instrumentalité et qu'elle ne trouve même pas de repos en elle-même. Ce temps fonctionnel, c'est, en substance, le temps des moyens et des «techniques», dont les délinquants, en général, sont si friands et qui les relient si étroitement, malgré les apparences, au système économique dans lequel ils vivent. Pour tout dire, c'est un temps où priment les «choses» et les «objets», et non les personnes et la société.

LE TEMPS MORT

Avec le mode de vie de la «victimisation» sociale, nous arrivons à la forme de temps la plus dégradée et la moins vivante. Elle l'est à un point tel que nous l'appelons le temps mort. C'est comme si les jeunes de ce mode de vie faisaient figure de «morts vivants». Le temps n'entre plus en eux pour y constituer une source de vie, un moteur d'inspiration, d'action ou de régulation. Il semble ne jouer que contre eux, et dans le sens d'une désarticulation et d'une désintégration de leur être. Les jeunes qui végètent dans cette condition ne sont ni plus ni moins que des victimes de la société et des épaves de la vie. Où qu'ils se tournent, les avenues sont bloquées et le temps ne leur sert qu'à s'enfoncer davantage dans les ornières d'une vie misérable à presque tous égards.

Il n'existe plus de temps vivant chez ces jeunes de la «victimisation» sociale. Pas même celui qui les pousserait à utiliser fonctionnellement la délinquance, ou celui qui les entraînerait dans la jouissance sensorielle de l'immédiat. Encore moins celui qui les amènerait à préparer leur vie future dans le respect des normes institutionnelles imposées par les adultes. A fortiori est-il encore moins question, chez eux, d'un temps inspirateur de changements sociaux ou d'un temps constructeur d'une personne plus riche au centre de nouveaux rapports sociaux. Le temps de ce sixième mode de vie passe plutôt sur les jeunes comme un rouleau compresseur vis-à-vis duquel ils se sentent impuissants et dont ils ne peuvent que subir et encaisser les assauts. Certes, dans cette condition, les jeunes enregistrent des sursauts de vie et tentent, d'une manière ou d'une autre, de se sortir de leur marasme mais ils n'y parviennent pas encore et les événements les écrasent toujours.

D'une certaine manière, le temps mort de la «victimisation» sociale n'est que l'envers négatif du temps synthétique de l'«autonomisation marginalisante». Comme ce dernier, le temps mort représente une synthèse du passé, du présent et du futur, mais cette fois sur le registre de la destruction et de la négation de la vie.

Le présent est là, il y exerce son œuvre sur les jeunes, mais dans le sens d'une dépossession graduelle de leurs ressources et de leur être, d'un recroquevillement et d'un ratatinement de leur personne. Le futur aussi s'y fait sentir, mais d'une façon exténuante et décourageante, pour autant que les divers essais pour le débloquer se heurtent sans cesse à un mur et consolident l'image d'un avenir fermé et sans horizons. Le passé, lui, y est omniprésent et très déterminant avec toute la lourdeur de son poids négatif. Les jeunes de ce mode de vie ont particulièrement été grevés par un passé familial, scolaire et social plein de faiblesses et de misères. C'est surtout ce passé qui continue son opération négative dans le temps mort et qui pèse de toute sa masse inerte sur le présent et le futur des jeunes de la «victimisation» sociale.

À cet égard, toutefois, la synthèse négative du passé, du présent et du futur dans le temps mort diffère grandement de la synthèse positive de ces trois dimensions dans le temps synthétique. Alors que dans celui-ci, la synthèse se noue autour d'un temps présent suffisamment actif et créateur pour utiliser le passé et construire le futur, la synthèse du temps mort, elle, s'effectue par la prédominance d'un temps passé tellement obéré qu'il voue le présent à la stagnation et hypothèque grandement les possibilités du futur. Avec le temps mort, les jeunes tournent en rond dans le carrousel d'un «passé-présent-futur» vide de vie et de signification positive.

Il est clair, à nos yeux, que le temps mort de la «victimisation» sociale ne peut, en règle générale, durer bien longtemps dans la vie d'un jeune. Cette situation est trop miséreuse et insignifiante pour se perpétuer indéfiniment. Elle est, dans l'ensemble, appelée à se dénouer par «le bas» ou par «le haut», soit que le jeune verse insensiblement dans la délinquance, soit que, moyennant aide opportune et appropriée, il parvienne à se hisser au moins au niveau du mode de vie d'intégration à la société adulte. En d'autres termes, le temps mort nous apparaît marquer une période relativement courte et essentiellement transitoire de la vie d'un jeune.

CONCLUSION

Ces temps multiples vécus par les jeunes ne se répartissent pas également au sein de leur population. Les matériaux colligés dans notre enquête sur les jeunes du plateau Mont-Royal nous permettent de faire une distribution approximative des divers temps des jeunes, reproduisant en fait la fréquence respective des modes de vie correspondants. Le temps normatif de l'intégration à la société adulte atteindrait environ 50 % des jeunes, le temps utopique de la lutte sociale, autour de 5 %, le temps synthétique de l'«autonomisation marginalisante», environ 10 %. Quant au temps discontinu de la recherche du plaisir, il rejoindrait quelque 25 % des jeunes, alors que le temps fonctionnel de la délinquance et le temps mort de la «victimisation» sociale en toucheraient chacun environ 5 %.

Quoi qu'il en soit de ces approximations, l'important pour nous, au terme de cet article, est de souligner (le lecteur l'aura sans doute déjà perçu) le caractère particulièrement riche et prometteur du temps synthétique propre à l'«autonomisation marginalisante». Évidemment, en affirmant cela, nous avons bien conscience de transgresser les règles et les limites de l'analyse sociologique censément «neutre», «objective» et «scientifique». Il va sans dire que, si nous attribuons le premier rang au temps synthétique, c'est en vertu de certaines valeurs fondamentales que nous chérissons à titre personnel, d'une certaine conception de la vie, de l'être humain, de la société que nous estimons capitale et qu'on pourrait appeler «philosophique» ou «idéologique». Nous n'avons pas d'objection à ces dernières qualifications. Ce qui importe vraiment à nos yeux, c'est que d'autres chercheurs, sur la base de nouvelles données, critiquent, s'ils le jugent à propos, notre analyse des divers temps qui régissent la vie des jeunes, et proposent une grille de lecture qui soit encore plus fidèle à l'extrême richesse et complexité de la jeunesse d'aujourd'hui.

NOTES

1. Florence Rockwood Kluckhohn, «Dominant and Variant Value Orientations», dans *Personality in Nature, Society, and Culture*, Clyde Kluckhohn et Henry A. Murray (éds), 2e éd., New York, Alfred A. Knopf, 1955, p. 345. (La traduction est de nous.)
2. *Ibid.*, p. 346.
3. Oswald Spengler, *The Decline of the West*, New York, Alfred A. Knopf, 1926.

8

Au jour le jour: le temps et la personne âgée

Judith Stryckman

> Pour le vieillard [...] le passé se déploie sous son regard intérieur comme une vaste plaine et les distances, en mesures d'années, n'ont plus les mêmes rapports que du temps où l'on y courait. Tout est là: l'enfance n'est pas plus loin que l'âge mûr. Le point qu'on occupe n'est pas situé sur une ligne, c'est un centre; les rayons sont égaux. Faut-il même parler de distance? Il me semble que c'est mon présent de vieillesse qui est à distance de moi, et que moi c'est ce confluent de mes souvenirs, ce point vivant qui s'irradie, ce point possédant à qui appartient tout ce que j'ai vécu... L'enfant que je fus n'est pas perdu, je le considère, je l'écoute et je l'interroge, comme j'écoute à cette heure les pensées de mes soixante-dix-sept ans (Mayran, C., 1980).

Si on cherchait quelqu'un capable de nous parler du sens du temps qui passe, on se tournerait spontanément vers une personne âgée. Celle qui a vu passer tant d'années est souvent considérée comme ayant atteint une certaine sagesse qui peut aider à trouver un sens au phénomène de la temporalité. D'ailleurs les anthropologues ont souvent souligné le rôle de «sage» exercé par les membres les plus âgés des sociétés qu'ils étudient.

Le fait d'avoir vécu plusieurs années n'est cependant pas reconnu partout comme un gage de sagesse. Bien que presque toutes les sociétés connues admettent une catégorie sociale de personnes appelées «vieilles», chez presque toutes aussi, on observe une distinction parmi les personnes âgées. En effet, on fait la différence entre celles qui ne sont plus très productives mais qui

sont encore relativement autonomes quant aux besoins de leur vie quotidienne et celles qui sont totalement dépendantes du point de vue mental ou physique (Amoss et Harrell, 1981). Ainsi, on valorise chez ces dernières leur capacité de contribuer encore à la vie collective grâce à leur acuité mentale, leur aptitude à assurer le lien avec le passé à travers leurs souvenirs et leurs connaissances acquises au fil des années (Kaminsky, 1984).

À mesure qu'on avance en âge, on semble changer sa façon d'expérimenter l'écoulement du temps et il n'y a sans doute aucun autre âge où le sens de la temporalité est plus complexe que vers la fin de la vie. Des recherches nous permettent de distinguer au moins trois facteurs qui semblent influencer fortement l'expérience de l'écoulement du temps chez la personne âgée: la dimension physique ou physiologique, la notion du «bien vieillir» et la façon de structurer la vie de l'individu.

L'EXPÉRIENCE PHYSIOLOGIQUE DE LA TEMPORALITÉ CHEZ LA PERSONNE ÂGÉE

Les recherches indiquent que les personnes les plus âgées sous-estiment les intervalles du temps. Pour elles, le temps semble «passer plus vite» que pour les plus jeunes. Cela peut s'expliquer en partie par le fait qu'en vieillissant, le métabolisme du corps ralentit, le sens du temps change en s'accélérant. On a alors l'impression que le temps passe beaucoup plus vite (Hoagland, 1966).

Parfois, on s'imagine que le manque d'activités chez certaines personnes âgées leur rend le temps très long. Toutefois, un temps vide d'activités est perçu comme passant plus vite. Dans des expériences contrôlées scientifiquement, par exemple, des personnes isolées de tout contact avec un point de repère en dehors de leur corps pour se situer par rapport au temps, surestiment le temps écoulé depuis leur isolement, et cela sans exception. Nous reviendrons sur ce point en parlant de l'expérience du temps dans les institutions d'hébergement.

Avec l'âge, la mémoire a tendance à fonctionner à court terme. En conséquence, les personnes âgées ont plus de difficulté à se concentrer et deviennent moins «attentives» au temps.

Étant une faculté qui dépend en grande partie de la capacité cérébrale du sujet, la mémoire peut subir des transformations très importantes par suite de désordres plus fréquents chez une personne d'âge avancé. Ainsi, la cohérence de la mémoire, la capacité même de «se rappeler», de ramener à la conscience des souvenirs situés dans les cellules du cerveau, se perdent avec les états démentiels et, à un degré moindre, avec les différents types de confusion mentale. La maladie de Parkinson, par exemple, comporte souvent des désordres de la pensée, soit un ralentissement, un blocage, ou bien un phénomène appelé «la festination», à la suite duquel les souvenirs sont passés en revue de plus en plus rapidement dans l'esprit du malade jusqu'à ce que celui-ci perde tout contact avec la réalité et sombre dans un silence total (Hoagland, 1966).

L'EXPÉRIENCE DU TEMPS ET LE «BIEN VIEILLIR»

Dans les études sur le «bien vieillir», on trouve de fréquentes références à l'expérience du temps. Les notions mêmes de croissance personnelle et de «développement de l'individu tout au long de sa vie», si courantes en gérontologie aujourd'hui, s'y réfèrent nécessairement. Le concept de la maturité d'Allport (1961), la théorie de Maslow sur l'actualisation de soi (1971), les tâches développementales d'Erickson (1963), toutes ces réflexions sur l'évolution de la personne humaine se réfèrent à l'importance d'assumer le passé et de voir un sens à sa vie quand elle touche à sa fin.

Mais il faut reconnaître avec C. Ryff (1987) que peu d'études empiriques analysent le sujet, à l'exception de celle de Reker *et al.* (1987).

LA STRUCTURATION DE LA VIE ET L'EXPÉRIENCE DE L'ÉCOULEMENT DU TEMPS

D'après certaines recherches, les personnes âgées ressentent le temps différemment suivant les points de référence autour desquels elles aménagent ou structurent leur vie. Selon Levy (1978-1979), par exemple, la personne qui définit sa vie et la valeur de son temps surtout en fonction d'une productivité liée au travail est souvent incapable de faire l'ajustement nécessaire dans sa perception du temps quand cette dimension prend moins d'importance dans sa vie, au moment de la retraite. Les recherches de cet auteur ont révélé, chez les personnes retraitées insatisfaites, une structure temporelle déficiente caractérisée par un manque de continuité avec leur passé, un rétrécissement au niveau du présent et un désintéressement à l'égard du futur.

Certaines constatations de la recherche de Delisle au Québec (1983), qui portait sur l'utilisation du temps chez les personnes âgées, sont semblables à celles de Levy, bien qu'elles soient interprétées dans une perspective plutôt sociologique que psychosociale. Les hommes âgés étudiés étaient moins bien insérés dans leur milieu et avaient moins d'activités sociales que les femmes âgées. Delisle avance l'hypothèse que «parce que les femmes âgées, de par leur style de vie, ont été davantage obligées que les hommes âgés à apprendre à structurer leur ordre temporel, la densité des ordres temporels [la quantité d'activités] des femmes âgées est plus forte que celle de leurs homologues masculins» (p. 96).

D'après Delisle, donc, c'est leur style de vie traditionnel, qu'il appelle la «sous-culture féminine», qui permet aux femmes âgées de mieux structurer leur temps et d'éviter l'isolement. Levy, de son côté, soutient que c'est l'échec du passage à la retraite, non accompagné d'une restructuration du temps, qui explique la difficulté de la situation des hommes retraités.

Si l'on poursuit la comparaison entre hommes et femmes, on constate que les points de repère dans le passage du temps

chez les femmes se rattachent plus immédiatement aux étapes de la vie familiale. L'institution sociale que représente la famille a évidemment un intérêt particulier dans nos réflexions sur le temps. La famille, au moins dans sa forme traditionnelle, peut être considérée comme le lieu d'une synchronisation des «temps individuels» dans un «temps collectif» familial.

Depuis le tournant du siècle, les cycles de la vie familiale ont connu bien des changements dont les femmes, vu leur proximité émotive et physique, ont été des témoins privilégiés. Ces changements ont amené les femmes à acquérir beaucoup de flexibilité dans le processus d'ajustement à la réalité familiale à laquelle elles étaient particulièrement présentes. D'après Markson (1973), c'est cette capacité de s'ajuster en fonction des changements survenant avec le passage du temps qui favorise le bien-être. En raison de leur expérience propre, les femmes jouissent ainsi d'un avantage. En 1900, par exemple, l'enfant le plus jeune d'une famille entrait à l'école quand l'aîné se mariait. Aujourd'hui, les parents terminent leur tâche familiale alors qu'ils ont encore les deux tiers de leur vie devant eux. Auparavant, «le nid vide» et la période postparentale où le couple se retrouve à deux n'existaient pas. Souvent, un des conjoints était décédé avant que le dernier enfant ne quitte la maison. La frontière entre la famille d'orientation et la famille de procréation n'était pas précise. Aujourd'hui au Québec, la moitié des femmes de 65 ans sont des veuves. Il leur reste en moyenne environ 20 ans à vivre, en relevant les défis importants reliés au veuvage (Stryckman, 1982).

ORIENTATION TEMPORELLE PRÉSENTE ET PASSÉE CHEZ LES PERSONNES ÂGÉES

Pour les aînés, bien que le présent prenne certainement plus d'importance pour leur moral que le passé, présent et passé sont reliés, le présent étant vu comme une culmination de ce qui a précédé. Bergson parlait de la durée comme d'un flot continu de temps dans lequel toutes les impressions du passé s'accumulent

pour former le présent. Le temps physique découpe le temps «durée». La personne qui s'engage dans des projets prend appui sur son passé, s'insère dans le présent par ses actions et se projette dans l'avenir par les conséquences de celles-ci: le temps devient ainsi *son* temps, elle se l'approprie et peut y trouver le fondement de son identité.

Cette appropriation du temps implique un sens de contrôle ou de pouvoir pour influencer son quotidien et son avenir. Plusieurs recherches ont démontré que le contrôle que la personne ressent par rapport aux conditions de sa vie présente et future favorise de façon très nette sa santé mentale et son amour-propre. D'après Rosenmayr (1981), l'individu qui a le moins de possibilité d'avoir un impact sur «son monde» ressent plus de frustrations et a le plus besoin de sentir que sa vie a un sens.

Un excellent exemple de la manipulation du temps comme outil de contrôle et comme moyen de donner un sens à la vie, même jusqu'à le rendre non linéaire, se trouve dans un livre tout à fait exceptionnel de Haim Hazan (1980). L'auteur y décrit la vie d'un groupe de personnes âgées, juives, qui fréquentent un centre de jour de la ville de Londres. Il souligne particulièrement la dimension temporelle de leur existence: leur «remaniement» ou réinterprétation du passé, l'élimination de toute perspective sur l'avenir et la ritualisation des événements de leur vie quotidienne. Il démontre que l'utilisation qu'ils font de l'outil social qu'est devenu leur sens du temps qui passe les aide à trouver un sens d'intégrité personnelle et à éviter des conflits et des frustrations reliés aux événements passés.

LA RÉMINISCENCE

L'intérêt actuel pour la réminiscence trouve ses sources dans un article de Robert Butler (1963). Pendant longtemps, on avait tendance à juger de façon négative les tendances de beaucoup de personnes âgées à se référer fréquemment à des événements de leur passé et à leurs souvenirs. C'était vu comme «vivre dans

le passé», une habitude finalement assez malsaine. Depuis les écrits de Butler (1963), beaucoup d'auteurs ont poussé plus loin ses réflexions originales. Kaminsky (1984) a publié un article dans lequel il passe en revue l'histoire du concept de la réminiscence et Moody (1984), dans le même petit volume, présente une bibliographie des écrits en anglais sur le sujet jusqu'en 1983.

On voit, parmi ceux qui travaillent avec les personnes âgées, un intérêt marqué pour la réminiscence comme processus de «révision de vie» pouvant exercer une fonction très positive, voire thérapeutique, pour la personne âgée (Adams, 1987). La «révision de vie» s'est avérée, en effet, plus efficace quand elle se fait dans un contexte thérapeutique, avec l'assistance d'une personne compétente. Mais cette révision peut aussi se faire de façon moins structurée et être utilisée en tant que moyen de prévenir les problèmes ou dans un but de promouvoir la santé (Haight, 1988). D'après certains, il est important, cependant, de ne pas voir la réminiscence comme une panacée pour tous. Il y a des personnes âgées qui préfèrent ne pas se rappeler certains événements de leur passé (Coleman, 1978). En effet, ceux-ci peuvent être pénibles ou la personne âgée peut ne pas les trouver importants. La thérapie de la validation décrite dans la section suivante est un bon exemple d'une utilisation innovatrice de la relation de la personne très âgée avec son passé.

La réminiscence peut, toutefois, avoir une grande valeur, et pour celui qui raconte et pour celui qui écoute. Pour la personne âgée, les souvenirs racontés peuvent l'aider à maintenir son estime de soi et renforcer son sens d'identité, à lui donner la satisfaction d'avoir accompli son devoir dans le passé, à faire face au stress dû aux changements reliés au vieillissement, à lui donner l'occasion de se valoriser en soulignant des faits sélectionnés de l'histoire de sa vie, à placer les aspects positifs et négatifs du passé en perspective et à faire face à ses émotions en les assumant. Pour l'intervenant qui écoute et qui est ouvert et intéressé au processus de la réminiscence, les souvenirs qui lui sont racontés peuvent l'aider à améliorer sa compréhension de la personne âgée et de ses expé-

riences passées, à construire un pont entre les expériences passées et la réalité présente, à établir une relation solide avec la personne âgée grâce au partage d'informations et d'expériences, à se mettre dans le contexte pour expliquer le comportement actuel de la personne et à se servir de l'histoire de la personne comme outil thérapeutique en vue d'établir un programme d'intervention.

LE PASSAGE DU TEMPS EN MILIEU INSTITUTIONNEL

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'inactivité donne l'impression que le temps passe plus rapidement. En effet, le temps semble passer encore plus vite pour les personnes les plus limitées dans leurs activités et désorientées que pour d'autres qui sont plus actives ou plus en contact avec la réalité (Strumpf, 1986).

La vie en milieu institutionnel amène les personnes âgées à réfléchir davantage sur leur passé. Nous avons déjà mentionné l'importance générale que la réminiscence peut avoir pour la santé mentale de la personne âgée. Cela est aussi vrai pour les personnes souffrant de ce qu'on appelle communément la désorientation. On estime actuellement qu'entre 40 et 60 % des personnes hébergées dans les centres d'accueil ou les centres hospitaliers de soins prolongés souffrent, à un certain degré, d'une forme de démence qui les rend désorientées par rapport à la réalité.

N. Feil, une thérapeute dans des milieux d'hébergement, a développé sa propre méthode d'approche auprès des personnes très âgées et désorientées, qu'elle appelle la validation (Feil, 1982). Cette méthode est basée sur une analyse très originale, et controversée, de l'expérience de l'écoulement du temps chez la personne âgée. D'après Feil, la désorientation temporelle que l'on remarque si fréquemment chez la personne du quatrième âge est, en effet, un mécanisme de survie de quelqu'un qui ne peut plus accepter le poids des pertes multiples subies avec le temps et sa réalité quotidienne habitée par des frustrations et des angoisses.

La réaction des thérapeutes devant cette désorientation est souvent d'essayer d'amener leurs patients à rétablir le lien avec la réalité, ce qu'on appelle la *reality therapy*. Pour Feil, c'est justement ce qu'il ne faut pas faire. Elle soutient que ces personnes cherchent à revivre leur passé pour rétablir leur sens d'intégrité personnelle en arrivant à une sorte de clôture de leur vie. C'est une tâche reliée à cette étape de l'existence. À défaut d'une stimulation adéquate offerte par leur quotidien, ces personnes se stimulent elles-mêmes grâce à leurs souvenirs et à leurs «fantaisies», celles-ci exprimant, d'après Feil, des souvenirs reliés aux expériences très précoces.

Feil soutient qu'il est possible de comprendre les raisons qui sous-tendent tout comportement de l'individu désorienté. Une analyse de la vie passée de ces personnes désorientées indique qu'elles ont fonctionné de façon assez adéquate, quoique sans flexibilité, jusqu'à ce que des pertes trop nombreuses les dépassent. Elles avaient, dans leur vie active, adopté des mécanismes de survie basés sur le réflexe de nier les adversités. Mais l'accumulation des pertes dans le troisième et le quatrième âge dépasse leurs capacités et il en résulte un retrait de la réalité présente.

Il y a évidemment des personnes d'un âge très avancé qui échappent à l'étape de la désorientation. D'après Feil, ce sont des personnes qui ont toujours su s'adapter à des difficultés, faire des compromis, et maintenir une attitude de lucidité par rapport à leurs réactions.

Par la méthode de la validation, le thérapeute n'essaie pas d'analyser la personne désorientée. Sa tâche est plutôt de développer une relation d'empathie en reconnaissant la «rationalité» sous-tendant son comportement, en acceptant que la pensée intellectuelle, devenue plus déficiente chez elle, soit compensée par une pensée plus émotive.

SIGNIFICATION DU FAIT D'ÊTRE PARENT, GRAND-PARENT OU ARRIÈRE-GRAND-PARENT

Certaines études insistent sur l'importance des rôles de parent, de grand-parent ou d'arrière-grand-parent dans l'expérience des personnes âgées qui y trouvent un sens d'accomplissement, un terrain de ressourcement, le sentiment de se perpétuer et même de se reconnaître une forme d'immortalité (Bengtson et Robertson, 1985; Schlesinger, 1984; Schultz, 1980; Soulé, 1979; Whitley *et al.*, 1976).

Ces recherches ont souligné que le contact et les souvenirs des grands-parents, surtout au sujet de leurs propres enfants, permettent à leurs petits-enfants de saisir le sens de la profondeur du temps et de relativiser les difficultés que ceux-ci peuvent avoir dans leurs rapports avec leurs parents.

Sur le plan de la réminiscence, les personnes les plus âgées semblent retourner plus facilement aux événements vécus dans leur propre enfance et adolescence ainsi qu'au début de leur vie adulte, plutôt que vers leur passé plus récent. Hyland et Ackerman (1988) avancent l'hypothèse que ce sont ces expériences plus précoces qui ont fait une plus grande «impression» sur la mémoire de l'individu et qui y sont mieux retenues plus tard. Cette orientation vers les débuts de leur propre vie semble rendre certains grands-parents, et même les grands-parents adoptifs, plus disposés à échanger facilement avec leurs petits-enfants.

CONCLUSION

Ces quelques réflexions sur l'expérience du temps chez les personnes âgées auront atteint leur but si le lecteur saisit le fait si souvent ignoré que *tous* les moments de la vie peuvent être l'occasion d'une croissance continue pour l'être humain. Pour Erickson (1963), la tâche finale qui attend tout être humain vers la fin de sa vie est le développement d'une intégrité personnelle,

la conviction que la vie a un sens et que, malgré tout, on peut assumer son passé, son présent et l'avenir avec sérénité. Cette intégrité reliée à la prise de conscience de sa propre finitude et à la perception du temps en tant que «ce qui me reste à vivre» peut être l'occasion d'expérimenter une profondeur et une plénitude humaines qu'on ne peut pas connaître plus tôt dans la vie.

BIBLIOGRAPHIE

Adams, J., «I Remember, I Remember», *Geriatric Nursing and Home Care*, n° 7, 1987, p. 9-11.

Allport, G., *Pattern and Growth in Personality*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1961.

Amoss, P., et S. Harrell, «Introduction: An Anthropological Perspective on Aging», dans P. Amoss et S. Harrell (éds), *Other Ways of Growing Old*, Stanford, Stanford University Press, 1981, p. 1-24.

Bengtson, V., et J. Robertson (éds), *Grandparenthood*, Beverly Hills, Sage Publications, 1985.

Butler, R., «The Life Review: an Interpretation of Reminiscence in the Aged», *Psychiatry*, n° 26, 1963, p. 65-76.

Coleman, P., *Ageing and Reminiscence Processes: Social and Clinical Implications*, Chichester, John Wiley and Sons, 1986.

Delisle, M.A., *Le temps des vieux: étude portant sur l'aménagement du temps et les loisirs des personnes âgées*, Université Laval, Laboratoire de gérontologie sociale, 1983.

Doka, K., et M. Mertz, «The Meaning and Significance of Great-grandparenthood», *The Gerontologist*, n° 28, 1988, p. 192-197.

Erickson, E., *Childhood and Society*, New York, W.W. Horton, 1963.

Feil, N., *V/F Validation: The Feil Method*, Cleveland, Ohio, Edward Feil Productions, 1982.

Haight, B., «The Therapeutic Role of a Structured Life Review Process in Homebound Elderly Subjects», *Journal of Gerontology*, vol. 41, n° 2, 1988, p. 40-44.

Hazan, H., *The Limbo People: A Study of the Constitution of the Time Universe among the Aged*, London, Routledge and Kegan Paul, 1980.

Hoagland, H., «Some Biochemical Considerations of Time», dans J.T. Fraser (éd.), *The Voices of Time*, New York, Braziller, 1966, p. 312-329.

Hyland, D., et A. Ackerman, «Reminiscence and Autobiographical Memory in the Study of the Personal Past», *Journal of Gerontology*, vol. 43, n° 2, 1988, p. 35-39.

Kaminsky, M., «The Uses of Reminiscence: a Discussion of the Formative Literature», dans M. Kaminsky (éd.), *The Uses of Reminiscence*, New York, Haworth Press, 1984, p. 137-155.

Lappe, J., «Reminiscing: the Life Review Therapy», *Journal of Gerontological Nursing*, vol. 13, n° 4, 1987, p. 12-16.

Levy, S., «Temporal Experience in the Aged: Body Integrity and the Social Milieu», *International Journal of Aging and Human Development*, n° 9, 1978-1979, p. 313-344.

Markson, E., «Readjustment to Time in Old Age», *Psychiatry*, n° 36, 1973, p. 37-48.

Maslow, A., *Toward a Psychology of Being*, New York, Van Nostrand, 1968.

Mayran, C., *Portrait de ma mère en son grand âge*, Paris, Julliard, 1980.

Moody, H., «A Bibliography on Reminiscence and Life Review», dans M. Kaminsky, *The Uses of Reminiscence*, New York, Haworth Press, 1984, p. 231-236.

Reker, G., *et al.*, «Meaning and Purpose in Life and Well-being: a Life-span Perspective», *Journal of Gerontology*, n° 42, 1987, p. 44-49.

Rosenmayr, L., «Objective and Subjective Perspectives of Life-span Research», *Ageing and Society*, vol. 1, n° 1, 1981, p. 29-49.

Ryff, C., «*The Challenge of Successful Aging*», conférence présentée à la réunion annuelle de l'Association canadienne de gérontologie, Calgary, Alberta, 1987.

Schlesinger, B., *Grandparenthood in Canada and the U.S.: a Review*, Toronto, University of Toronto Press, 1984.

Schultz, N., «A Cognitive Developmental Study of the Grandchild-grandparent Bond», *Child Study Journal*, vol. 10, n° 1, 1980, p. 7-26.

Soulé, M. (éd.), *Les grands-parents dans la dynamique psychique de l'enfant*, Paris, Édition ESF, 1979.

Strumpf, N.E., «Studying the Language of Time», *Journal of Gerontological Nursing*, n° 12, 1986, p. 22-26.

Whitley, E., *et al.*, «Adopting Grandparents: a Link between the Past and the Future», *Educational Gerontology*, vol. 1, n° 3, 1976, p. 243-49.

QUATRIÈME PARTIE

Individus, groupes et classes sociales

9

Du temps destin au temps géré: une conquête ou un piège pour les femmes?

Denise Lemieux

> Alice avait, non sans quelque curiosité, regardé par-dessus son épaule: «Quelle drôle de montre! remarqua-t-elle. Elle indique le jour du mois et elle ne dit pas quelle heure il est [1].»

Le temps social renvoie aux découpages des activités humaines selon leur inscription dans une durée délimitée par des bornes empruntées aux grands rythmes cosmiques, récurrence des jours et des saisons, ou au déroulement de phénomènes physiques et biologiques. Du cadran solaire aux montres digitales en passant par la clepsydre et l'horloge à poids, les savoirs techniques ont permis d'affiner les mesures, de quadriller plus étroitement les plages temporelles. Selon Jacques Attali, l'apparition au cours de l'histoire de nouveaux instruments de mesure, eux-mêmes produits sociaux, serait autant de signes annonciateurs de mutations sociales d'envergure [2]. L'histoire du temps annonce ou du moins enveloppe l'histoire du travail et de la vie humaine. Pourtant, ce temps mesuré, comptabilisé n'épuise pas toute la réalité des temps sociaux qui s'avèrent multiples et enchevêtrés [3]. Chaque phénomène, chaque activité produit son propre temps, et la société orchestre les activités multiples qui s'agitent en son sein, construisant le temps social en heures, en jours de travail et jours de fêtes, en années, en décennies et en siècles. Rythmant la vie quotidienne, le temps social offre aussi des repères pour la mémoire.

Car, à court et à long terme, la mémoire et l'anticipation sont au cœur de la conscience du temps et ce sentiment de la durée doit s'inscrire dans les cadres du temps social pour donner cohérence à la réalité. Pourtant, la conscience du temps échappe en partie à ces cadres et le sentiment d'un temps plus qualitatif renvoie aussi à l'expérience et à la subjectivité de chacun. Le temps de la vie quotidienne est justement l'intersection entre le temps cosmique et son calendrier produit socialement et le temps intérieur et ses différenciations [4].

Chaque groupe social établit ses rythmes de rencontres, découpe une durée particulière dans le temps plus large commun à tous et organise ses activités dans la durée. Les femmes ne constituant pas un groupe social, mais la moitié du genre humain, sans doute peut-il sembler curieux d'examiner ici le temps des femmes, qui renvoie à l'universel tout comme le temps des hommes. Dans chaque cas, c'est la participation à des groupes particuliers qui peut avoir produit historiquement des attitudes envers le temps et des pratiques temporelles légèrement différenciées. Une réflexion sur les transformations des temps sociaux du point de vue des femmes offre peut-être un angle d'interprétation pertinent pour envisager les changements de l'horizon temporel au cours du dernier siècle. Plutôt qu'à des différences de nature, la problématique des cadres sociaux de la mémoire élaborée par Halbwachs dirige d'emblée la réflexion vers les groupes d'appartenance [5].

DES CADRES DE LA MÉMOIRE EN MUTATION

> «Vous pensez donc n'être plus vous-même [...]?» — «J'en ai peur, en effet, monsieur, dit Alice; je ne peux me souvenir des choses comme je m'en souvenais d'ordinaire, et je ne conserve pas la même taille dix minutes de suite!»

Scruter la mémoire des femmes pour des périodes anciennes demeure tâche ardue pour les historiens puisque cette mémoire a laissé peu de traces. Après bien d'autres, Michelle Perrot parle du silence des archives publiques et observe que les secrets des

greniers susceptibles de livrer des trouvailles à cet égard sont souvent décevants, les papiers de famille ayant été livrés à la destruction par les descendants, quand les femmes n'avaient pas effacé elles-mêmes leurs grimoires jugés de peu d'importance[6]. Plus récemment, les témoignages recueillis par l'histoire orale ou dans des écrits s'apparentant aux récits de vie ont permis de retracer des mémoires de femmes portant sur des expériences vécues dans un passé peu éloigné. Les objectifs de ces enquêtes relevant d'interrogations diverses concernant la vie paysanne, la guerre, la crise, la vie urbaine, la politique, mais surtout la vie individuelle dans ses rapports avec différents contextes, ces témoignages s'avèrent tout aussi variés que les questionnements. Par-delà le foisonnement des thèmes, un constat se dégage de plusieurs enquêtes, celui de l'ancrage de la mémoire des femmes dans la sphère du privé, de ses connivences manifestes avec la mémoire familiale. «Faut-il parler d'une mémoire masculine et d'une mémoire féminine?», écrit Isabelle Bertaux-Wiame, précisant plus loin qu'il s'agit bien de la place sociale qui structure la mémoire et non d'une différence biologique qui produirait par nature des formes de mémoires spécifiques aux deux sexes. «En raccourci, on peut dire que les hommes racontent leurs quêtes d'emplois alors que les femmes cherchent d'abord à constituer le cadre familial qui est leur cadre premier de production (celle des enfants)[7].» Ces observations, tirées d'entrevues avec des couples plutôt que de comparaisons systématiques de récits féminins et masculins, sont renforcées par le constat similaire d'une revue de la recherche sur les histoires de vie. Susan G. Geiger conclut que, par-delà les différences de cultures, de classes, de races, d'ethnicité et de religion, les femmes semblent partager une condition d'enchâssement dans le cadre familial, qui est centrale dans la façon dont elles expérimentent et construisent le monde social[8]. Affaire de culture ou de genre, plutôt que de nature et de sexe, ne risque-t-on pas de figer pareillement une différence, qui renvoie plutôt à des conditions historiques particulières, même si elles furent largement partagées par les femmes de plusieurs sociétés? À l'inverse, à vouloir affirmer à tout prix que la mémoire n'a pas de sexe, peut-être s'enferme-t-on dans un

nouveau déterminisme, celui de la culture conçue de façon trop absolue. À travers les transformations de la mémoire des femmes, c'est en effet l'historicité de leur rapport au temps qui est mise en relief.

Une étude a souligné à juste titre que, parmi les femmes qui évoquent la Résistance, les femmes mariées empruntent le cadre social de la famille tandis que les célibataires se rappellent à partir de contextes assez similaires à ceux des souvenirs masculins [9]. Nous pouvons faire l'hypothèse d'une diversification des cadres sociaux de la mémoire des femmes ou même d'une alternance entre la sphère privée et la sphère publique, à mesure que s'accroît la participation des femmes à la vie active. Il est donc important d'élargir cette question de la mémoire des femmes à celle des temps sociaux et d'en considérer successivement un certain nombre de dimensions: le temps biographique, le temps de la vie quotidienne et celui des rituels.

LE TEMPS BIOGRAPHIQUE

> Mais alors, pensa Alice, ne deviendrai-je jamais plus âgée que je ne le suis actuellement? Ce serait une consolation, en un sens, que de ne jamais devenir une vieille femme. Mais aussi, toujours devoir apprendre des leçons! Ah, je n'aimerais sûrement pas cela!

C'est dans une étude sur les transformations historiques du cycle de vie des femmes que nous avons aussi constaté, dans les autobiographies, la prégnance de la famille et de la vie privée comme cadres de la mémoire des femmes, en particulier pour les générations nées au début du siècle [10]. Si un tel objet connote la mémoire et en fait apparaître quelques traits, le cycle de vie renvoie lui-même à une unité particulière du temps social, le temps biographique.

Bien qu'on ait pu confondre le temps biographique avec le temps individuel et le croire réservé à la psychologie, les changements successifs de la définition des âges de la vie depuis l'aube du XX^{e} siècle permettent de percevoir aisément ce que les anthro-

pologues avaient pu saisir au prix de lointains voyages: à savoir que non seulement l'âge comporte des étapes, évidence de toujours, mais que chaque société construit ses définitions d'âge et les situe à des points variables dans l'échelle de la vie humaine. Le portrait paradisiaque d'une adolescence dans les îles du Pacifique avait peut-être été embelli par Margaret Mead dans *Coming of Age in Samoa*, mais personne n'a jamais contesté le cœur de sa découverte, soit que l'adolescence des filles dans l'Amérique des années trente constituait un phénomène historique spécifique [11].

Depuis lors, les historiens nous ont aidés à percevoir l'historicité de notre temps de l'enfance, d'un temps de la jeunesse qui n'en finit plus et d'une vie adulte hachurée qui s'étire et cherche à se redéfinir des haltes et des renouveaux à tous les tournants. Le temps biographique est donc un temps socialement marqué, sinon étiqueté, et loin d'être confiné au domaine de l'individuel, ses soubresauts ébranlent avec eux toute la société.

Pour expliquer la transformation des âges de la vie, les démographes Louis Roussel et Alain Girard ont présenté, en guise d'hypothèse de travail, un modèle descriptif où trois types de sociétés sont caractérisées par la façon dont y sont organisés les rapports d'âge et de sexe. Ainsi les sociétés préindustrielles, où la vie était relativement brève et où la fécondité et la mort échappaient aux visées humaines, étaient le lieu d'un temps répétitif, les générations succédant aux générations réunies autour d'un patrimoine, et le temps y était conçu comme un *temps destin*. Avec l'allongement de l'existence, la mort devient davantage prévisible et l'on réussit peu à peu à contrôler sa fécondité. L'existence est conçue comme un capital à gérer et l'on investit dans quelques enfants dont on assure l'éducation. Le temps linéaire et perfectible plutôt que répétitif et cyclique est appelé ici *un temps géré*. À cette forme de temporalité propre aux sociétés industrielles, tous n'auraient pas accédé en même temps et en particulier les démunis et les femmes:

> La situation de l'homme était nettement changée. Au contraire, l'image que la femme se faisait de sa propre vie demeurait dépendante autant des sujétions de la maternité et de l'élevage des enfants que de l'autorité légale reconnue au mari. Tout se passait comme si l'homme seul avait réussi à maîtriser le temps, la femme demeurant liée aux contraintes de la nature, et d'abord à sa fonction de mère [12].

Le troisième type de société, qu'on dit caractérisé par *le refus du temps*, fait davantage intervenir le changement technique qui, dans les sociétés industrielles avancées, altère la signification des âges et les multiplie, annulant les possibilités de transferts de savoirs et de valeurs d'une génération à l'autre. Par sa rapidité, le changement technique semble donc échapper au contrôle des individus. La longévité s'accroît légèrement et la tendance demeure de gérer son existence, mais l'individu, incertain de l'avenir, cherche à maximiser ses satisfactions dans le moment présent et à prolonger l'étape de la jeunesse. À ce nouveau type de temporalité, hommes et femmes participeraient à peu près également, bien que le cycle de vie des femmes demeure légèrement différencié par des entrées et sorties du marché du travail, associées aux maternités.

Une conception du temps biographique comme un temps destin caractérise encore le Québec du début du siècle et nous en avons saisi quelques échos dans les autobiographies; elle n'est pas particulière aux femmes mais leurs conditions de vie étaient propices à son maintien. La diffusion de l'hygiène, les progrès de la médecine et son accessibilité vont remettre en question cette conception et apporter une première transformation de la vie des femmes qui peuvent désormais garder leurs enfants, survivre à leurs couches et commencent à engendrer de plus petites familles. Les années trente et quarante nous sont apparues à cet égard comme des moments de ruptures. Il faudra cependant un certain temps avant que les femmes conçoivent leur vie comme un «temps à gérer» et surtout la conçoivent en tant que projet individuel. Car l'industrialisation instaurant une séparation entre la sphère du travail et la sphère de la vie privée, la famille devint le lieu d'activité

prédominant sinon exclusif de la majorité des femmes. Or, la sphère du privé demeure le lieu de la reproduction de l'existence, ce domaine étant assujetti aux rythmes repétitifs du quotidien, ce qui en fait surtout un temps cyclique [13]. Si l'existence des femmes dans les sociétés industrielles se déroule encore largement dans la sphère de la vie privée, cette sphère n'a pas échappé entièrement aux rythmes du temps géré, par le biais des techniques mais aussi des idéologies. C'est en examinant plus attentivement cette lente transition, non plus au niveau du temps biographique mais de la vie quotidienne, que nous croyons pouvoir mieux cerner les enjeux et les contradictions de l'entrée des femmes dans le temps géré.

LE TEMPS DE LA VIE QUOTIDIENNE

> — Vous n'auriez qu'un mot à dire au Temps, et l'aiguille ferait le tour du cadran en un clin d'oeil! Voilà qu'il serait déjà une heure et demie, l'heure du déjeuner! [...]
> — Ce serait certes, magnifique, dit Alice, pensive; mais alors... mais alors... voyez-vous, je n'aurais probablement pas faim.

Il appartient à tous, hommes et femmes des sociétés préindustrielles, d'avoir vécu dans un temps relativement immobile, au fil des jours et des saisons, chaque année répétant la précédente, les générations remplaçant les générations, mais les femmes semblent avoir, un peu plus longtemps que les hommes, poursuivi leur vie à l'intérieur de rythmes proches des alternances du jour et de la nuit et d'activités liées aux besoins quotidiens de l'existence. Ce constat n'est pas absolu et dès les débuts de l'industrialisation, des jeunes travailleuses furent soumises elles aussi aux nouveaux temps de la productivité, ce qui ne se fit pas sans résistance. Marianne Debouzy évoque les ouvrières de la Nouvelle-Angleterre qui n'aiment pas travailler au rythme de la cloche de l'usine, et encore moins à la lueur de ces lampes qui, au cœur de l'hiver, prolongent les journées de travail. C'est avec un rituel tout à fait analogue aux fêtes traditionnelles qu'elles célèbrent au printemps le retour de la lumière naturelle [14].

Au cours des premières phases des sociétés industrielles, la plupart des femmes adultes vont cependant consacrer leurs activités principales à la procréation des enfants et à l'entretien quotidien de leur famille [15]. Leur vie se déroule donc pour une large part à l'intérieur du groupe familial et a échappé partiellement à la fragmentation de l'existence propre à l'industrie, qui atteindra plus tardivement l'enceinte de la vie privée. Alors qu'une partie de la société structure ses occupations en fonction d'un temps géré, comptabilisé et monnayé, les femmes vont poursuivre leurs tâches dans un temps scandé par les travaux ménagers, les repas, les retours de l'école, les jeux et les cris du petit dernier. Certes, la sirène de l'usine et les temps de travail du conjoint ont pu se répercuter quelque peu sur le temps de la famille, tandis que les périodicités du salariat plutôt que les saisons venaient modeler les cycles de la consommation. Par le contenu des activités qui s'y déroulaient, la vie quotidienne des femmes conservait dans son ensemble des rythmes répétitifs particuliers aux temps cycliques [16].

Dès l'aube de la révolution industrielle, sont nés des projets de rationalisation des tâches ménagères tandis que des ouvrages moralistes visaient à inculquer aux femmes de milieux ouvriers et moyens des habitudes de travail et une organisation du temps issues du monde des usines. Préconisant une organisation rationnelle, les adeptes de l'économie domestique enseignaient aussi des savoirs pour hausser la qualité de la vie et en confiaient la clef à la mère au foyer/ménagère. Par diverses innovations provenant d'autres lieux et institutions, le temps géré colonisait aussi la vie privée. Erickson nous a rappelé que les modèles proposés au début du siècle pour nourrir les bébés à partir d'horaires rigides ont des liens étroits avec les habitudes temporelles valorisées par les sociétés industrielles [17]. On peut aussi supposer que l'industrialisation de la préparation et de la conservation des aliments qui accompagna la révolution industrielle et se répandit au début du XX^{e} siècle a tôt modifié certaines façons d'acheter les aliments et de préparer les repas [18]. Enfin, vers les années trente des machines sont venues alléger certaines tâches d'entretien pénibles et diminuer le temps de travail alloué à chacune. Plusieurs auteurs soulignent

toutefois la difficulté de rationaliser des opérations qui relèvent d'objectifs disparates et de temps discontinus, sont exécutées à très petites échelles et sont amalgamées avec bien d'autres activités dont la famille est le site. La technologie ménagère, si elle a augmenté la qualité de la vie, ne semble pas avoir diminué le temps de travail consacré aux travaux domestiques, qui semble dépendre davantage de la taille de la famille et de l'âge des enfants [19]. S'il fut lui aussi l'objet de maintes tentatives de rationalisation tant dans ses aspects physiques que psychologiques, l'élevage des enfants, autre facette du rôle maternel, demeure une entreprise multiforme et rébarbative à toute compression dans une grille horaire.

Pourtant, on ne saurait nier l'impact de certaines techniques de la vie domestique sur le rapport au temps. Entre autres, on soulignera la discontinuité accrue des activités et certains auteurs parlent même d'une déqualification d'un travail qui jadis requérait des savoirs mieux intégrés [20]. Autour des années cinquante et au début des années soixante, les femmes semblent déjà participer au temps géré, bien qu'elles apparaissent surtout comme des gestionnaires de leur famille.

Il existe peu d'études ethnologiques sur le temps vécu au sein de la vie privée. Aussi, il importe de s'arrêter à ce tableau complexe de la vie dans une banlieue aisée présenté par des anthropologues canadiens aux abords des années soixante [21]. Dans un milieu fortement axé sur la mobilité des carrières et le succès professionnel, le temps comptabilisé exerce son emprise non seulement sur l'univers du travail qui demeure l'apanage des hommes adultes, mais il s'immisce dans la vie quotidienne par l'intermédiaire des institutions secondaires: écoles, lieux de loisirs, transports, organismes de santé, programmes de télévision répercutent sur la famille des horaires très précis, mais désordonnés. À la mère revient la tâche d'orchestrer les allées et venues, de prendre les rendez-vous, d'adapter le moment des repas. Ce rôle de gestionnaire se retrouve aussi dans une ville minière pauvre de l'Ouest de sorte qu'on peut se demander si cette transformation du quoti-

dien n'était pas propice à une entrée plus globale et définitive des femmes dans le temps géré, qui se réalisa au cours de la période suivante.

L'ENTRÉE DÉFINITIVE DANS LE TEMPS GÉRÉ

> Si vous connaissiez le Temps aussi bien que je le connais moi-même, dit le Chapelier, vous ne parleriez pas de le gaspiller comme une chose. Le Temps est une personne.

C'est la participation croissante des femmes mariées au travail salarié qui permet cependant de généraliser à plusieurs milieux l'entrée des femmes dans le temps géré. L'un des effets imprévus de cet accès au marché du travail a été de faire percevoir le travail domestique à travers les catégories du temps marchand. Prise de conscience du travail invisible, d'une part, et tentatives d'en comptabiliser les heures en termes de production. Mise en évidence de la double tâche, d'autre part, avec, comme inévitable complément, un temps libre limité que rapportent toutes les études sur le loisir. Face au défi de la double tâche, chaque femme semble jouer sur plusieurs tableaux, coupant ici le polissage superflu, là les loisirs trop exigeants et surtout amorçant dans son entourage des stratégies de changements qui débouchent inévitablement sur la transformation des rôles culturels. Bien que les résultats varient légèrement selon les catégorisations utilisées, les comptabilités concernant le travail ménager accompli par les deux conjoints d'un couple à double emploi, semblent mesurer assez peu de changements du côté du partage des tâches, et la participation au marché du travail opère surtout une contraction importante du total des heures consacrées aux tâches domestiques. Le rôle féminin serait-il le seul qui soit en train de se modifier[22]? On ne saurait le présumer.

Avant de pousser plus loin l'interrogation sur le sens possible de ces transformations, il importe de scruter l'idéologie sous-jacente à la conception du temps géré dont les analyses de budget-temps sont une expression achevée. Rappelant l'origine historique de

cette technique issue des velléités de planification sociale des pays de l'Est, Claude Javeau souligne à quel point la notion même de budget s'insère dans une perspective économiste qui s'inspire de l'univers du travail productif et projette, sur les autres activités, des catégories qui réduisent toutes les formes de temporalité à celles du travail et de la technologie, constituant tous les non-travailleurs en marginaux. L'usage des budgets-temps, poursuit Javeau, suppose un cadre social inerte et aboutit à la négation même du temps et de ses procès [23].

Alors que les budgets-temps ont été et demeurent des outils fort utiles des analystes féministes pour ce qui est du travail des femmes et de ses rapports étroits avec leurs situations familiales, des analyses récentes axées sur le travail ménager poussent assez loin la critique de leurs lacunes afin de saisir toute la complexité de ce qui relève du domestique et des rôles qui s'y nouent. Louise Vandelac s'en prend avec virulence à toutes les comptabilités économistes du travail domestique, méthodes sous-estimant la valeur et la nature même de ce travail, et elle déplace l'analyse du côté des inégalités entre les sexes. Diane Bélisle fait une critique élaborée du temps marchand et de son outil des budgets-temps; elle réclame pour les femmes «un temps à soi» qui ne serait pas un bien économique mais inclurait une possibilité pour les femmes de «perdre leur temps» en le partageant avec un enfant [24]. S'agirait-il de récuser le temps géré?

Sans doute tel n'est pas le propos. On ne saurait assimiler l'entrée dans le temps géré aux seules contraintes liées aux horaires de travail. Le travail est un lieu d'accomplissement et permet d'accéder à un certain nombre de biens, dont l'accès à un temps personnel, dans le cadre du travail lui-même ou des loisirs qu'il procure. La possibilité de gérer non plus simplement sa famille, mais sa vie, semble un acquis fragile et inachevé des dernières décennies et l'accès au temps individuel est sans doute de ce point de vue une véritable conquête pour les femmes. Pourtant, les études sur le temps de la vie quotidienne pourraient suggérer que les femmes paient d'un certain prix cette conquête. Dans une étude

sur le temps, dont l'échantillon féminin et masculin était constitué uniquement au sein de la population active, William Grossin a observé plus de similitudes que de différences entre hommes et femmes et les différences se situaient non pas dans les comportements temporels reliés au travail, mais dans l'ombre que projette leur participation à la famille sur le temps des femmes actives [25]. Notons-en quelques aspects: les femmes plus que les hommes pratiquent le cumul des tâches dans un même temps, habituées qu'elles sont à gérer la vie quotidienne qui requiert une telle pratique. Elles semblent vivre dans un temps plus serré que celui des hommes, elles consultent plus souvent leur montre, écourtent les trajets entre le lieu de travail et le domicile et semblent entretenir une angoisse au sujet du temps, parfois une nervosité, qui se rattache à leur responsabilité dans l'organisation de la vie quotidienne. Une fois entrées dans le temps géré, les femmes actives verraient-elles disparaître toute temporalité échappant à l'emprise des temps contraints? Seraient-elles de nouvelles adeptes de la course à la montre comme le lapin d'Alice au pays des merveilles? Par ailleurs, certaines observations de Grossin révèlent la persistance de temporalités issues d'autres univers sociaux que de l'univers du travail, temporalités bien distinctes du temps géré.

LE TEMPS DES RITUELS FESTIFS

> — C'est toujours l'heure du thé; nous n'avons donc jamais le temps de faire la vaisselle.
> — Alors vous faites sans arrêt le tour de la table, je suppose [...] Mais qu'arrive-t-il quand vous vous retrouvez à votre point de départ? se hasarda à demander Alice.

Les femmes savent bien qu'on ne saurait festoyer sans qu'il en résulte quelques peines, mais s'obstinent à recréer des rituels qui relèvent de la quotidienneté ou de la fête. Plus que les hommes, selon Grossin, leur horizon temporel s'ouvre sur le passé et ceci se rattache à leur rôle de gardiennes de la mémoire familiale et des rituels festifs: «Elles ont par exemple un souvenir plus précis des événements familiaux et c'est à elles, plus qu'aux hommes,

qu'il faut demander les dates des anniversaires, des décès, des mariages.» Leur horizon temporel s'ouvrant moins sur l'avenir lorsqu'il s'agit de projets précis, les femmes semblent entretenir davantage d'espoir, tant pour elles-mêmes que pour leurs enfants, ce qui suggère un lien plus étroit avec les autres générations [26].

Longtemps après que l'émiettement des terroirs aura fait disparaître les derniers rituels villageois, les femmes vont continuer la pratique des réunions de famille, recréant pour tous, à domicile, des rituels jadis prescrits par la liturgie selon le cycle calendaire, ainsi que des cérémonies initiant aux étapes de la vie. Dans la banlieue de Crestwood Heights où la mémoire familiale semble être devenue plutôt restreinte, ce sont les épouses au foyer qui maintiennent les liens de parenté, expédient lettres, cartes d'anniversaires et cadeaux. Elles sont au centre de toutes les fêtes annuelles, Noël, Pâques, Bar Mitzvah et en assument les préparatifs [27]. Observant un semblable phénomène dans les familles italo-américaines de la Californie, que les femmes travaillent ou non à l'extérieur, Micaela Di Leonardo [28] cherche à cerner les enjeux individuels et sociaux de ce qu'elle conceptualise comme un «travail de parenté», par analogie avec ce travail invisible et non comptabilisé qui désigne le travail ménager et les soins aux enfants. En l'absence d'une femme adulte, observe-t-elle, cette fonction créatrice de sociabilité disparaît tandis que s'émiette la parenté et que s'aplanit le temps du calendrier. L'auteure s'interroge sur les motivations individuelles incitant les femmes à poursuivre ce «travail de parenté» et elle évoque des indices d'une recherche de pouvoir entre les femmes, ainsi que le désir exprimé d'obliger les bénéficiaires de la fête envers elles. Peut-être faut-il souligner que ces types de comportements semblent relever davantage de ces manifestations ostentatoires de gaspillage et de gratuité inhérentes à la fête et aux échanges de type communautaire que d'une logique de la gestion du temps et du contrat. Le don du rien, comme l'appelle Jean Duvignaud, résiste à toutes nos analyses de comportements rationalisés et renvoient à une éthique de la communauté qui subsiste, même difficilement, aux temps marchands. Cette affinité des femmes avec un ethos communautaire que Jessie Ber-

nard identifie après un vaste panorama des pratiques culturelles des femmes [29], disparaîtra-t-elle avec leur adhésion plus définitive au monde du travail? Certains travaux situent dans la prolifération des techniques, au sein même de la vie quotidienne, un certain effacement des rôles liés au genre qui laisse présager une disparition pure et simple du temps de la vie.

ENTRE LE REFUS DU TEMPS ET L'AVÈNEMENT DU TEMPS PERSONNEL

> Le Temps n'admet pas qu'on le veuille marquer comme le bétail. Alors que si seulement vous étiez restée en bons termes avec lui, il ferait faire aux pendules tout ce que vous voudriez, ou presque.

C'est la transformation de la vie quotidienne sous l'influence de changements techniques qui, selon Janet Zollinger Giele, expliquerait l'abandon de maintes assignations selon l'âge et le sexe, et la multiplication de zones mitoyennes, là où, jadis, existaient des clivages et presque des frontières dans les sphères d'activités et les rôles d'âge et de sexe [30]. Ce qui nécessitait de longs apprentissages et des opérations complexes peut être exécuté à partir de processus simplifiés et au moyen de machines faciles à manipuler. L'exemple apporté, celui de la cuisine, pourrait donner lieu à certaines réserves, mais il faut reconnaître qu'une forme de cuisine peut désormais être préparée rapidement, sinon réchauffée à partir d'aliments précuisinés. De cette réalité déjà en place dans maints secteurs de la société, Jacques Attali évoque une image de science-fiction dans son *Histoire du temps*:

> La même obsession du gain de temps fait de la cuisine un lieu de programmes intégrés. D'abord la montre à quartz pénètre dans les objets qui s'y trouvent: il devient possible de programmer des robots mécaniques, de décider longtemps à l'avance de ce qu'ils feront et de les faire travailler simultanément. Puis, comme dans l'automobile, à l'image de l'Horloge Parlante, une voix vient énoncer ce qui se fait ou est à faire. Par ailleurs, la congélation permet le stockage durable de plats produits en série. Dès lors, le temps nécessaire à la vie d'une famille n'est plus nécessairement

> localisé en une pause précise. Les machines produisent désormais ces services pendant le temps où les hommes les produisent elles-mêmes. La femme n'est plus alors astreinte en rien à une fonction spécifique, et son temps n'est plus différent de celui de l'homme [31].

Du moins en principe, car aucun robot n'a encore réussi à organiser et confectionner le repas, à prendre en charge l'éducation des enfants, bien que le fantasme d'une reproduction entièrement reportée sur la technique semble hanter certains apprentis-sorciers. Le refus du temps biographique conçu comme un parcours différencié par l'âge et l'expérience de la vie aurait-il comme contrepartie ce refus du temps de la vie quotidienne, que permettrait théoriquement une technique toujours davantage déployée au sein de la vie privée?

Si ce temps zéro du travail ménager nous semble tout aussi utopique que le temps géré du bourgeois, sans doute devons-nous néanmoins prêter plus d'attention à l'impact des techniques sur le temps de la vie quotidienne et en particulier à l'érosion des repères temporels et de ses rythmes. Mais surtout, la recherche doit s'attarder davantage à ce temps qualitatif, temps du travail, mais aussi de la vie privée qui, par-delà les activités ménagères et parfois par leur intermédiaire, donne sa saveur et sa chaleur à la vie de chaque jour. Derrière la dissolution des temps de la vie quotidienne, c'est finalement la disparition de la communauté qui se profile, dont le dernier bastion est peut-être la famille. Le temps individuel, conquête tardive des femmes, ne saurait s'affirmer dans un vide temporel et surtout dans le désert que suppose la négation de la socialité. Pour l'instant, les femmes semblent encore choisir de maintenir des lieux d'échanges et de recréer la vie quotidienne et la fête non seulement dans leur famille immédiate mais dans les cercles élargis de la parenté et de l'amitié. Cela aussi peut se partager.

NOTES

1. Les textes en exergue sont tirés de Lewis Carroll, *Les aventures d'Alice au pays des merveilles*, traduction de Henri Parisot, Paris, Flammarion, 1972.
2. Jacques Attali, *Histoire du temps*, Paris, Fayard, 1982, 332 p.
3. À titre d'exemple, on pourra consulter la nomenclature des temps sociaux ébauchée par Georges Gurvitch et comprenant huit genres de temps sociaux, qui sont ensuite confrontés aux niveaux de la réalité sociale puis aux sous-groupes qui la composent. («La multiplicité des temps sociaux», *La vocation actuelle de la sociologie*, tome 2, *Antécédents et perspectives*, ch. XIII, Paris, P.U.F., 1963.)
4. Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality, A Treatise in the Sociology of Knowledge*, New York, Doubleday & Company, 1966, p. 27.
5. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, P.U.F., 1952, 296 p.
6. Michelle Perrot, «Pratiques de la mémoire féminine», *Traverses 40*, avril 1987, p. 19-27.
7. Isabelle Bertaux-Wiame, «Mémoires et récits de vie», *Pénélope, pour l'histoire des femmes, Mémoires de femmes*, n° 12, printemps 1985, p. 47-54.
8. Susan N.G. Geiger, «Women's Life Histories: Method and Content», *Signs, Journal of Women in Culture and Society*, hiver 1986, p. 334-351.
9. Étude citée par Sylvie Van de Casteele-Schweitzer et Danièle Voldman, «Les sources orales pour l'histoire des femmes», *Une histoire des femmes est-elle possible?*, sous la direction de Michelle Perrot, Paris-Marseille, Éditions Rivages, 1984, p. 63.
10. Denise Lemieux et Lucie Mercier, «Familles et destins individuels féminins: le prisme de la mémoire (1880-1940)», *Recherches sociographiques*, vol. XXVIII, n° 2, 1987. Denise Lemieux et Lucie Mercier, *La vie des femmes au tournant du siècle, Âges de la vie et temps quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.
11. Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa*, New York, William Morrow & Company, 1928, 1961, 304 p.
12. Louis Roussel et Alain Girard, «Régimes démographiques et âges de la vie», *Les âges de la vie*, tome I, INED, cahier n° 96, Paris, P.U.F., 1982, p. 15-23.
13. Voir Danielle Chabaud et Dominique Fougeyrollas, «Travail domestique et espace-temps des femmes», *International Journal of Urban and Regional Research. Women and the City*, vol. 2, n° 3, octobre 1978, p. 421-431.
14. Marianne Debouzy, «Aspects du temps industriel aux États-Unis au début du siècle», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVII, 1979, p. 197-220.
15. Cette assignation au privé ne fut pas appliquée de façon identique dans tous les pays en raison de leurs structures de classes différentes précise Neil Smelser, «Vicissitudes of Work and Love in Anglo-American Society», dans Neil J. Smelser et Erik H. Erikson (éds), *Themes of Work and Love in Adulthood*, Cambridge, Harvard University Press, 1981, p. 105-119.
16. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, tome II, *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche, 1961, p. 58-60. Lefebvre note enfin que les ouvriers retrouvent le temps cyclique dans leur vie quotidienne.

17. Erik H. Erikson, *Enfance et société*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p. 107.
18. Jack Goody, *Cooking, Cuisine and Class, A Study in Comparative Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 154-175.
19. Christine E. Bose, Philip L. Bereano et Mary Malloy, «Household Technology and the Social Construction of Housework», *Technology and Culture*, vol. 25, nº 1, janvier 1984, p. 53-82.
20. Meg Luxton, *More than a Labour of Love, Three Generations of Women's Work in the Home*, Toronto, The Women's Press, 1980, p. 159.
21. John R. Seeley, R. Alexander Sim et E.W. Loosley, *Crestwood Heights, A Study of the Culture of Suburban Life*, Toronto, University of Toronto Press, 1971. Chapitre 4, «Time».
22. On peut se référer au dernier article sur le sujet pour le Québec, Céline Le Bourdais, Pierre J. Hamel et Paul Bernard, «Le travail et l'ouvrage. Charge et partage des tâches domestiques chez les couples québécois», *Sociologie et sociétés*, vol. XIX, nº 1, avril 1987, p. 37-55. Une enquête auprès de familles ouvrières à double emploi révèle davantage de changements. Voir Alain Vinet *et al.*, *La condition féminine en milieu ouvrier, une enquête auprès des travailleuses de cinq usines de la région de Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 94.
23. Claude Javeau, «Comptes et mécomptes du temps», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXIV, janvier-juin 1983, p. 71-82.
24. Louise Vandelac *et al.*, *Du travail et de l'amour, les dessous de la production domestique*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1985, 418 p. En particulier le chapitre de Diane Bélisle, p. 135-181, et celui de Louise Vandelac, p. 182-256.
25. William Grossin, *Le temps de la vie quotidienne*, Paris, Mouton, 1974. Chapitre II, «Les hommes, les femmes et les temps».
26. *Ibid.*, p. 81-83.
27. John R. Seeley *et al.*, *op. cit.*, p. 207.
28. Micaela di Leonardo, «The Female World of Cards and Holidays: Women, Families, and the World of Kinship», *Signs, Journal of Women in Culture and Society*, vol. 12, nº 3, 1987, p. 440-453. Pour une analyse québécoise de ces phénomènes, voir: Andrée Roberge, «Réseaux d'échanges et parenté inconsciente», *Anthropologie et sociétés*, vol. 9, nº 3, 1985, p. 5-31; Andrée Fortin *et al.*, *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 225 p.
29. Jessie Bernard, *The Female World*, New York, Collier Macmillan, 1981, 614 p.
30. Janet Zollinger Giele, «Adulthood as Transcendence of Age and Sex», dans *Themes of Work and Love in Adulthood*, *op. cit.*, p. 151-173.
31. Jacques Attali, *op. cit.*, p. 305.

10

*Temps et classes sociales**

Christian Lalive d'Épinay

ÉLÉMENTS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

De la classe comme forme d'appartenance

Acceptons ici une définition classique de la classe sociale: elle comprend l'ensemble des individus occupant une position analogue dans l'organisation de la production; le plus souvent, un ethos (ou système de représentations) lui est associé.

La relation entre position de classe et ethos n'est pas mécanique. Elle sera d'autant plus forte que la classe a des frontières bien définies et tend à se refermer sur elle-même (exemples: paysannerie alpine, ancienne bourgeoisie). En revanche, quand la frontière devient lisière, quand les parties sécantes entre classes se dilatent (mais peut-être faudrait-il alors parler de strates?), quand les possibilités de mobilité intragénérationnelle augmentent, la relation entre position et ethos devient plus aléatoire, et l'ethos tend à l'emporter sur la position dans la définition individuelle de l'identité.

---

* Je remercie André Isenegger, assistant au Département de sociologie, de l'aide apportée dans la constitution du dossier bibliographique, de sa relecture du texte et de ses commentaires. Je souhaite exprimer ici ma gratitude envers Jean Kellerhals, Emmanuel Lazega et Marianne Modak qui ont étroitement collaboré à la recherche dans laquelle je puise ici les matériaux empiriques, mais aussi certains outils conceptuels. Si j'ai choisi d'écrire ce texte à la première personne du pluriel, c'est que la démarche poursuivie ici s'appuie sur une recherche collégiale qu'elle prolonge.

Des vecteurs différents de l'insertion sociale modulent aussi les ethos. En deçà et au-delà de l'organisation de la production, le système social, qui négocie l'héritage du passé, définit les grandes phases du cycle de vie, les rôles sexuels, les positions spatiales.

Ces notations rendent évident qu'une classe ou un ethos de classe «à l'état pur» n'existent pas, pas plus qu'il n'en est d'universels (ce qui revient au même). La paysannerie alpine dont je parlerai plus bas n'est pas celle du Québec, ni la paysannerie parcellaire décrite par Marx (1984, p. 188 et suiv.) dans des pages fameuses, paysannerie dont d'ailleurs il disait qu'elle n'avait rien à voir avec celle des Cévennes. Sans doute, par comparaison, peut-on s'attacher à construire les modèles paysan, «cadre» ou bourgeois. Cette démarche est absolument indispensable dans un but de connaissance. Mais ce mouvement vers le général est aussi un mouvement vers l'abstraction, et plus il tend à l'universel, plus il perd de son pouvoir de prédiction en ce qui concerne les comportements concrets et les orientations de l'action. Ces derniers, en effet, sont associés à l'ethos en tant que synthèse de l'ensemble des appartenances individuelles définies historiquement. Par exemple, le modèle prolétaire que nous esquissons ici trouvera bien, du moins nous l'espérons, quelque résonance auprès des spécialistes belges ou italiens de la classe ouvrière; ils ne manqueront sans doute pas de signaler des différences. C'est que ce modèle est construit à partir d'une population précise, inscrite dans un territoire (espace), avec son histoire spécifique (temps).

Ethos, temps, espace: une hypothèse de travail

Par ethos, nous entendons l'ensemble des croyances, valeurs, normes et modèles qui orientent le comportement. L'ethos est ainsi le noyau d'une culture. (Pour une définition complémentaire, voir Elias, 1974, p. 47.)

On proposera ici qu'un ethos peut être analysé, dans le cadre de recherches empiriques, selon deux perspectives stricte-

ment complémentaires. La première consiste à mettre en avant les formes de sociabilités fondamentales (de la représentation de soi — le «je» et le «moi» — aux définitions sociales — les «nous» et les «eux» — en passant par les microsociabilités — les «je/tu» —). La seconde approche dégagera d'abord la trame générale dans laquelle s'insèrent les formes de sociabilités, c'est-à-dire la construction du cadre spatio-temporel dans lequel elles s'animent.

On avance donc l'hypothèse que tout ethos comprend — et est structuré par — un mode particulier de se représenter (plan symbolique) et de s'approprier (plan pratique) le temps et l'espace. Voilà ce que nous nous proposons d'illustrer ici, en considérant plus particulièrement la catégorie du temps.

L'homme contemporain: cycle de vie et historicité

Il semble aller de soi qu'une société se dote de certaines constructions, représentations et instruments de mesure du temps qui sont partagés par tous. Ceux-ci sont indispensables à la communication des individus et à la coordination des activités (Sorokin, 1943). Pour le sens commun, ces représentations correspondent à la nature des choses. Le temps, c'est la montre et le calendrier; ceux-ci attestent un ordre temporel donné par le soleil. On a oublié que cet accord résulte d'une longue histoire et d'un certain nombre de choix (voir à ce propos les remarquables ouvrages d'Elias, 1984 et de Landes, 1987).

La civilisation industrielle moderne s'est dotée d'une formidable et unique échelle de mesure du temps qui, grâce à la mathématique, au zéro et à l'infini, peut déployer sans fin sa prétention au monopole et à l'universalité, situer indifféremment l'infiniment grand et lointain comme l'éphémère. Un tel filet du temps exerce une emprise totalitaire sur tout processus événementiel quel qu'il soit, pour en donner la mesure.

Cette mesure universelle sert par conséquent de référence à l'individu quand il mentionne l'une ou l'autre des deux temporalités* qui lui sont constitutives.

Les usages langagiers mettent en évidence ces deux temporalités. Je puis dire: «J'ai 49 ans.» Je me situe ainsi dans la durée de la vie qui m'est donnée dont une partie, définie, est déjà utilisée, l'autre, relativement indéfinie, restant à venir. Notre société nous pousse à spéculer sur cette seconde partie: je connais mon «espérance de vie», le nombre d'années qui me séparent de la retraite, etc. Appelons cette temporalité propre à l'individu — et dont la représentation individuelle véhicule le savoir d'une société donnée — la temporalité individuelle du cycle de vie.

Le langage offre à l'individu une seconde manière de dire son âge: «Je suis de [né en] 1938.» Cet énoncé suppose que les interlocuteurs disposent d'une information complémentaire, celle qui concerne le moment de l'interaction (par exemple: 1988), de telle sorte qu'ils peuvent le traduire dans les termes de la première formule: «Donc il a 49-50 ans». Pourtant, l'intention associée au choix de l'une ou de l'autre de ces deux manières de dire est bien distincte: en disant: «J'ai 49 ans», l'individu parle de soi dans sa propre mouvance, dans sa temporalité propre, sans référence à autrui ou au contexte. En revanche, s'il choisit de dire: «Je suis de 1938», il prend pour repère et critère le temps de la société (ce que nous appelons la temporalité socio-historique), et il situe son parcours individuel dans le fragment d'histoire qu'il accompagne. Il évoque aussi de facto ses compagnons d'aventure dans l'histoire, ceux qui comme lui sont nés en 1938, par distinction des aînés et des cadets. Ainsi, cette manière de dire insère-t-elle l'individu dans la trame historique: elle dit son statut socio-historique.

Il est une autre manière de préciser le statut socio-historique, non plus du sujet, mais de l'événement auquel il participe: «Nous

---

* Dans la règle, j'utilise le terme temps quand je renvoie à l'abstraction du concept, ou encore au processus (solaire) qui sert d'instrument de mesure; le terme temporalité, pour désigner des constructions et des représentations de la durée de processus spécifiques.

sommes en 1988.» N'est-il pas significatif que le pronom personnel doive ici être mis au pluriel, signalant la dimension partagée, sociale de l'inscription dans la temporalité socio-historique? Ces deux dernières manières de dire précisent l'une le statut socio-historique du locuteur, l'autre celui de l'événement auquel ce locuteur participe.

Nous appelons alors l'historicité du sujet la manière dont l'individu négocie son statut socio-historique et lui donne sens.

La démarche empirique

Les principales notions nécessaires à l'avancée de notre réflexion étant maintenant posées, tournons-nous du côté des matériaux empiriques. Nous puiserons dans le stock réuni au cours d'une recherche sur la population de 65 ans et plus, dans un milieu urbain (Genève) et dans un milieu semi-rural et montagnard (le Valais central). Après avoir mené une enquête par questionnaire auprès de deux fois 800 personnes, nous avons sélectionné quelque 150 de ces dernières pour réaliser avec chacune d'entre elles un bref récit de vie, au cours d'une série d'entretiens semi-directifs. Au total, nous avons obtenu ainsi 138 récits de vie au cours de 294 entretiens, ce qui représente un total de 385 heures d'enregistrement. (Cette recherche est présentée et ses principaux résultats sont consignés dans Lalive d'Épinay *et al.*, 1984.)

L'analyse de ce matériel foisonnant nous a permis de distinguer, dans notre population, six types dominants d'ethos, associés à une classe sociale ou à une fraction de classe (pour un exposé concernant la méthode d'analyse, *ibid.*, p. 33-59; p. 301-312). Dans les pages suivantes, nous présenterons succinctement ces six ethos en mettant l'accent sur cet aspect de la relation au temps que nous avons appelé l'historicité du sujet. Nous intercalerons quelques paragraphes intitulés *Discussion* qui seront l'occasion de comparer nos résultats avec ceux d'autres travaux sur les classes et les groupements sociaux. La conclusion nous permettra de préciser les limites et la portée de nos propositions.

LES DEUX FORMES PRINCIPALES DE L'HISTORICITÉ DU SUJET: LA QUESTION DU POUVOIR

Présentation

L'analyse du corpus de récits de vie nous a conduits à relever et à suivre la trace d'une grande ligne de démarcation. D'un côté de cette ligne, l'ensemble de ceux qui s'estiment être en prise sur l'histoire. Ils s'inscrivent à titre de sujets et d'acteurs dans le temps de la société. L'histoire leur est familière et chacun y apporte sa contribution, certes modestement mais d'une manière ressentie comme étant bien réelle. De l'autre côté se trouve l'ensemble de ceux pour qui l'histoire est une réalité exogène, une force objective qui s'impose à chacun parfois jusque dans le détail de sa vie quotidienne, mais sur l'orientation de laquelle il n'a pas prise. Les uns et les autres sont entraînés par le flux de l'histoire; les premiers prétendent en orienter le cours, les seconds sont embarqués de force.

Donnons quelques-uns des indices qui manifestent cette ligne de partage. Sur le plan langagier d'abord, l'extension de l'usage du discours à la première personne du singulier (le «je») par distinction du recours aux formes plurielles ou neutres («nous», «on», «nous-on») est étroitement associée à une affirmation du locuteur comme d'un être doté d'emprise et de contrôle sur l'environnement. Le «je» décrit le locuteur en situation d'interaction active, si je puis dire, c'est-à-dire dans une situation sur laquelle il exerce un certain contrôle. L'usage du «nous» n'est pas ici un usage de majesté; il renvoie, comme le «on», à une situation que subit le locuteur, qui lui est imposée. Le «nous» ou le «on» rendent compte de la condition sociale du locuteur; ils désignent l'ensemble de ceux qui partagent avec lui l'expérience de la domination. «Nous, qu'est-ce qu'on peut y faire?» La forme grammaticale réflexive est fréquente dans la bouche de ceux pour qui l'histoire est une réalité exogène et contraignante: «Il faut s'habituer»; «On doit bien s'y faire». Ces formules signalent alors que le seul pouvoir

dont le locuteur s'estime doté est celui qu'il peut exercer sur lui-même. L'exercice de ce pouvoir est, à sa manière, une vertu: «Il en faut du courage pour s'y faire» (sur l'usage du «on», «nous-on», etc., voir les travaux de Bisseret, 1974a, b).

Cette ligne de partage sépare donc ceux «qui savent y faire» de ceux «qui doivent s'y faire». Si on se réfère à la théorie de l'énonciation (Lazega et Modak, 1982, 1983) et à la notion de «définition de la situation» (Thomas, 1923, Goffman, 1963, Lazega, 1988) et qu'on considère cette situation que constitue l'entretien destiné à produire un récit de vie, certaines des stratégies discursives sont très significatives. Lors du premier entretien, nous demandions un récit de la vie quotidienne actuelle, en énonçant une phrase du type: «Voulez-vous nous raconter ce que vous avez fait hier?». Ce «démarreur» a généralement très bien fonctionné. La journée d'hier, voilà une réalité évidente de la «connaissance ordinaire» (Maffesoli, 1985), réalité dont chacun peut et sait parler. Une exception pourtant; les hommes des classes supérieures ont été souvent pris d'une étrange pudeur. Ils ont passé comme chat sur braises sur les routines du quotidien, les contournant ou les stylisant, esquivant les questions trop précises et même les écartant frontalement si l'enquêteur devenait insistant. Poussé à parler de ses habitudes, un ancien juge déclare: «Voilà, je ne pense pas qu'on va entrer dans trente-six détails qui n'ont pas d'importance.» Un peu plus tard, à propos de ses habitudes alimentaires, il ajoute: «On ne va pas s'attarder sur ces détails culinaires qui n'ont pas un intérêt historique.» Et, dix minutes après, il raconte qu'il meuble une partie de son temps de retraité par des travaux d'histoire et de généalogie car «nous avons des ascendants qui ont été mêlés à toute l'histoire du Valais et un peu de la France.» Voilà bien l'enjeu pour ces hommes. La demande portait sur la vie quotidienne, eux voulaient transformer le récit en une proclamation de leur statut d'agent historique.

L'analyse sémantique apporte elle aussi son lot d'évidences. L'attachement à l'activité professionnelle et au statut qu'elle procure est une caractéristique des personnes des classes supérieures. Les

indépendants ignorent superbement la retraite; là où l'institution impose l'arrêt de l'activité professionnelle sans considération de rangs et de personnes, on observe la mise sur pied de stratégies de transfert d'activités. «C'est un peu une boutade, mais je n'ai jamais eu autant de travail que depuis que je suis à la retraite!», dit un ingénieur. Il dirigeait un important service public dans le domaine de l'énergie, il se prépare maintenant à accéder à la mairie de sa commune. Avant, son réseau était, dit-il, international et à caractère scientifique; il est maintenant plus national et local, et de nature politique. Des associations bénévoles prestigieuses s'associent ces personnalités qui leur apportent savoir-faire et compétences, en leur offrant en retour des rôles dans lesquels ils préservent leur condition de sujet et d'acteur.

Quant à ceux que l'usure du corps ou les circonstances contraignent à changer de rythme, ils expriment fréquemment un sentiment de malaise et de frustration: «On est des vieux [...], on n'a plus l'expérience de l'heure actuelle et il faut quitter une société qui ne peut avoir besoin de nous.»

L'ingénieur reconverti dans la politique locale sait qu'un jour viendra où il lui faudra «avoir la sagesse de se retirer tranquillement». Il ajoute qu'il faudrait alors savoir s'occuper, lire, être membre de sociétés d'art, voyager, mais, estime-t-il, «ce n'est plus une activité active, pour donner quelque chose aux autres». D'autres, du même milieu, diront: «être utile à la société». Être utile à la société, donner aux autres, sans doute, mais pas n'importe comment, ni dans n'importe quelle position. Être utile, donner signifient ici participer au devenir de la société, contribuer à façonner son histoire, à marquer son environnement et en retour, à bénéficier de la considération d'autrui. Bref, être utile, c'est avoir du pouvoir.

Pour ceux que les outrages du temps contraignent à se dégager de la vie active, la référence aux activités de leurs enfants vient souvent compléter la narration des hauts faits du passé. Un fils qui fait un stage à Silicon Valley, qui est en mission pour le Comité international de la Croix-Rouge ou missionnaire en Amé-

rique du Sud, la fille du comité directeur d'Amnistie internationale, ceux qui enseignent dans une université californienne, font un stage à Hong Kong ou dans le *World Trade Center* de Manhattan: autant de signes de la dimension planétaire de la famille et de sa position aux avant-postes de la marche du monde.

L'idée d'utilité est aussi présente dans les classes populaires. Elle n'y est cependant guère associée à celle de pouvoir. Elle s'exprime de manière discrète, comme une contribution presque anonyme. «J'ai fait ma part»; «J'ai travaillé 50 ans, maintenant place aux jeunes!» Si elle s'associe à l'idée de contrôle, ou de participation au contrôle, ce sera alors à une échelle beaucoup plus modeste, principalement celle de la famille et de la sphère domestique: «Je continue à m'occuper du domaine — dit ce paysan qui pourtant l'a déjà légué à ses enfants — parce que mes fils travaillent en usine, alors je leur rends service.»

Comme dans cette citation, le «je» surgit en milieu populaire chaque fois qu'il est question d'un événement ou d'une situation strictement rattachés au locuteur, et au contrôle desquels il se sent associé. Sauf exception, on est alors dans le domaine de la sphère privée.

Dans notre corpus, le sentiment d'occuper une position d'agent historique n'est, parmi les membres des classes populaires, jamais associé à une activité ou un statut individuels. Quand il s'exprime, ce sentiment découle de l'évocation de la participation du locuteur à des actions collectives ou à des mouvements sociaux. La grève nationale de 1919 ou des grèves locales marquent la mémoire ouvrière; les manifestations à Sion (capitale du Valais) ou à Berne (capitale fédérale) pour la paysannerie; la «Mob», c'est-à-dire la mobilisation lors de la dernière guerre mondiale pour tous les Suisses, voilà des référentiels partagés, des moments importants où l'histoire se faisait et où le locuteur «en était». Comme aussi certains racontent le percement d'un tunnel ou l'inauguration d'un barrage. L'agent historique est ici le «nous» dans lequel fusionne le «je», alors que dans les classes supérieures, c'est le «je» individuel qui est présenté comme l'agent.

Discussion

L'idée que la ligne de partage entre dominants et dominés soit tracée, sur le plan symbolique, par la distinction entre la conscience de participer à l'histoire et le sentiment de la subir comme une réalité exogène, cette idée recoupe la distinction classique entre l'historique et le quotidien qu'on retrouve chez de nombreux auteurs, philosophes et historiens, de Platon à H. Lefebvre (voir les trois volumes, publiés de 1946 à 1981, de sa *Critique de la vie quotidienne*). Que la position dominante soit associée à des formes de contrôle du présent et de l'avenir, et la position dominée à une incertitude devant l'avenir et à une disponibilité à l'égard du présent, voilà ce que la littérature atteste largement. Hoggart (1970), Bourdieu (1979), Maffesoli (1979) mettent l'accent sur le *carpe diem* populaire qu'ils opposent à l'élaboration de projets et aux plans de carrière caractéristiques des membres des classes supérieures. M. de Certeau (1979, p. 28 et suiv.; 1980, p. 20 et suiv.) distingue l'aptitude à la stratégie des personnes des classes dominantes, alors que les membres de classes populaires, faute de «lieu propre», doivent toujours se battre sur le terrain d'autrui et ne peuvent opposer que des tactiques.

Une intéressante démonstration empirique chiffrée est proposée par D. Mercure (1987) qui analyse les réponses fournies par quelque 100 sujets dans le cadre d'entretiens semi-directifs. Il a posé deux questions: «Comment voyez-vous votre avenir?» et «Quels sont vos projets d'avenir?». Ce matériel l'amène à distinguer trois types de «représentations de l'avenir» — nous dirions, dans notre langage, trois formes de l'historicité du sujet: perspective de conquête associée à un plan de vie (une «feuille de route», dit-il joliment); perspective de conquête, mais sans plan de vie; perspective de conservation. La taille de l'échantillon est sans doute un peu faible, mais les corrélations qu'on y observe entre le niveau socioprofessionnel et les types d'historicité sont plus que convaincantes: toutes les personnes des milieux supérieurs s'inscrivent dans la perspective de conquête, les deux tiers d'entre elles y associent un plan de vie; au niveau inférieur, les deux tiers, en

gros, ont une perspective de conservation (l'âge et le sexe exerçant une certaine influence).

CLASSES POPULAIRES ET REPRÉSENTATIONS DE L'HISTORICITÉ DU SUJET: TROIS EXEMPLES

Si les classes subalternes ont en commun de vivre le temps historique comme une fatalité, chacune cependant investit cette force exogène de significations qui lui sont propres. Examinons trois cas.

Les prolétaires: le progrès

Cette classe comprend les ouvriers et des employés faiblement qualifiés dont le travail présentait souvent des aspects manuels. Ils sont prolétaires en ceci qu'ils ne disposaient que de leur force de travail et ont atteint la retraite sans avoir accumulé de biens propres.

Le prolétaire, dépourvu de lieu qui lui appartienne en propre, aménage son quartier à travers ses déambulations quotidiennes. Achats et promenades sont l'occasion d'itinéraires qui mènent au bistrot, au parc, au lac, parcours associés à des rencontres, les copains de la partie de carte, les dames de la cafétéria du grand magasin, etc. «Mon quartier» («Lorsqu'il était malade [...] et que je rentrais, il me demandait toujours comment était la vie, il me demandait des nouvelles du quartier [...] Ce quartier était sa vie») ne correspond pas au découpage administratif; c'est un espace remodelé par et pour l'usage de celui qui le pratique et dans lequel il installe sa vie quotidienne. Nous avons appelé espace apprivoisé le produit de ce mode d'appropriation. Le quartier est public, mais il a été rendu propre à l'usage personnel. Pourtant, il suffit de peu de choses pour que cet espace jamais possédé redevienne sauvage. «Avec leurs travaux, ils foutent en l'air le quartier!» Ou encore: «Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé? Ils ont fermé mon bistrot!». «Ils», c'est-à-dire les pouvoirs, ceux qui

font l'histoire et la ville et qui menacent constamment de défaire la complicité que le prolétaire a établie entre lui et son quartier.

Le prolétaire est installé dans un présent concret qu'il vit avec avidité. L'âge l'amène peu à peu à préférer regarder plutôt que faire. Mais quel intérêt dans ce regard qui contemple le spectacle de la vie et le défilé de l'histoire! «Plus on est vieux, plus on aimerait voir ce qui va se passer à la longue, pour tout. Pour sa femme, la famille, la Suisse, tout.» Le fait de n'avoir pas prise sur «ce qui va se passer» n'altère en rien cette curiosité. Cette passion pour la vie est exprimée dans de multiples récits du passé et du présent basés sur l'expérience vécue. («Je suis obligée de parler des choses que j'ai vécues, je ne peux pas parler des choses que je n'ai pas vécues.») Souvent même, le récit exhibe le corps qui porte les traces de la vie dure du passé et sert de support à la mémoire. Récits sur le manque de confort, les dimanches occupés à la lessive ou à chercher du bois de chauffage dans la forêt; récits sur l'exploitation, les heures de travail qui n'en finissaient pas, l'accident, la souffrance. Récits sans théorie, mais d'une précision ethnographique: relevés minutieux des détails et comparaison permanente entre l'hier et l'aujourd'hui. Cet aujourd'hui où il y a la sécurité sociale («Quand je pense à mes parents, on a bien de la chance aujourd'hui.»). Sans doute les temps sont-ils incertains, l'avenir à bien des égards menaçant, mais «aujourd'hui, la vie est plus facile, ça c'est sûr!». Il n'y a guère de nostalgie parmi les prolétaires, et si c'était à refaire, ils auraient «mieux aimé vivre aujourd'hui».

L'ethos prolétaire est caractérisé par l'installation dans le présent et l'apprivoisement du quartier. En marge de l'histoire, le prolétaire constate cependant que celle-ci, dans son flux, a considérablement allégé le fardeau de la vie quotidienne, rendant possible la quête des menus plaisirs de la vie. Cette vie qui est le bien principal, souvent même le seul bien véritablement propre. La notion d'hédonisme stoïque nous paraît qualifier adéquatement cet art de vivre dans son aspect paradoxal.

Discussion

L'ethos prolétaire rejoint dans ses traits principaux les observations de la plupart des chercheurs. L'investissement du quartier en milieu ouvrier est mis en évidence entre autres par Hoggart (1970), Mayol (dans Giard et Mayol, 1980), Lalive d'Épinay (1982), Verret (1979), Bourdieu (1979). Ces auteurs s'accordent aussi à parler du réalisme ouvrier que Barthez associe à «l'absence d'investissement dans la maîtrise du temps et de l'avenir» (1979, p. 48). Bourdieu parle d'une «morale de la bonne vie», qui ne fait pas de comptabilité des plaisirs et des peines. La vie au jour le jour est la «seule philosophie pour ceux qui, comme on dit, n'ont pas d'avenir» (Bourdieu, p. 200, 202). Certains travaux montrent cependant que la classe ouvrière n'a pas forcément une vision optimiste du progrès (Mendras, 1958, Bon et Boy, 1978). Mais il s'agit de la dimension technique du progrès, avec ses conséquences sur le métier et sur l'emploi. Notre approche induit du récit une évaluation globale résultant de la comparaison entre le passé et le présent. Une évaluation positive du progrès social et de ses incidences sur la vie quotidienne ne nous semble pas incompatible avec une vision critique et craintive des transformations techniques. Nous avons entendu cette différenciation dans la bouche de plusieurs prolétaires: «Avant, on guidait la machine; maintenant, on la suit ou on presse un bouton!», «Maintenant, c'est la vitesse et la quantité, ce n'est plus la qualité!».

Les petits possédants: la décadence et ses menaces

Les petits possédants ne composent pas une classe sociale au sens strict du mot. Sans doute s'agit-il de membres des petites couches moyennes, ensemble dans lequel l'employé de bureau est majoritaire. Mais en font partie également des petits indépendants et des membres de la maîtrise ouvrière. Ce qui les distingue des autres et qui les unit entre eux, c'est l'accès, grâce à une vie de labeur — selon leur conviction proclamée — à la détention et à la jouissance d'une petite propriété. Telle est la condition néces-

saire (mais pas systématiquement suffisante, soulignons-le) au déploiement d'un système de valeurs que nous avons appelé l'ethos du «ça m'suffit».

Le projet de vie de ces personnes a consisté dans la conquête d'une petite propriété d'usage: la villa, le chalet, parfois une barque de pêcheur, ou encore une roulotte sur un coin de terrain. On a beaucoup sacrifié à ce projet; on s'est sacrifié et voilà qu'il est devenu réalité. L'idéal de vie est aujourd'hui d'en jouir et de s'y consacrer. Cet espace est, au sens juridique d'abord mais surtout au sens symbolique le plus fort, un espace possédé qui constitue, comme certains disent, «toute leur vie». «Mon rêve», une fois devenu réalité, s'est transformé en «ça m'suffit» auquel on consacre aujourd'hui son temps, son travail, son amour.

L'espace est selon eux divisé en deux régions. L'espace possédé du «chez-soi», sur lequel se concentre l'essentiel des investissements et des activités. À l'intérieur de ce territoire minuscule, le petit possédant s'affirme en tant que sujet. Il dit: «je», «moi». Il s'y déploie en sujet royal, parfois en despote («Un jeune ne veut pas obéir, alors je lui fais son baluchon et je le mets devant la porte...»). Mais à la porte du jardin commence le reste du monde composé d'espaces dangereux où règnent l'insécurité, le chaos. Si le petit possédant doit s'y rendre, il change d'identité, parle de lui en termes de «nous-on», «nous-les-petites-gens» qui «n'y peuvent rien changer».

Le dualisme — éternel combat du Bien et du Mal — qui caractérise cette construction sous-tend également leur représentation du temps historique. Dans la Suisse d'avant-guerre régnaient les vraies valeurs: effort et travail, esprit d'économie, respect de l'ordre et des hiérarchies. Eux ont «surintériorisé» l'ethos du travail de la société industrielle bourgeoise: «J'ai commencé, Monsieur, à travailler à l'âge de treize ans.» «On n'a jamais appris à aimer lire, on a appris à travailler, c'est tout.» Et c'est au respect de ces valeurs qu'ils attribuent leur réussite et l'acquisition de leur «ça m'suffit». Ils marquent fréquemment ce qui les sépare du prolétaire: ils ne sont pas «comme ceux qui traînent dans les rues et passent leur

temps au bistrot», «comme ceux qui s'ennuient et ne savent pas quoi faire», car eux, ils ont toujours à faire. (On trouve une autre signalisation de la différence parmi les prolétaires qui disent parfois: «Nous, qu'est-ce que vous voulez qu'on ait peur, on n'a rien à voler!» ou encore «Ici, on ne ferme pas à clé, il n'y a rien à voler ici!»). Les petits possédants ont la fierté de ce qu'ils sont et surtout de ce qu'ils ont.

«Il y a des gens qui se plaignent parce qu'ils n'ont que l'AVS [la sécurité sociale], et que c'est difficile pour eux. Mais, il faut bien se préparer, c'est seulement par le travail qu'on a fait qu'on peut s'assurer un bon moment à la retraite. Mais il y en a qui ont fait comme la cigale ayant chanté tout l'été. C'est de leur faute s'ils sont dépourvus.»

La modernité, cependant, corrompt les vraies valeurs et menace leur petit royaume si chèrement et légitimement acquis. Ce sont alors les propos sur les jeunes «qui croient tout savoir», sur l'Église qui «n'est plus au milieu du village»; ce sont les récits des menaces, des vieux attaqués, des villas dévalisées («Vous vous rendez compte, on nous téléphone à deux heures du matin.»), la chaîne fatale jeunes-étrangers-prostituées-drogués voleurs et autres criminels. «Tout ce qui se passe partout, même dans nos villes, en Suisse, nous qui étions si tranquilles.» Une peur sourde accompagne plusieurs récits.

On s'efforce d'exorciser ces menaces et cette peur de l'autre par une surenchère de la propreté (on n'en finit pas de récurer, «briquer», faire briller) et par des tactiques d'évitement qui conduisent à s'enfermer de plus en plus dans l'enceinte du petit royaume où sont encore préservées les valeurs authentiques. Mais d'une certaine façon, ces personnes s'estiment trahies par la société et les autorités qui ne savent plus faire respecter leurs valeurs. Alors, la nostalgie du passé alimente un rêve, la plupart du temps refoulé hors du discours, mais qu'attestent certains éclats. Rêve du grand coup de balai, de la reprise en main, de vrais chefs et d'une Suisse pour les Suisses.

Discussion

Cet ethos est structuré par un dualisme appliqué à l'espace et au temps. Vision de la décadence d'une société et du déclin de ses valeurs. Vision d'un passé idéalisé que l'on prétend préserver dans l'enceinte barricadée des «ça m'suffit». Nous avons montré ailleurs (Lalive d'Épinay, 1986) l'homologie entre cet ethos et la «pensée totalitaire» telle qu'elle est mise en évidence par les travaux de psychologie sociale sur la personnalité autoritaire ou sur la soumission à l'autorité, mais aussi ceux sur la xénophobie, l'extrême-droite et le fascisme.

Plusieurs auteurs mettent en relation cette forme de mentalité avec les petites classes moyennes, et plus particulièrement avec celles d'entre elles que caractérise le sentiment d'être menacé et dépossédé sous l'effet des changements socioculturels en cours (Lipset, 1981, p. 172; Bell, 1964, p. 1-46; Lucchini, 1973; Gaillard, 1983).

Ceux que nous appelons ici les petits possédants correspondent à la petite bourgeoisie en déclin décrite par Bourdieu et dont, dit-il, les membres sont assez âgés et dotés d'un faible capital scolaire (1979, p. 398 et suiv.). Plus précisément encore, il s'agit de personnes qui furent dans leur jeunesse des «petits bourgeois d'aspiration». D'extraction prolétaire, ils ont voulu «s'arracher au présent» et ont construit leur image autour de l'opposition entre la maison et le café, l'abstinence et l'intempérance (*ibid.*, p. 201 et suiv.); ces hommes du «plaisir et du présent différés» se sont comportés ainsi parce qu'ils poursuivaient leur «projet de conquête» (Mercure, 1987). Mais une fois installés dans leur «ça m'suffit», voilà qu'ils se retrouvent aujourd'hui en situation de défense. Ils prétendaient alors maîtriser l'avenir — ou du moins construire leur avenir et échapper à leur destin de classe — en se faisant les champions des valeurs et de l'ordre dominants, voilà qu'aujourd'hui ils se sentent menacés de dépossession dans un monde qui leur est devenu étranger. Ils avaient cru franchir la grande ligne de démarcation, voici que celle-ci s'est déplacée parallèlement à leur marche.

La paysannerie alpine: le jugement moral et le jugement pratique

Pour G. Gurvitch (1961, p. 391 et suiv.), la classe sociale tend à devenir société globale. La paysannerie alpine — agriculteurs propriétaires dans un pays où la grande propriété n'existe pas — a suivi une évolution de sens inverse. Elle constituait hier le cœur du peuple du Valais; elle a été peu à peu réduite au statut de classe; elle est aujourd'hui en voie de disparition. Il y a quarante ans, elle composait la moitié de la population du pays; aujourd'hui, les agriculteurs ne forment que 5 % de la population active, un peu en dessous de la moyenne suisse. La génération que nous avons rencontrée plonge ses racines dans le Valais traditionnel, partie de la civilisation alpine, agricole et catholique; mais elle a vécu la transition, apportant sa force de travail — en quête d'un revenu monétaire — aux chantiers hydroélectriques de haute montagne, ou s'engageant dans les premières usines qui se sont installées en bas, dans la vallée du Rhône. Ils ont vu leur village se transformer en station touristique, avec leur appui certes, mais sans qu'ils aient prévu les conséquences de la mutation.

L'ethos de cette paysannerie est tramé par la foi catholique. Celle-ci imprègne chacune des dimensions de la vie et des convictions humaines. Au plus profond des croyances et des représentations se trouve l'évidente certitude: «Dieu, il est Dieu!». Parmi les prolétaires et les petits possédants, la religion est contingente, affaire d'individus. L'évidence fondatrice est pour eux: «La vie, c'est la vie!» Ici Dieu transcende la vie, Dieu donne la vie. Ainsi l'espace terrestre, le temps de la vie comme celui du village ne sont pas les référentiels ultimes: ils s'intègrent dans un ordre cosmique (Berger, 1971) infiniment plus riche et plus vaste. Cet ordre dote la société villageoise d'une topologie et d'une chronologie sacrées qui transparaissent dans le plus banal des récits de vie quotidienne. Et par là même, il articule l'univers apparemment clos du village sur un temps et un espace cosmiques.

Ainsi la mort n'est-elle pas simplement le terme de la vie, mais ouverture, désirée ou redoutée, sur une autre vie, la vraie vie. Dans ce milieu, et dans ce milieu seulement, nous avons

rencontré des hommes et des femmes qui attendaient la mort: «Je pense un peu à l'au-delà. [...] Je me dis souvent, j'approche, j'approche. Combien de temps, je ne sais pas. [...] Je pense, ceux qui sont de mon âge, j'irai les rejoindre. Comment dire? Je suis catholique, je crois à l'au-delà. Vous êtes peut-être protestant, vous?» L'attente de la mort est parfois aussi associée à une plainte, la plainte d'une vie trop dure, plainte qui sourd d'un corps douloureux et qu'expriment avant tout les femmes: «Si c'était à refaire, la vie, je la ferais bien jamais.»

L'église est ici bien plantée «au milieu du village», ce village qui est par excellence le lieu d'enracinement des familles. Il constitue le premier repère dans la représentation spatiale du monde. «Mon village» est le premier cercle, le deuxième est «ma vallée»; le troisième est constitué par le Valais des villages, c'est-à-dire l'ensemble de ceux qui vivent, croient et meurent «comme nous», par distinction de ceux d'«en-là», ceux de la plaine et des villes, bref ceux de la modernité. Nous avons appelé espace patrimonial le produit de ce mode d'aménagement, avec ses biens collectifs, son système d'entraide où le groupe prime sur l'individu. Ce village-là représente la société telle que Dieu l'a voulue.

Mais ce village existe-t-il encore? La modernité est venue de la ville et de la plaine, gravissant les pentes alpines et s'insinuant dans les villages. L'idéal paysan aurait été de se maintenir hors d'atteinte de cette histoire pour gérer sa propre histoire, celle de la reproduction minutieuse du cycle correspondant au nomos divin. Le discours oppose le «nous-on» paysan à «eux», «ceux de la ville», «ceux de Berne» [la capitale fédérale], «les gros». Cette opposition signale le sentiment d'appartenance à une classe sociale non pas dominée — le paysan gère toujours la société villageoise — mais dépossédée du contrôle de son destin, dépendante aujourd'hui d'une dynamique qui vient du dehors et qu'on ne peut que subir. On retrouve alors le «il faut s'y faire» des classes subalternes: la modernité a frappé le village. Cette génération se sait la dernière de son espèce.

On observe ici certaines analogies avec l'ethos des petits possédants: vision du déclin d'une civilisation, avec sa transcription spatiale qui distingue le village dans lequel les valeurs fondamentales ont encore cours, de la ville, foyer de la modernité. Mais des différences apparaissent: *nolens volens*, ces paysans furent les artisans de l'infiltration de la modernité dans le village. Ils en sont conscients et s'en justifient en rappelant la vie dure du passé, les hivers qui n'en finissaient pas et les aliments qui venaient à manquer. Eux n'ont pas barricadé le village, même s'il leur arrive de regretter l'évolution actuelle.

La conscience du déclin de leur civilisation n'engendre pas chez eux une vision tragique du monde pour reprendre l'expression que L. Goldmann (1959) a forgée à propos de la noblesse de robe au XVII^e siècle et qui s'applique bien au cas des petits possédants. Sans doute le paysan applique-t-il un critère normatif fondé dans sa religion; celui-ci l'amène à condamner — et souvent avec grande véhémence et indignation — les conséquences morales de la modernité: la dégradation des moeurs, la sexualité exhibée, les commerces qui restent ouverts pendant la messe, le divorce qui rompt le sacrement. Mais l'expérience de la vie quotidienne constitue un autre critère qui permet d'évaluer les conséquences pratiques du changement, et alors le paysan rejoint le prolétaire dans son évaluation du changement. Tout ce qui vient de la ville n'est pas mauvais, la sécurité sociale est une grande aide pour la vieillesse et soulage aussi les jeunes qui bénéficient des subventions fédérales à l'agriculture et aux régions de montagne. La vie quotidienne est allégée, soulagée. Si certains touristes aiment les choses à l'ancienne, les agricultrices ne regrettent pas le four à bois, apprécient la table en matière synthétique «si facile à nettoyer» et le congélateur qui permet d'avoir des légumes et de la viande tout l'hiver.

Ce double regard conduit à une conclusion apparemment contradictoire mais qui n'est pas ce qu'on appelle une réponse de Normand. Elle n'exprime pas une attitude prudentielle, mais énonce en même temps deux propositions, chacune ayant son

niveau de vérité. «C'est bien et puis c'est pas bien»; «Avant, la vie était trop dure; maintenant, pour les jeunes, elle est peut-être un peu trop facile.»

Discussion

La paysannerie alpine a préservé jusqu'à nos jours — au travers de combien de réinterprétations? — un héritage fort ancien de notre civilisation. Cotta (1987, p. 15 et suiv.), s'appuyant entre autres sur les travaux de Vernant (1985, p. 261-322), signale ces deux traits du travail du paysan dans la Grèce antique: d'une part, il exprime une soumission à une loi divine; de l'autre, il n'entre pas dans la catégorie des métiers, car il ne s'apprend pas. Nous avons retrouvé ces deux éléments à deux mille cinq cents ans d'écart. Un de nos témoins avait mis en apprentissage tous ses fils, sauf le dernier qu'il voulait garder avec lui. Puis, a-t-il ajouté, il s'est ravisé car il s'est rendu compte que «ce n'était pas juste pour le dernier, il fallait aussi qu'il ait un métier». Voilà pour le premier trait; quant au second, les récits montrent fréquemment que le geste paysan s'accomplit souvent indépendamment de son but fonctionnel, car sa vraie valeur est liturgique et marque l'union de l'homme et la nature dans le nomos sacré. «On savait bien que la terre ne donnerait pas, on faisait quand même!» (voir aussi Rambaud, 1969; Mendras, 1984).

Dans son étude d'une vallée valaisanne, le Val de Bagnes, la Californienne Weinberg (1975, p. 47) note que, questionné sur son âge, le Valaisan répond: «Je suis de 33.» Nous retrouvons cette manière de dire ce que nous avons appelé l'historicité du sujet. Ici, elle signale tout particulièrement l'appartenance de l'individu à un ensemble, une classe d'âge (que le Valaisan comme le Savoyard appellent d'ailleurs «la classe»). Cet ensemble constitue un groupe réel, avec ses commémorations, ses fêtes, sa position générationnelle dans le système villageois.

Plusieurs auteurs mentionnent l'ambivalence qui caractérise la lecture paysanne de l'histoire et du changement. Les spécialistes

suisses (Lescaze, 1985; Hainard, 1981) rappellent avec justesse les privilèges dont les agriculteurs jouissent dans ce pays: protectionnisme et subventions. De plus, le mythe paysan est au cœur des représentations de l'identité nationale. Hainard, qui étudie la paysannerie du Jura suisse, relève les tensions provoquées par la dialectique entre le temps naturel et cyclique, d'une part, le temps linéaire («en avance sur lui-même», dit-il en empruntant à Gurvitch) du progrès technique (1981, p. 295 et suiv.) de l'autre. Et il signale le sentiment de perte d'autonomie et de maîtrise devant l'avancée d'un progrès exogène (*ibid.*, p. 305 et suiv.). Pour la France, Demonio note les tensions entre la volonté de préserver une identité et l'intérêt pour l'amélioration des conditions de vie apportée par la modernité (1979, p. 223). Maho, dans son étude d'une communauté rurale en Creuse, relève que ses habitants «opposent un autrefois de la pauvreté, voire de la misère, à un maintenant de la facilité et de l'abondance, mais de la dégradation des moeurs» (Maho, 1974, p. 105; voir aussi Géraud et Spitzer, 1965, p. 11 et suiv.). Et Mendras (1984) en conclut à «la fin des paysans», rejoignant ici la conviction profonde de nos témoins.

Récapitulation: trois formes de signification de l'historicité

Le tableau 1 récapitule nos résultats. Considérons ici la temporalité que nous avons appelée l'historicité du sujet, à savoir les significations imputées par l'individu à son insertion dans le temps social et historique. Tous conçoivent le temps historique comme une force exogène qui les entraîne dans son flux et sur laquelle ils n'ont guère prise. Mais les interprétations données à cette force divergent. Deux grands critères sont à l'œuvre: les critères d'ordre normatif et ceux d'ordre empirico-pratique.

Les points de vue normatifs peuvent avoir des fondements différents. Nous en avons observé deux à l'œuvre: le catholicisme rural d'une part, la morale du travail et du devoir de la société industrielle bourgeoise, de l'autre. Ces deux ordres normatifs ont en commun un dualisme passéiste.

TABLEAU 1

Formes d'historicité parmi les classes populaires

Nature exogène de l'histoire (L'individu: objet dans l'histoire)			
Historicité / Territoralité		Clé d'interprétation de l'histoire	
		Normative-dualiste	*Empiro-pratique*
PRIVÉ	Individuel «possédé»	*PETITS POSSÉDANTS*	
PRIVÉ	Communautaire «patrimonial»		*PAYSANNERIE ALPINE*
PUBLIC	«apprivoisé»		*PROLÉTAIRES*

Le point de vue pratique repose sur l'expérience de la vie quotidienne. Le jugement de fait précède ici le jugement de valeur. Mais n'ayons pas la naïveté de considérer que ce point de vue serait neutre et objectif. De fait, il pose en critère d'évaluation une certaine relation entre l'être humain et sa vie quotidienne. On pourrait parler ici de «qualité» de la vie, mais précisons qu'il s'agit avant tout des dimensions matérielles et économiques de la vie.

Si l'on nous permet un néologisme, on parlera d'un seuil de «peinosité» acceptable. Paysans et prolétaires s'accordent à considérer que ce seuil était par trop dépassé dans le passé. De fait, ce point de vue empirique érige en norme, de manière quelque peu insidieuse, la grande valeur de la société moderne: l'individu et sa vie.

Si les prolétaires et les petits possédants présentent chacun un type dominant d'interprétation de leur historicité propre (empirico-pratique pour les premiers, normativo-dualiste pour les autres), la spécificité de la paysannerie tient dans ce qu'elle recourt aux deux registres, le premier concernant les réalités matérielles et pratiques, le second le monde moral et spirituel. Observons enfin que chacun de ces types de représentation de l'historicité du sujet est associé à un mode précis d'appropriation de l'espace.

CLASSES DOMINANTES ET REPRÉSENTATIONS DE L'HISTORICITÉ DU SUJET: TROIS EXEMPLES

Les ethos des classes populaires, malgré leurs dénominateurs communs, sont clairement différenciés les uns des autres. En revanche, parmi les classes (ou fractions de classe) supérieures que notre enquête nous a amenés à distinguer, les éléments partagés l'emportent souvent sur les traits différenciateurs. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne la distinction que nous proposons entre les cadres supérieurs de première génération d'une part et les bourgeois de l'autre. Pour cette raison — et aussi pour ne pas trop déborder l'espace qui nous est alloué dans ces pages — nous procéderons ici selon un plan un peu différent. Nous esquisserons rapidement chacun des trois ethos, puis nous nous attacherons à dégager la spécificité de leur forme d'historicité.

Nous avons indiqué plus haut quelques traits de la culture des classes supérieures: l'affirmation du sujet par l'utilisation de la première personne, la stratégie visant à préserver ce statut de sujet, la commémoration des hauts faits passés. On pourrait encore ajouter: le discours du privilège et de l'obligation: les hommes

parlent de «services à la communauté» et d'«activités utiles». Voici comment une épouse se présente: «Je suis une privilégiée. Ce que j'entends par là: situation sociale privilégiée, d'habitation privilégiée, familiale très privilégiée [...] Ce qu'on peut peut-être considérer comme n'étant pas un privilège, c'est toute cette immense maison à entretenir. [...] Mais, quand on a des privilèges, il faut s'occuper d'autrui.» Une autre femme dira: «Il y a le Devoir avec majuscule: s'occuper des autres.»

Les cadres supérieurs de la première génération: la profession et la réussite sociale

Nous avons regroupé ici un ensemble de personnes à hauts statuts socioprofessionnels, salariés ou indépendants. Ils sont souvent (mais ce n'est pas une condition nécessaire parmi ces cohortes) de formation universitaire. Ils ont pour trait spécifique d'être issus des couches moyennes ou populaires. Ces *self-made-men* sont ainsi de nouveaux membres des classes supérieures. Parmi eux, une minorité non négligeable est cosmopolite.

Ces personnes ont une perception aiguë d'elles-mêmes dans leur individualité et dans leur qualité de sujet. Elles sont des personnalités dotées d'emprise sur les êtres et les choses de leur environnement, habituées à jouir de la considération d'autrui. Originaires de milieux modestes, ces hommes ont conquis de haute lutte une position sociale enviable. Ils attribuent leur ascension à leur intelligence, leur mérite, leur travail, leur volonté. On imagine combien ils ont investi dans l'exercice de leur profession, car celle-ci est, avec les associations volontaires, l'instrument par excellence de leur réussite. Ils développent une vision élitiste de la société et empruntent volontiers à la zoologie pour distinguer l'élite de la masse: les chefs et le troupeau, les grands fauves et les bovidés.

À l'approche de la vieillesse, ces personnes évoquent fréquemment leurs deux problèmes majeurs: leurs enfants confirment-ils leur réussite, confortant ainsi le nouveau statut familial, ou

rentrent-ils «dans la masse»? Deuxième lieu critique, la retraite qui est, plus qu'ailleurs, l'événement redouté par excellence. Ce qu'ils sont, la considération dont ils jouissent, leur sentiment d'importance mais aussi l'intérêt qu'ils prennent à la vie, tout cela est associé à leur travail et à la réussite de leur carrière. Et voici, comme l'a dit l'un d'eux, que la retraite vient couper ce «cordon ombilical» pour les rejeter dans l'ombre. «Tant que vous avez un titre, une fonction, tout va bien. Sans ça, vous n'êtes plus rien. C'est comme ça. Je ne sais pas si c'est ingratitude ou bêtise. Voilà.» (Sur les enjeux de la retraite, voir Lalive d'Épinay *et al.*, 1983b.)

Les bourgeois et la confirmation du rang

À la différence du «cadre supérieur», le bourgeois appartient à une famille dont les membres occupent depuis plusieurs générations une position sociale en vue. Dans la région, parfois à l'extérieur, sur le plan national ou international, le nom qu'il porte est reconnu comme celui d'une famille notable. Le «cadre supérieur» est le fruit de ses œuvres. Le bourgeois, lui, est en famille dans sa classe. Du fait de cette assise familiale, il est plus fréquemment que le «cadre supérieur» issu de l'université.

La réussite sociale n'est ici plus à faire, mais à confirmer. L'héritier a un nom; il lui reste à imposer son prénom; la profession et la carrière sont ici aussi les moyens par excellence. L'accent est cependant moins volontariste; les efforts à fournir ont été moins rudes; en outre, on œuvre sans doute pour soi, mais aussi pour la famille, parce qu'il faut tenir son rang. La conquête du statut cède le pas devant le sens des obligations dues au rang: «noblesse oblige». L'homologie sociale entre la famille et le milieu socio-professionnel assure au bourgeois une identité psychosociale beaucoup plus forte et plus stable que celle du «cadre supérieur». La retraite le menace moins. D'abord parce qu'il exerce le plus souvent — parmi les cohortes étudiées — une profession libérale indépendante et qu'ainsi il décide lui-même du moment et de la forme du passage; ensuite, parce que les ressources dues à son appartenance familiale (prestige et réseau) enrichissent ses possibili-

tés objectives d'un transfert d'activités (en particulier vers des associations volontaires renommées). Enfin, le jour où il se retire, il n'en reste pas moins bénéficiaire de la considération attachée au nom qu'il porte.

La petite-bourgeoisie intellectuelle: l'affirmation des valeurs

Aux confins des classes supérieures se dessine un groupe bien profilé de personnes qui se sont consacrées au service d'autrui, et souvent s'y consacrent jusqu'à un âge fort avancé. Cet ensemble est composé de prêtres et de pasteurs, de ceux que Gramsci appelait les «intellectuels organiques» d'organisations idéologico-politiques, d'enseignants, d'infirmières et des membres d'autres professions paramédicales. Dans les cohortes étudiées, les assistants sociaux sont très rares, les infirmières souvent des religieuses.

Ces hommes et ces femmes ont en commun une carrière scolaire poussée, mais pas forcément universitaire. Ils ne considèrent pas qu'ils appartiennent à la classe supérieure. Un curé qui parle de la mentalité petite-bourgeoise de ses paroissiens, ajoute avec un sourire: «Moi, je suis aussi un petit-bourgeois!» Une institutrice parle de ses amies qui «sont des femmes d'une bonne société moyenne». De fait, l'origine de ces personnes peut être paysanne ou bourgeoise, le père avoir été pasteur ou petit commerçant (exceptionnelles sont cependant les origines ouvrières ou des milieux d'employés non qualifiés). Les variations de l'origine nuancent sans doute la sensibilité des individus et leur sentiment d'appartenance.

Nous avons placé cet ensemble avec les classes supérieures — alors qu'objectivement ils forment une classe intermédiaire — parce que, subjectivement, ses membres affirment avec conviction une forte individualité, une identité de sujet, un sentiment de participation active à la société et à son devenir. La culture est leur trait commun le plus visible. Ils considèrent qu'ils font partie d'une élite, celle de ceux qui pensent et s'interrogent; «Travailleur intellectuel, mais entre les classes, je me suis plutôt senti attaché

aux, disons, aux ouvriers et aux petites gens [...]. C'est une élite intellectuelle, pas une élite sociale. [...] On dit «intelligentsia», mais c'est un terme qui n'est pas tout à fait exact», dit un traducteur. Le récit de vie prend ici une tournure particulière: il s'accompagne d'une glose sur la vie et sur le sens. En milieu ouvrier comme en milieu paysan, on raconte ce que le corps a mémorisé de la vie passée; dans la classe supérieure, on commémore celui que l'on a été; ici, on professe ce que l'on croit et ce pour quoi l'on vit.

On aime la musique (classique) et souvent on joue d'un instrument; on a le culte du livre (et des classiques). Le penchant esthétique évident est cependant subordonné au principe éthique: la culture n'est pas une fin en soi, même si elle embellit la vie; elle est le support d'un attachement à des valeurs investies dans les activités, professionnelles ou non, au service de l'être humain et de l'humanité. Ces valeurs, auxquelles la vie est suspendue, sont présentées non comme un héritage, mais comme un choix intime, une vocation.

Les modes d'insertion dans l'histoire

Les deux classes dominantes et la petite-bourgeoisie intellectuelle partagent une vision planétaire des choses et un internationalisme qui sont d'ailleurs, aux yeux de leurs membres, des signes de leur participation à l'histoire. Sans doute pourrait-on, à partir des biographies, distinguer les sédentaires des nomades, et parmi ceux-ci les «bourlingueurs» (plutôt dans la petite-bourgeoisie intellectuelle) des membres de la *jet set society*. Du point de vue de leur ethos cependant, le voyage réalisé importe moins que le voyage imaginaire, c'est-à-dire le fait que tous se meuvent mentalement dans un espace planétaire, que ce soit pour parler de leur travail et de leur carrière, d'art et de littérature, de politique ou d'utopie, de spiritualité. Parmi la petite-bourgeoisie intellectuelle par exemple, Gandhi est presque aussi familier que le Christ, la Chine de Confucius guère moins proche que l'Ombrie de saint François.

Les uns et les autres affirment une conscience de sujet de l'histoire. Une première différence cependant s'observe en écoutant les membres de la petite-bourgeoisie intellectuelle. Leur discours n'est pas exactement celui du privilège et de l'obligation, leur conscience n'est pas de dominer ou de diriger, mais plutôt de participer. On l'a vu, ils considèrent qu'ils n'appartiennent pas à la classe dominante. Mais ils en connaissent bien les membres; ils les ont soignés dans les hôpitaux, ils ont éduqué leurs enfants, ils les croisent, parfois les affrontent dans le cadre d'organisations sociocaritatives, religieuses ou politiques. Ils signalent d'ailleurs qu'ils ont côtoyé les grands de ce monde. Mais pour les hommes des classes dirigeantes, les «grands» sont des dirigeants politiques ou du monde des affaires et de l'industrie. Les «intellectuels» citent plutôt des sages, des témoins, des artistes. Certains d'entre eux ont d'ailleurs, à leur échelle, une réputation de ce type; leur nom est connu et ils ont un public, des fidèles: «Des militants viennent me voir, veulent savoir mon avis...»

Cela dit, deux différences principales distinguent ces groupes entre eux du point de vue de leur relation à l'histoire et au devenir de la société.

D'abord, l'origine de l'insertion dans l'histoire sépare le «cadre supérieur» du bourgeois. Le premier contribue à la société à titre strictement individuel; c'est le but qu'il a atteint par son entreprise propre. Le bourgeois, en revanche, en participe autant à travers sa famille et les générations qui se sont succédé que par son mérite propre. L'inscription du premier comme agent historique relève du temps court, celle du bourgeois de la consistance de la durée.

Le deuxième critère distinctif consiste dans la nature du projet historique porté par ces hommes et ces femmes. La conception de la société partagée par les bourgeois et les «cadres supérieurs» est de nature réaliste; on considère la société telle qu'elle est et on l'apprécie, tout en la pensant perfectible. En revanche, le propre des hommes et des femmes de la petite-bourgeoisie intellectuelle est d'évaluer la société présente à l'aune de leurs

convictions et de leurs valeurs. Cela les conduit le plus souvent à opposer un monde idéal au monde réel, la société telle qu'elle devrait être à la société existante. Mais leur vision du monde idéal prend des formes et des orientations très différentes. Les uns puisent leur inspiration dans des doctrines religieuses, d'autres dans des sagesses ou des philosophies, d'autres encore dans des théories sociopolitiques. Certains situent la société idéale dans le passé; d'autres l'annoncent pour l'avenir. Les uns affirment que le monde ne fait que naître, d'autres qu'il se meurt. Il n'empêche que l'ensemble de ces visions peut être qualifié d'utopique ou encore d'idéaliste.

Le tableau 2 récapitule schématiquement nos résultats.

TABLEAU 2

Formes d'historicité parmi les classes supérieures

	Nature endogène de l'histoire (L'individu: sujet dans l'histoire)	
Mode d'insertion dans l'histoire / **Projet historique**	**Réaliste**	**Utopique**
INDIVIDUEL	*«CADRES SUPÉRIEURS»*	*PETITE-BOURGEOISIE INTELLECTUELLE*
FAMILIAL	*BOURGEOISIE*	

Discussion

L'ethos de la bourgeoisie, qui devient l'ethos des classes dominantes de la société industrielle, est magistralement décrit par les classiques (Weber, 1964; Sombart, 1966; Groethuysen, 1927; Morazé, 1985; Elias, 1974). Mentionnons son affirmation du sujet individuel (le «je vis» originel, selon Groethuysen), son instrumentalisme, son calcul prévisionnel, sa recherche de contrôle du futur (ce *saving-for-future-profit-ethos*, comme l'appelle Elias). Des travaux de contemporains (de Certeau, 1980; Dumazedier, 1962; Bourdieu, 1979; Lalive d'Épinay, 1982) attestent l'actualité de ce modèle fondamental.

En revanche, dans notre exploration de la littérature contemporaine, nous n'avons rencontré à ce jour que peu d'analyses portant sur des populations comparables aux nôtres en ce qui a trait aux classes supérieures. Cela s'explique par le fait que la plupart des travaux concernent des populations plus jeunes, insérées dans une réalité économique transformée et donc dans une structure sociale renouvelée (par exemple, les travaux sur les «cadres» de Boltanski (1982); ceux sur les «managers», les nouvelles couches moyennes (Bidou, 1984; etc.).

La différenciation opérée entre les bourgeois et les «cadres supérieurs de première génération» trouve quelque appui indirect chez Bourdieu (1979, p. 319 et suiv.) quand il décrit la stratégie d'«enracinement dans les choses qui durent»; les choses qui durent, l'indifférence au temps, voilà ce que possède le bourgeois, voilà ce que souhaiterait transmettre le «cadre supérieur» parvenu. Si ce dernier a pu réaliser son entrée dans les classes dirigeantes, en assurer la pérennité est en revanche hors de son pouvoir.

Mannheim (1960, p. 155) qui emprunte à A. Weber l'expression de *Freischwe bende Intelligenz*, évoque ainsi une «intelligentsia sans attaches». Cette notion a été largement critiquée. De notre point de vue, elle correspond à un trait propre aux personnes de notre petite-bourgeoisie intellectuelle, celui de s'estimer en marge du système de classes et capable d'échapper à son déterminisme.

Le souci y est constant d'afficher son indépendance, la spécificité de ses valeurs; d'opposer la gratuité et l'altruisme de son comportement au matérialisme et à la volonté de pouvoir des dominants. Bidou distingue parmi les nouvelles classes moyennes un ensemble qui prolonge notre «ancienne» petite-bourgeoisie intellectuelle, avec son idéalisme et sa volonté de participation (Bidou, 1984, p. 110-133). Selon Bourdieu (1979, p. 196 et suiv., 363 et suiv., 524 et suiv.), les intellectuels qui font partie des «fractions dominées de la classe dominante» vivent «la somme de leurs contestations nécessairement partielles comme la mise en question la plus radicale de l'ordre établi» (*ibid.*, p. 525): nous retrouvons ici, bien que l'accent soit mis sur son ambiguïté, ce que nous appelions le projet historique utopique (voir aussi, sur ce point, Riesman et Glaser, 1964).

CONCLUSION

Il importe de rappeler certaines des limites propres à notre démarche.

1. Tout d'abord les matériaux empiriques qui nourrissent notre réflexion proviennent d'une population enracinée dans un espace précis (deux régions de la Suisse) et composée de cohortes datées, les classes d'âge d'avant 1915, témoins de la structure sociale des années quarante-cinquante plutôt que de celle qui existe aujourd'hui.

2. Ce fait explique en partie* l'absence des «classes moyennes» et la possibilité que nous avons eue de dichotomiser l'espace social entre classes supérieures et classes populaires. Sans doute faut-il nuancer: les petits possédants ont été des aspirants petits-bourgeois qui ont réussi mais qui se retrouvent

* La faible représentation des couches moyennes qui reflète en partie la structure sociale de l'époque est encore renforcée par un artifice méthodologique. Voulant explorer au moyen des récits de vie les situations d'existence les plus contrastées, nous avons volontairement biaisé la sélection de 150 sujets en surpondérant les catégories extrêmes au détriment des moyennes (Lalive d'Épinay *et al.*, 1983a, p. 33-70 et 301-312).

aujourd'hui dans une position menacée: ils sont objectivement à la frontière inférieure des couches moyennes; les «petits-bourgeois intellectuels» relèvent aussi des couches moyennes quelle que soit leur identification subjective au statut de sujet historique. Dans le contexte historique de leurs cohortes, ils avoisinaient sans doute plus les classes dominantes que ne le font leurs cadets aujourd'hui. Quant à la paysannerie alpine, elle n'est assurément pas une classe dominée, mais dépossédée du contrôle de son destin.

Il ne fait pas de doute qu'une recherche qui porterait sur une population âgée de trente à cinquante ans devrait faire une large place aux couches moyennes, anciennes ou nouvelles, indépendantes ou salariées, ascendantes ou en déclin.

3. Une autre limite tient à la nature inductive de notre démarche. Elle s'apparente à celle, prônée par Glaser et Strauss (1967), qui vise à construire des «théories fondées». Reste maintenant à tester de manière hypothético-déductive la consistance des catégories dégagées et le degré de validité des relations établies entre elles et des groupements sociaux précis.

4. L'intérêt de notre démarche nous semble résider tout d'abord dans l'accent mis sur la notion d'ethos, comme mode de synthèse et de mobilisation des ressources individuelles, dans l'étude des comportements individuels et des formes d'action collective.

   On y rend opératoire le concept d'ethos en proposant un modèle construit à partir des catégories de l'espace et du temps, modèle centré sur la recherche des modes de manipulation, d'appropriation de ces catégories et des imputations de sens dont elles sont investies. Ce modèle que caractérise une grande économie de moyens oriente efficacement l'analyse de ce matériel très stimulant mais aussi fort envahissant composé par des récits de vie (ou par toutes retranscriptions d'entretiens semi-directifs).

5. La lecture des travaux portant sur les classes moyennes contemporaines, absentes de notre recherche (par exemple: Lavau, Grunberg, Mayer (éd.), 1983; Michelat et Simon, 1985; Bechhofer et Elliot (éd.), 1981), confirme notre hypothèse du début selon laquelle l'historicité du sujet, c'est-à-dire les modes d'insertion des êtres humains dans le temps sociohistorique, constitue un paramètre central de l'ethos, donc de l'identité socioculturelle. Plusieurs travaux signalent le passéisme des catégories en déclin et, pour reprendre la terminologie de Mercure (1987), leur mise en œuvre d'une stratégie de conservation, par distinction de l'orientation vers l'avenir des groupes ascendants, porteurs de projets de conquête. Roos et Rahkonen (1985) observent une tension spécifique à certains secteurs de la nouvelle classe moyenne entre l'investissement dans un projet d'avenir disputé par le désir de jouir du présent immédiat. Watier voit dans l'intérêt pour le quotidien un «nouveau volet utopique» (cité par Bidou, 1984, p. 69). On devine ici des formes spécifiques d'historicité du sujet.

6. En contribuant à dégager certaines des relations qui existent entre temps, culture et ethos, cette étude s'inscrit dans la perspective d'une sociologie qui s'interroge, d'une part, sur la construction sociale des principales catégories de la connaissance et, de l'autre, sur leur relation avec les comportements des acteurs sociaux dans leur vie quotidienne.

BIBLIOGRAPHIE

Barthez, J.-C. (1979), «Culture populaire ou culture dominée», dans G. Poujol et R. Labourie, *Les cultures populaires*, Toulouse, Édouart Privat.

Bechhofer, F., Elliott, B. (1981), *The Petite Bourgeoisie*, London, Macmillan Press.

Bell, D. (1964), «The Dispossessed», dans Bell (éd.), *The Radical Right*, New York, Anchor Books, p. 1-46.

Berger, P.L. (1971), *La religion dans la conscience moderne*, Centurion (angl. 1967).

Bidou, C. (1984), *Les aventuriers du quotidien. Essai sur les nouvelles classes moyennes*, Paris, P.U.F.

Bisseret, N. (1974a), «Langage et identité de classe», *Année sociologique*, n° 25, 1974.

Bisseret, N. (1974b), *Les inégaux ou la sélection universitaire*, Paris, P.U.F.

Boltanski, L. (1982), *Les cadres: la formation d'un groupe social*, Paris, Minuit.

Bon, F., Boy, D. (1978), «Perception du progrès scientifique et technique. Niveau d'étude et expérience socio-économique», dans *Le progrès en question*, vol. 2, Paris, Anthropos, p. 235-272.

Bourdieu, P. (1979), *La distinction*, Paris, Minuit.

Certeau de, M. (1979), «Pratiques quotidiennes», dans G. Poujol et R. Labourie, *Les cultures populaires*, Toulouse, Édouart Privat.

Certeau de, M. (1980), «L'invention du quotidien». Vol. I: *Arts de faire*, Paris, U.G.E., coll. «10/18».

Demonio, L. (1979), «La quadrature du cycle. Logique et contraintes du temps en milieu rural», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 67, 1979, p. 221-236.

Dumazedier, J. (1962), *Vers une civilisation du loisir?*, Paris, Seuil.

Elias, N. (1974), *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy (all., 1969).

Elias, N. (1984), *Ober die Zeit*, Frankfurt, Suhrkamp.

Gaillard, J. (1983), «La petite entreprise entre la droite et la gauche», dans G. Lavau *et al.*, *L'univers politique des classes moyennes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Géraud, J., Spitzer, G. (1965), «Le moral des agriculteurs», *Revue française de sociologie*, vol. VI, 1965, p. 2-15.

Glaser, B. G., Strauss, A. (1966), *The Discovery of Grounded Theories*, Chicago, Aldine Publishing Co.

Girard, L., Mayol, P. (1980), «L'invention du quotidien», vol. II: *Habiter, cuisiner*, Paris, U.G.E., coll. «10/18».

Goffman, E. (1963), *Stigma*, Englewoods Cliffs.

Goldmann, L. (1959), *Le Dieu caché: étude sur la vision tragique dans les «Pensées» de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées.

Groethuysen, B. (1927), *Origines de l'esprit bourgeois en France*, Paris, Gallimard, coll. TEL.

Hainard, F. (1981), *Sociologie de la paysannerie, Approche pluraliste de la collectivité paysanne du Val-de-Travers*, Berne-Francfort-Las Vegas, Peter Lang.

Hoggart, R. (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Minuit.

Lalive d'Épinay, C., Bassand, M., Christe, E., Gros, D. (1982), *Temps libre, culture de masse et cultures de classe aujourd'hui*, Lausanne, P.M. Favre.

Lalive d'Épinay, C., Christe, E., Coenen-Huther, J., Hagmann, H.-M., Jeanneret, O., Junod, J.-P., Kellerhals, J., Raymond, L., Schellhorn, J.-P., Wirth, G., de Wurstenberger, B. (1983a), *Vieillesses. Situations, itinéraires et modes de vie des personnes âgées aujourd'hui*, Saint-Saphorain (Suisse), Georgi.

Lalive d'Épinay, C., Kellerhals, J., Christe, E., Clemence, A. (1983b), «Diverses retraites. Classes sociales, enjeux et significations de la retraite», *Loisir et société*, vol. 6, n° 2, automne 1983, p. 457-483.

Lalive d'Épinay, C., avec la collaboration de Bolzmann, C., Modak, M. (1986), «L'esprit totalitaire chez les petits possédants», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXXI, 1986.

Landes, D.S. (1987), *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard (angl., 1983).

Lavau, G., Grunberg, G., Mayer, N. (1983), *L'univers politique des classes moyennes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Lazega, E., Modak, M., Lalive d'Épinay, C. (1982), «Récits de vie quotidienne et problématique de l'énonciation», Louvain, *Recherches sociologiques*, vol. 13, n^{os} 1-2, 1982.

Lazega, E., Modak, M. (1983), «Le cérémonial des représentations prolongées», *Revue suisse de sociologie*, vol. 9, n° 1, 1983, p. 137-168.

Lazega, E. (1988), *L'élaboration interactive de l'information en situation d'incertitude*, thèse de doctorat, texte ronéoté, Université de Genève.

Lefebvre, H. (1946, 1961, 1981), *Critique de la vie quotidienne*, vol. I, II, III, Paris, L'Arche.

Lescaze, B. (1985), «Paysan: la terre, l'argent, le pouvoir», *Dossiers publics*, n° 42, 1985.

Lipset, S.M. (1981), *Political Man. The Social Bases of Politics*, Baltimore, Johns Hopkins (1re éd. 1959).

Lucchini, R. (1973), *Sociologie du fascisme*, Fribourg, Éditions Universitaires.

Maffesoli, M. (1979), *La conquête du présent*, Paris, P.U.F.

Maffesoli, M. (1985), *La connaissance ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens.

Maho, J. (1974), *L'image des autres chez les paysans français*, Paris, Champ du Possible.

Mannheim, K. (1960), *Ideology and Utopia*, New York, Harcourt, Brace and Co. (all., 1936).

Marx, K. (1984), *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éd. Sociales, coll. Essentiel (all., 1852).

Mendras, H. (1958), *Les paysans et la modernisation de l'agriculture*, Paris, Éditions du C.N.R.S.

Mendras, H. (1984), *La fin des paysans*, Actes Sud (France).

Mercure, D. (1987), «Position sociale et représentation de l'avenir», *Recherches sociologiques*, vol. XVIII, n° 3, 1987.

Michelat, G., Simon, M. (1985), «Déterminations socio-économiques, organisations symboliques et vote», *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, n° 1, p. 32-39.

Morazé, C. (1985), *Les bourgeois conquérants*, Bruxelles, Éd. Complexe, (1re éd. 1957).

Pronovost, G. (1983), *Temps, culture et société*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

Rambaud, P. (1969), *Sociétés rurales et urbanisation*, Paris, Seuil.

Riesman, D., Glaser, N. (1964), «The Intellectuals and the Discontented Classes», dans Bell (éd.), 1964, p. 105-136.

Roos, J.P., Rahonen, K. (1985), «In Search of the Finnish New Middle Class», *Acta Sociologica*, 1985, vol. 28, n° 3, p. 257-274.

Sombart, W. (1966), *Le bourgeois*, Paris, Payot (all., 1913).

Sorokin, P.A. (1943), *Sociocultural Causality, Space, Time*, Durham, Duke University Press.

Thomas, W.I. (1923), *The Unadjusted Girl*, Boston, Little, Brown.

Vernant, J.-P. (1985), *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte.

Verret, M. (1979), *L'espace ouvrier*, Paris, Armand Colin.

Weber, M. (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon (all., 1905/1920).

Weinberg, D. (1975), *Peasant Wisdom. Cultural Adaptation in a Swiss Village*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.

Collaborateurs et collaboratrices

LALIVE D'ÉPINAY, Christian, Département de sociologie, Université de Genève

LAZURE, Jacques, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal

LEMIEUX, Denise, Institut québécois de recherche sur la culture

MERCURE, Daniel, Département de sociologie, Université Laval, Québec

PRONOVOST, Gilles, Département des sciences du loisir, Université du Québec à Trois-Rivières

RIVERIN-SIMARD, Danielle, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec

ROUSSEAU, Louis, Département des sciences religieuses, Université du Québec à Montréal

ROY, Normand, Ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu, Montréal

STRYCKMAN, Judith, Conseil consultatif sur le troisième âge, Ottawa

TREMBLAY, Gaëtan, Département des communications, Université du Québec à Montréal

Dans la même collection

1
Cette culture qu'on appelle savante
Fernand Dumont, dir.

2
Migrations et communautés culturelles
Gary Caldwell et Fernand Harvey, dir.

3
Les cultures parallèles
Fernand Dumont, dir.

4
Architectures: la culture dans l'espace
Jean-Charles Falardeau, dir.

5
Les régions culturelles
Yvan Lamonde, dir.

6
La culture et l'âge
Madeleine Préclaire, dir.

7
La culture: une industrie?
Gabrielle Lachance, dir.

8
Présences de jeunes artistes
Pierre Anctil, Léon Bernier et Isabelle Perrault, dir.

9
Identités féminines: mémoire et création
Denise Lemieux, dir.

10
L'État et la culture
Gabriel Dussault, dir.

11
Devenir chercheur-e: itinéraires et perspectives
Thérèse Hamel et Pierre Poulin, dir.

12
Les nouveaux visages de la pauvreté
Madeleine Gauthier, dir.

13
Couples et parents des années quatre-vingt
Renée B.-Dandurand, dir.

14
La culture des organisations
Gladys L. Symons, dir.

Achevé d'imprimer à Cap-Saint-Ignace
sur les presses des Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.
en avril 1989

Temps et société

Christian Lalive d'Épinay
Jacques Labuie
Denise Lemieux
Daniel Mercure
Gilles Pronovost
Danielle Riverin-Simard
Louis Rousseau
Normand Roy
Judith Stevckman
Gaëtan Tremblay

Sans prétendre faire le tour de toutes les dimensions pertinentes rattachées à l'étude des temps sociaux, cet ouvrage offre un éventail de contributions qui abordent quelques facettes significatives des temporalités modernes.

Quatre sections regroupent les textes selon les principaux thèmes: la transformation des rapports entre les temps sociaux, au sein de nos sociétés modernes; l'analyse de quelques institutions sociales régulatrices du temps; l'étude des cycles de vie et la redéfinition périodique du temps, chez les jeunes, chez les personnes âgées; et enfin, dans les classes sociales en général ou chez les femmes, l'examen des rapports entre les temporalités individuelles et les temps propres aux groupes sociaux.

ISBN 2-89224-123-5